== LES CAHIERS DU CENTRE ==

DANIEL HALÉVY

QUELQUES NOUVEAUX MAITRES

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
16, Boulevard Chambonnet
MOULINS (Allier)

SIXIÈME SÉRIE
59e & 60e Fascicules
FÉVRIER-MARS 1914

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL : EUG. FIGUIÈRE
ÉDITEUR
7, RUE CORNEILLE, PARIS

PRIX : 3 FRANCS.

TENTANDA VIA

THE LIBRARY OF

YORK

UNIVERSITY

3 9007 0354 2841 6

COMMUNICATIONS DU GÉRANT

40
5/01168

Nos Éditions. — Les *Mémoires d'un Compagnon*, d'*Agricol Perdiguier*, formant un volume de 430 pages, du prix de 7 fr. 50 l'exemplaire ordinaire et 15 francs l'exemplaire sur Hollande van Gelder, sont enfin parus, et tous les abonnés qui y avaient droit ont maintenant reçu ce livre. S'il y a eu des oublis, qu'on nous les signale : nous les réparerons ; mais qu'on veuille bien, avant toute réclamation, relire attentivement l'avis inséré au dernier supplément. Nous continuerons à fournir ce volume à nos abonnés, — N. B. chaque abonné n'ayant droit, à ce prix, qu'à *un* exemplaire, — moyennant **2 fr. 80** pour la France et **3 fr. 10** pour l'étranger (port compris ; pour l'envoi recommandé, ajouter 0 fr. 10 pour la France et 0 fr. 25 pour l'étranger), mais **seulement jusqu'à la fin d'avril**. A partir du 1er mai, nous ne leur céderons plus ce volume qu'au prix de **5 francs** (franco en France). Nous le laisserons également, dès maintenant, au prix de **5 francs** (franco en France), à toutes les **bibliothèques scolaires, bibliothèques publiques et bibliothèques de syndicats ouvriers**, à tous les **instituteurs et institutrices**, ainsi qu'aux **abonnés de l'***Ecole Nouvelle* (1) qui nous le demanderont. Nous donnons, dans le bulletin bibliographique, de brefs extraits de la préface de Daniel Halévy, afin que nul n'ignore l'importance de ces *Mémoires*.

En même temps que ce cahier paraîtront dans nos Éditions :

1° Une plaquette de proses intitulées *Les Amoureuses*, par *G.-Th. Franchi*, avec illustrations de *Favory*. L'auteur a bien voulu mettre à la disposition de ses coabonnés le nombre d'exemplaires nécessaires. Il suffit de nous adresser un timbre de 0 fr. 15.

2° *Madame de Montespan à Bourbon-l'Archambault*, par *Henry Baguet*, volume de 88 pages avec deux hors-texte. Prix : 2 fr. 50 (pour nos abonnés : 2 fr. 25).

3° *Rimes roses et Rimes rouges*, par *Ernest Montusès*, un volume de 112 pages. Prix : 1 franc (franco : 1 fr. 10).

Nous rendrons compte de ces trois ouvrages dans notre prochain supplément.

Service de prêt de revues. — Ce service est loin de fonctionner d'une façon satisfaisante. Des revues, qui devraient nous revenir au bout de six semaines environ, restent en circulation plus de trois mois. Un abonné à qui nous avons réclamé des numéros prêtés depuis près d'un an ne nous a même pas répondu. Nous rappelons qu'**on ne doit garder les revues que dix jours au maximum. Nous supprimerons impitoyablement le service à quiconque ne se conformera pas à cette règle essentielle.** Nous demandons aussi qu'on veuille bien s'abstenir de souligner au crayon les passages qui plaisent ou déplaisent.

Une prière. — Nous serions reconnaissant à celui de nos abonnés qui, ne tenant pas à conserver les suppléments des Cahiers (feuilles

(1) Nous croyons devoir signaler ici que l'administration de *L'École Nouvelle* a refusé de porter à la connaissance de ses abonnés la réduction de prix que nous leur offrions.

détail presque autobiographique. Mais qui pourrait, s'il a suivi jusqu'ici le développement de l'œuvre littéraire, déjà considérable, d'Henri Bachelin, commettre la méprise que semble redouter notre ami ?

La Tragédie de Ravaillac, par **Jérôme** et **Jean Tharaud**. — Emile-Paul, Paris, 1913. — 3 fr. 50.

Paul Déroulède, par les mêmes. — Ibid., 1914.

J'ai dit, à propos de *La Maîtresse servante*, en quelle haute estime l'on doit tenir Jérôme et Jean Tharaud, romanciers. Depuis, ils se sont révélés historiens (mais ne l'étaient-ils pas déjà dans *Dingley*) en écrivant leur *Tragédie de Ravaillac*. Historiens et psychologues, — l'un ne va pas sans l'autre, — ils ont su faire revivre, dans ces pages d'un style net et vigoureux, toute l'âme tourmentée du fameux régicide. Près de cette figure de fanatique ils en ont placé une autre, qui présente avec elle d'étranges analogies, celle de Caserio. Et c'est sur une expression d'horreur et de pitié que le livre se clôt.

Non moins intéressant est le petit volume, surtout biographique, consacré à Déroulède. Que l'on aime ou non le fondateur de la Ligue des Patriotes, que l'on approuve ou non ses idées, on ne conteste pas qu'il fut un convaincu, et que cet approbateur du mot de Bismark disant de Manteuffel : « Il aime sa patrie jusqu'à faire des crimes pour elle » (« Peut-être aurais-je moi aussi ce courage », déclarait un jour Déroulède) fut, en tous cas, un honnête homme dont aucune considération égoïste ne dicta l'action politique. Et si l'on ne suit pas les frères Tharaud dans toutes leurs admirations pour celui qui fut leur ami, on rendra du moins hommage à la qualité de leur amitié.

Au Pays Maraîchin, par **Auguste Barrau**. — E. Figuière, Paris, 1913. — 3 fr. 50.

On trouvera dans ce volume, outre une préface relatant quelques anciennes et curieuses coutumes du Marais vendéen (le « maraîchinage » et la danse dite « maraîchine »), des contes et fantaisies ainsi que des esquisses de types disparus, le tout intéressant, bien que la lecture en soit rendue assez pénible par les nombreux passages en patois, — ce qui, bien entendu, n'est pas une critique. Quant aux lettres de paysans insérées à la fin du volume, lettres non pas en patois, mais dans un français au style et à l'orthographe plus que baroques, nous estimons avec M. Henry Cormeau, et malgré le plaidoyer de l'auteur, — qui ne se fait, du reste, aucune illusion sur leur valeur, — qu'il eût été préférable de les laisser de côté.

Les Encagés, pièce en trois actes, par **Pierre Desclaux** et **Simone Brive**. — Editions de « La Route », Paris, 1913. — 3 fr. 50.

Le jeune Marcel Larcieux, fils d'un riche industriel, s'est évadé de la « cage des routines ancestrales » où il était emprisonné. Aimant la fille du peintre Rochon, son maître, il entend faire d'elle, non sa maîtresse, mais sa femme. De là un conflit avec les « encagés » que sont encore ses parents à lui. Le père maudit son fils, mais, ainsi que le dit Berdoux, l'ennemi du bourgeois (qu'il traite d' « universelle andouille ») : « Des mots, tout ça... il te maudit aujourd'hui... deviens célèbre, il te bénira ! ». La pièce est bien conduite ; c'est de l'excellent théâtre populaire.

Voyage du Condottière : Vers Venise, par **André Suarès**. — Emile-Paul, Paris, 1914. — 3 fr. 50.

Jan-Félix Caërdal, le Condottière, n'est-ce pas Suarès lui-même ? Voyez ces quelques délinéaments de son portrait : « C'est un homme qui a toujours été en passion... Toute la nature est entrée dans sa mélancolie... Dévoré par le besoin du règne, qui est le libre jeu de

l'ardeur créatrice. Artiste..., dans un temps où personne ne l'est, et puisqu'il n'est plus d'autre moyen de dominer sur le chaos, où s'avilit l'action... On dirait que cet homme croit tenir l'éternité. Quand il perd l'illusion de la durée, son désespoir ne connaît plus de bornes ». Tel est, dans ses traits les plus caractéristiques, ce « Condottière de la beauté », qui « s'est croisé pour servir l'art véritable et la cause de la grande action ». Il est parti de sa Bretagne « pour conquérir l'Italie », car, la vision étant « la conquête de la vie », tout voyage fait par un artiste tel que Caërdal-Suarès est bien une conquête. Et de son expédition vers Venise il nous a rapporté en effet un précieux butin de descriptions et d'idées.

Le Père, par **Georges Valois**. — Nouvelle Librairie Nationale, Paris, 1913. — 3 fr. 50.

M. Georges Valois, qui écrivit une philosophie de l'autorité, nous donne ici une philosophie de la paternité. « L'homme, nous dit-il, n'existe pas. Rien n'est que le père, et le fils, et l'esprit qui les unit. Hors de la famille, il n'y a pas d'humanité ». Et il célèbre les six victoires par lesquelles le père a fondé la cité, conservé le foyer, son patrimoine, la paix, son pouvoir, l'amour et la vie. Bien que nous soyons loin de partager les idées monarchiques et catholiques de M. Valois, nous avons lu avec un vif plaisir ce livre où se trouvent maintes pages d'un beau lyrisme, à propos desquelles on a rappelé les noms de Lamennais, Quinet et Carlyle.

Régner, par **Léon Deubel**. — Mercure de France, Paris, 1913. — 3 fr. 50.

Lorsqu'on n'est que porteur de lyre, il faut, parfois, mourir pour conquérir la gloire. Poète, Deubel le fut, et quel ! Il est mort, — on se rappelle encore sa fin tragique —, et aussitôt il entra dans l'immortalité. Immortalité dont il avait d'ailleurs la certitude : « Je sais bien, écrivait-il un jour à un ami, que ces quatorze vers (son sonnet *Le Tombeau du Poète*) suffiront à sauver mon nom de l'oubli » ; et, dans une autre lettre, il disait : « Je suis un poète de l'orgueil, un de ceux qui ne se livrent qu'à demi, de la lignée des grands. On me rendra cette justice un jour ». Le jour est venu, et c'est pour aider à la réparation que Louis Pergaud, bon compagnon du disparu, a publié la plus notable partie de l'œuvre deubélienne, et qu'il a fait précéder ce recueil d'une préface qui éclaire à la fois la vie « douloureuse et étrange » de Deubel et les pages réunies dans ce volume.

Les Kadourques, par **Francis Maratuech**. — Sansot, Paris, 1913. — 3 fr. 50.

Né en 1853 à Ferrières-en-Cahorsin, mort en 1908, Francis Maratuech fut un régionaliste fervent, dont l'œuvre principale, *Les Kadourques*, tirée seulement à cent exemplaires pour les amis de l'auteur, est demeurée naturellement ignorée du public. On vient de la rééditer, avec une lettre élogieuse de Maurice Barrès et une préface de Beaurepaire-Froment. Il est à espérer que ce poème en prose, d'allure épique, chantant les défenseurs d'Uxellodunum, conservera le mémoire d'un homme qui, comme le dit le préfacier, « ne fut pas uniment fils enthousiaste et fidèle de sa province, mais montra du talent à en célébrer les traditions, les souvenirs et les gloires ».

Cinq grandes Odes, par **Paul Claudel**. — Éditions de la Nouvelle Revue Française, Paris, 1913. — 3 fr. 50.

Le Chemin de la Croix, par le même. — Librairie de l'Art catholique, Paris.

Je ne suis pas un poète,

1913, au Théâtre des Arts). Ces pièces, que l'auteur appelle « plaisantes » par opposition aux « pièces déplaisantes » dont nous avons parlé l'an dernier, sont fort amusantes, en effet, ce qui ne les empêche pas d'être, elles aussi, riches d'idées. Ce sont, sur bien des points, des farces, mais qui font réfléchir. Quant à la traduction, nous ne pouvons que répéter ce que M. Remy de Gourmont écrivait à propos du premier volume : « Rien à la lecture ne peut faire supposer que ces comédies sont traduites, tant elles sont vivantes ». Ajoutons que ces quatre pièces sont précédées d'une préface des traducteurs (1) démontrant l'identité de technique qui existe entre la comédie shawienne et la moliéresque, et d'une préface de Bernard Shaw lui-même, qui, bien que datant de 1898, est « tout à fait appropriée au Paris de 1914 ».

Essais choisis, de **Georges Brandès**. Trad. par *S. Garling*. Préface de *Henri Albert*. — Mercure de France, Paris, 1914. — 3 fr. 50.

L'œuvre de Georges Brandès, le grand critique danois dont le nom est célèbre dans le monde entier, est assez peu connue en France, bien que, comme le rappelle M. Henri Albert, « quelques-uns des nombreux écrits de cet essayiste distingué » (plus que « distingué », monsieur Henri Albert !) « se rattachent directement à l'histoire littéraire et politique de notre pays... On peut donc voir, dans les *Essais choisis* dont Mme S. Garling nous donne aujourd'hui la traduction, quelque chose comme une tardive réparation. Les études comprises dans ce volume » — elles sont consacrées à Renan, Taine, Nietzsche, Heine, Kielland et Ibsen — « portent presque toutes des dates déjà anciennes. M. Georges Brandès y fait figure d'initiateur. Initiateur, il le fut, en effet, sur ce vaste domaine de la littérature comparée qui, depuis quelques années..., s'affirme si fécond ».

L'Offrande lyrique (Gitanjali), par **Rabindranath Tagore**. Traduction d'*André Gide*. — Nouvelle Revue Française, Paris, 1914. — 3 fr. 50.

La décision de l'Académie de Stockholm attribuant le prix Nobel à Rabindranath Tagore (prononcez : Robindronath Togore) a surpris non seulement le grand public, mais la plupart des lettrés : Tagore était alors, en effet, presque entièrement inconnu chez nous (la traduction anglaise du *Gitanjali*, faite par l'auteur lui-même, venait à peine de paraître). Quelle que puisse être la justesse des critiques dont cette attribution a été l'objet, il reste cependant qu'elle a eu pour résultat de révéler à l'Occident un des plus nobles poètes de l'Inde moderne. Son *Offrande lyrique* se compose de cent trois petits poèmes, principalement religieux, dont « presque chacun, comme l'écrit M. André Gide dans son introduction, est d'un poids admirable ». « Je ne crois pas connaître, dit encore M. André Gide, dans aucune littérature, accent plus solennel et plus beau » que celui des dernières pièces, à la louange de la mort.

Les Idylles et les Songes de **Pio Baroja**. Traduits de l'espagnol et précédés d'une introduction par *Lucien-Paul Thomas*. — Figuière, Paris, 1913. — 2 fr. 50.

A ceux qu'intéresse la littérature espagnole contemporaine je signale ce petit livre de Pio Baroja, qui m'a paru bien traduit et qui renferme des pages assez diverses pour donner une idée du talent délicat de ce Basque qui a dit de lui-même : « Je crois sans modestie être un peu

---

(1) Cette préface a été publiée aussi en un volume distinct, sous le titre de *Considérations sur l'art dramatique à propos de la comédie de Bernard Shaw* (Figuière, Paris, 1913. — 1 fr.). — De même, *Le Héros et le Soldat* a été édité séparément en un volume à 2 fr. 25 net. (Ibid., 1914).

écrivain parce que je suis un peu artiste, et un peu artiste parce que je suis un homme sincère ».

Anthologie des lyriques allemands contemporains depuis Nietzsche, par **Henri Guilbeaux**. — Figuière, Paris, 1913. — 5 francs.

Cette *Anthologie*, où figurent une quarantaine de poètes et qui est certainement la plus importante que l'on ait consacrée jusqu'ici, chez nous, au lyrisme allemand contemporain, a été fort louée par certains critiques, assez maltraitée par quelques autres. La vérité est ici, me semble-t-il, entre les deux extrêmes. Sans doute, maintes des adaptations de M. Guilbeaux ne me satisfont pas, et je ne suis pas entièrement de son avis lorsqu'il écrit : « Tout poète... qui a pu faire un instant illusion par le charme musical de ses vers, sera trahi, châtié par la traduction. La traduction jugera sévèrement et sans appel les rimeurs, les rhéteurs et les décadents. Tout *procédé* tombera anéanti. La traduction est... une excellente pierre de touche ». Il y a, certes, du vrai dans cette opinion, mais les « procédés », dont M. Guilbeaux fait si peu de cas, existent chez tout poète, et c'est au traducteur de les rendre par d'autres, conformes au génie de sa langue à lui. Le fond, en poésie, ne va pas sans la forme, et il ne suffit pas de conserver les images, ni même de maintenir, comme M. Guilbeaux s'y est efforcé, un certain rythme : il faut essayer de garder tout le vêtement que le poète a cru devoir donner à sa pensée. Cela dit, je louerai l'œuvre consciencieuse accomplie par M. Guilbeaux, l'un des meilleurs connaisseurs du mouvement littéraire en Allemagne, et surtout je louerai l'idée qui a inspiré son entreprise et qui est, ainsi que Verhaeren le souligne dans une belle lettre-préface, de rapprocher l'une de l'autre deux civilisations qui ne peuvent pas demeurer à jamais hostiles, de travailler à ce que les noms de Liliencron, Bierbaum, Conrad, Conradi, Dehmel, Schlaf, Dauthendey, Rilke, Hoffmansthal, Zweig, et bien d'autres encore, nous soient bientôt aussi familiers que le sont au public lettré d'outre-Rhin ceux de nos meilleurs écrivains d'à présent. — Signalons que chaque poète est l'objet d'une notice bio-bibliographique et que le tout est précédé d'un essai sur le lyrisme allemand d'aujourd'hui.

Anatole, par **Arthur Schnitzler**. Trad. de *Maurice Rémon* et *Maurice Vaucaire*. — **Stock**, Paris, 1913. — 3 fr. 50.

Ce volume, par lequel débuta la carrière littéraire du médecin viennois Arthur Schnitzler, est une série de scènes dialoguées dont le personnage principal est le « toujours amoureux » Anatole. Beaucoup d'esprit, et d'un esprit presque parisien (Vienne est d'ailleurs, dit-on, la ville allemande qui rappelle le plus Paris), beaucoup de charme, de fantaisie, de virtuosité, beaucoup de vérité psychologique aussi, telles sont les caractéristiques de cette œuvre. On a joint à *Anatole* un petit drame en un acte, d'une note plus mélancolique, *La Compagne*.

Die Bauern von Steig, par **Alfred Huggenberger**. — Staackmann, Leipzig, 1913. — 4 francs.

Die Stille der Felder, par le même. — *Ibid.*, 1914. — 1 fr. 25.

Alfred Huggenberger, un paysan suisse du canton de Thurgovie (et un véritable « bounhoumme » : j'ai sous les yeux une photographie qui le représente rentrant de la fenaison, le râteau et la faux sur l'épaule, la pierre à aiguiser pendue à la ceinture, la pipe à la bouche, et tenant par la main une enfant, sa fille sans doute, qui porte une hotte), avait déjà à son actif un livre de vers et deux recueils de nouvelles. Et voici qu'il vient de publier, à quelques mois d'intervalle, deux nouveaux ouvrages qui consacreront certainement sa réputation dans les pays de langue allemande. L'un *Les Paysans de Steig*, est un roman plein du parfum de la terre, sans rien d'artificiel ni de convenu, œuvre saine et forte,

LA
Nouvelle Revue Française
Revue Mensuelle de littérature et de critique
Directeur : Jacques COPEAU
Abonn^t : 15 fr. (18 fr. pour l'Etranger)
Pour les membres du corps enseignant, en France : 10 francs
35-37, Rue Madame, PARIS

L'EFFORT LIBRE
Ancien EFFORT
Paraissant 20 fois par an
***Directeur :* Jean Richard Bloch**
Abonne^nt, 5 fr. par an (Étranger, 6 fr.)
La Mérigote, POITIERS (Vienne)

LA ROUTE
Revue de l'Effort social
Publication mensuelle de Littérature contre-réactionnaire et de civilisation révolutionnaire
Collaborateurs : Simone Brive, Pierre Desclaux, Jean Dmochowski, Elie Gévin, Gérard de Lacaze-Duthiers, Anicet Leroy, Stephan Pad, Antonin Seuhl.
Abonnement : 3 francs par an (pour nos abonnés : 2 francs)
Administration : 120, Rue de Vaugirard, PARIS (VIe)

LA VIE DES LETTRES
Collection anthologique et critique des Maîtres français et étrangers
Directeur : Nicolas BEAUDUIN
Périodique trimestriel de haute littérature et d'art
Abon^t : France, 10 f. ; Étranger, 12 f.
(Envoi d'un numéro spécimen contre la somme de 3 francs)
Direction et Adm^on : 20, rue de Chartres
PARIS-NEUILLY

LES FEUILLES DE MAI
Mouvement social
- - Art - Poésie - -
Abon^t : 5 fr. (6 fr pour l'Étranger)
***Gérant :* Charles LE COUR**
52, Rue de Bagnolet, PARIS

DER STURM
Revue Hebdomadaire
- de Culture et d'Art -
Directeur : HERWARTH WALDEN
BERLIN, W. 9, Potsdamerstr. 134 a.
Abonnement annuel pour l'Étranger, 9 fr. — Numéro spécimen sur demande

L'ART DÉCORATIF
- - Revue de l'Art ancien - -
et de la vie artistique moderne
Directeur : **Fernand ROCHE**
Abonnement : 22 fr. par an
4, Rue Le Goff, PARIS

DANIEL HALÉVY

Quelques Nouveaux Maîtres

PQ
306
H2
Ehr27

AVANT-PROPOS

—

Il y a vingt ou vingt-cinq ans, une joie manquait aux jeunes gens : ils n'avaient guère sujet d'admirer. Les Renan, les Taine étaient morts, et qui venait après eux?

Les hommes ne manquaient pas. Ils ne manquent jamais. Mais un mauvais sort les avait tous atteints. Un Rosny, si proche de la grandeur : pourquoi son œuvre est-elle restée comme l'ébauche d'elle-même? Un Élémir Bourges, si fort, si probe : quoi donc rend son inspiration si rare, parfois si bizarre, et l'altère? Un Bourget, si vigoureusement intelligent, si humain : d'où vient qu'il ne persuade pas? Un Lemaître, d'où sa faiblesse? Un Péladan (ses dons étaient nombreux et beaux), d'où son naufrage? Un Brunetière, taillé pour le combat et la victoire, d'où vient qu'il n'a jamais trouvé le franc emploi de sa puissance?

On a souvent donné cette explication, que je crois vraie : ces hommes, adolescents en 1870, reçurent, à l'âge des impressions ineffaçables, un coup dont ils ne se relevèrent pas. Ils perdirent cette joie de l'esprit, cette confiance naïve sans laquelle on ne peut entreprendre une tâche et nourrir une foi. Ils restèrent privés de leur force.

Deux maîtres, Anatole France et Maurice Barrès, s'élevèrent pourtant : ils ne démentent pas l'explication donnée.

Anatole France est l'homme d'une tout autre génération, d'un tout autre temps. Il s'est formé sous le second Empire, il est le dernier des Français heureux et glorieux. Sa nonchalance géniale lui a permis de subir presque sans dommage les années difficiles. La connaissance intime des maîtres, une sensibilité extrême au plaisir de leur commerce, l'ont préservé de la tristesse. Pourtant, il n'a pu déployer que tard l'entière vigueur de ses dons : Le Lys rouge *est de 1894.*

Barrès est au contraire le premier des jeunes qui ait été plus fort que le mauvais destin. Voilà sa gloire, elle est belle. Avec lucidité, avec énergie, il s'est débarrassé des doutes, il a vaincu. Mais Barrès victorieux reste marqué, altéré par l'épreuve. Il a été un décadent, un dilettante et un cosmopolite ; ne l'est-il pas toujours ? A force d'art et de volonté, il s'est refait homme, et fait grand. Mais il garde, il aime toujours son passé. Il parle aux foules : pourtant il préserve, il cultive au fond de lui-même une âme singulière et secrète, dédaigneuse et désabusée, solitairement mystique. Cette qualité toujours double de sa personne, dirais-je cette duplicité? augmente son inquiétant attrait. Il faut qu'on l'écoute : on ne peut se distraire. Mais l'adhésion parfaite est impossible. On ne la donne pas à un maître qui n'est jamais tout entier dans chacune de ses pensées.

Ces temps-là sont lointains déjà. Regardons, non plus au-dessus de nous, non pas vers nos aînés, mais à notre hauteur ou bien près d'elle, ces quelques hommes, les nou-

veaux maîtres : un Péguy, un Romain Rolland, un Claudel, un Maurras. Ils sont vainqueurs, saluons-les ; ils montent dans la grandeur.

Sommes-nous donc rentrés dans les années heureuses ? Il y a quelques mois nous l'entendions dire. Qui le dirait encore ? Quelle est la cause d'inquiétude, de tristesse qui ne s'est accrue depuis quarante ans ? Non, notre temps n'est pas heureux. Il est grave, il est difficile ; mais il n'est ni triste ni déprimé.

Les Français d'autrefois avaient été gâtés par le bonheur, une crise les découragea. Le malheur n'étonne plus les Français d'aujourd'hui. Ils sentent dans le péril même leur valeur qui n'est pas diminuée. Ils osent concevoir, entreprendre, croire, espérer même.

Ces nouveaux maîtres, nous les suivons des yeux, pouvons-nous les connaître ? La critique ne les a pas encore éclairés, le trouble et la rapidité de leurs inventions rendent encore incertaines leurs formes. Les voir n'est pas chose facile. Nous nous tromperons plus d'une fois : une once de vérité compensera nos erreurs. La matière de ces erreurs sera vivante et délicate : mais ces hommes-là nous appartiennent puisqu'ils sont hommes publics. Sommes-nous si prudents quand nous racontons, quand nous jugeons les morts ? Essayons de raconter les vivants.

J'ai davantage insisté, dans cette rédaction, sur Romain Rolland et Charles Péguy que leurs origines apparentent aux régions qui intéressent ces Cahiers.

D. H.

I

ROMAIN ROLLAND

Il vient d'abord. Il est l'aîné, non peut-être par le nombre des années, mais par son âge moral, par les allures de son esprit.

Romain Rolland est tout actuel, tout nôtre ; qui donc l'est davantage ? Pourtant il y a quelque chose d'ancien dans son génie, et certains traits qui l'apparentent, par delà nos pères mêmes, à nos grands-pères ou arrière-grands-pères, à ces libéraux d'autrefois qui se donnèrent si généreusement, esprit, cœur, sang, et dont on néglige aujourd'hui la mémoire. Rolland est leur plus fidèle enfant, écoutons-le.

Prenons son œuvre : nous y entendons les plus beaux thèmes de l'aventure et de l'amour, de l'enthousiasme et de la liberté. Ils s'élèvent, éclatent et passent. Ce qui ne passe pas, ce qui s'entend toujours, c'est le chant tragique qui annonce le travail de la mort, et le chant courageux qui annonce, malgré la mort même, la résolution de l'homme et son maintien viril. Que de résonnances : Rolland est un romantique et il survit au romantisme ; un libéral, et il survit au libéralisme ; un Européen d'autrefois, et il survit à son Europe.

J'imagine aisément la vie qu'il mène au XVIIIe siècle : Gluck est son musicien, Greuze et Chardin ses peintres, Mlle de Lespinasse son amie. Tout raisonnable au noble sens du mot, et chaleureux autant que raisonnable, c'est un émule de Rousseau, moins puissant, mais plus pur, et peut-être Voltaire, reconnaissant en lui la race de Vauban, de Vauvenargues, l'eût admis à côté de lui. Toute l'Europe eût écouté, suivi, ce jeune et digne apôtre des Français.

Laissons la Révolution, qui l'eût très bien guillotiné avec Chénier. Voici 1820, 30 ou 40 : Rolland eût été de même fêté, suivi ; son succès eût été pareil dans une Europe peu changée (la science et son outillage ont complété le bouleversement).

Rolland a visité l'Allemagne. Mme de Staël a voulu qu'il y aille et lui a donné un mot d'introduction pour Gœthe ; Michelet est son camarade, George Sand sa rivale ; il connaît Mme Eliott et la princesse Belgiojoso.

Il est l'une des voix de la grande révolution européenne, confusément et tout ensemble ouvrière et nationaliste. D'ailleurs, un libéral plutôt qu'un révolutionnaire, un humaniste autant qu'un humanitaire ; généreux, mais averti quant aux dangers des destructions ; un ami d'Augustin Thierry en même temps que de Michelet. Il ne comprend pas Proudhon et se méfie de Louis Blanc.

O très vieille Europe ! Enfants, nous la touchions encore — la guerre, les fanatismes démocratiques, les tristesses du machinisme, les bassesses du règne des banques furent lentes à produire leurs effets moraux.

Aux environs de 1880, le nationalisme n'avait envahi ni l'art ni la pensée, et la conversation allait de peuple à peuple plus libre qu'aujourd'hui. L'habitude des haines n'était pas encore prise. Nos jeunes wagnériens maintenaient avec ardeur, malgré les sifflets au concert et les émeutes dans la rue, une fraternité de culture entre Allemagne et France.

Rolland grandit entre ces deux Europes, l'une qu'on voit encore, et qui meurt ; l'autre qu'on ne voit pas encore et qui agit silencieusement. Nietzsche écrivait alors : « Le XXe siècle sera le siècle classique de la guerre. » Il voyait juste, il disait vrai, personne ne lisait ses livres. 1886, 1887, 1888 : années d'affaissement. Romain Rolland a vingt ans, et les aînés lui manquent. Taine et Renan, l'un pessimiste, l'autre sceptique, n'aidaient pas les jeunes gens qui souffraient de les admirer. Rolland l'a écrit :

> Combien nous avons souffert ! Et tant d'autres avec nous, quand nous voyions s'amasser, chaque jour, autour de nous, une atmosphère plus lourde, un art corrompu, une politique immorale et cynique, une pensée veule, s'abandonnant au souffle du néant avec un rire satisfait... Nous étions là, nous serrant l'un contre l'autre, angoissés, respirant à peine... Ah ! nous avons passé de dures années ensemble. Ils ne se doutent pas, nos maîtres, des affres où notre jeunesse s'est débattue sous leur ombre !...

Rolland cherche, et l'Europe lui donne ce qu'il ne trouve pas en France, des chefs spirituels. Il découvre Wagner et Tolstoï ; enfin, il a des maîtres. Le mysticisme russe et la musique allemande consolent sa

jeunesse et par instants la grisent, menacent, en la séduisant, de l'égarer.

A Tolstoï même, le maître qu'il préfère, Rolland ose résister. Il a lu ces pages surprenantes où Tolstoï vilipende ses grands émules du passé, Shakespeare, Beethoven, Wagner, et les déchire sauvagement. Surpris et affligé par elles, il écrit à Tolstoï : Rolland croit au grand devoir d'amour qui lie les hommes ; et tout de même il croit aux bienfaits de l'art véritable, qui dispose les âmes à cet amour : « Pourquoi le travail manuel s'impose-t-il à nous comme l'une des conditions essentielles du vrai bonheur ? » demande le jeune homme. Faut-il se priver volontairement de l'activité intellectuelle, des sciences et des arts qui vous paraissent incompatibles avec le travail manuel ? » Rolland avait jeté sa lettre à la boîte un peu comme on adresse une pensée aux montagnes, à la mer, au soleil. Quelle fut son émotion, sa joie, quand le facteur lui apporta, un jour, dans sa chambrette d'étudiant parisien la réponse de Tolstoï. *Cher frère ! J'ai reçu votre première lettre. Elle m'a touché le cœur. Je l'ai lue les larmes aux yeux...* C'était une longue épître.(1) Tolstoï n'y répétait pas ses invectives fantasques ; seulement, il s'efforçait de faire sentir à son jeune correspondant ce qu'il y a de factice, donc de vain, de cruel, dans la science et dans l'art tels qu'ils sont pratiqués par nous. Il disait :

La science véritable et l'art véritable ont toujours existé

(1) Elle a été publiée dans les *Cahiers de la Quinzaine*, le neuvième de la troisième série.

et existeront toujours comme tous les autres modes de l'activité humaine, et il est impossible et inutile de les contester ou de les prouver.

Le faux rôle que jouent dans notre société les sciences et les arts provient de ce que les gens soi-disant civilisés, ayant à leur tête les savants et les artistes, sont une caste privilégiée comme les prêtres. Et cette caste a tous les défauts de toutes les castes. Elle a le défaut de dégrader et de rabaisser le principe en vertu duquel elle s'organise. Au lieu d'une vraie religion, une fausse. Au lieu d'une vraie science, une fausse. De même pour l'art. — Elle a le défaut de peser sur les masses, et par-dessus cela, de les priver de ce qu'on prétend propager.....

Chacun de ces mots se grava dans la pensée de Rolland à qui Tolstoï les adressait. Il y trouvait le conseil, non de renier l'art, mais de le réformer dans un sens populaire.

Il se défend contre les vertiges. Il ne lui convient pas d'abandonner le lucide, l'humain héritage français qu'il a reçu de ses pères, et qui dure et proteste en lui. Il se ressaisit, s'examine et, disciplinant la tentation mystique, il se définit à lui-même sa profession de foi. Il l'oppose à la profession chrétienne, *Credo quia absurdum, je crois parce que c'est absurde*, et il écrit : *Credo quia verum, je crois parce que c'est vrai.* — Tel est le titre d'un examen de conscience rédigé en 1888. « Jusqu'à ces dernières années, écrivait-il récemment à son ami Paul Seippel, la lumière de ce *Credo* de jeunesse a suffi à m'éclairer. »(1)

Au sortir de l'École normale, il alla terminer ses

(1) *Romain Rolland, l'homme et l'œuvre*, par Paul Seippel, p. 27.

études à Rome. Là, une rencontre trop exactement liée à son destin pour qu'on puisse l'appeler tout à fait un hasard, lui fit intimement connaître avec l'une des héroïnes les plus pures de la disparaissante Europe.

La très vieille et très charmante Mlle de Meysenbug retenait en sa frêle personne une tradition plus que séculaire. Elle avait été élevée, tout au début du XIXe siècle, dans une famille où Gœthe était ami ; elle avait connu Herzen et Mazzini : avec eux, elle avait été révolutionnaire et vaincue, proscrite en 1849. Puis, elle avait connu Wagner et Lizst : l'art, le génie personnel de ces hommes avaient consolé la militante désillusionnée. Par Wagner, elle avait connu Nietzsche et, quoique détestant sa brutale pensée, elle était restée maternelle pour lui.

Ce fut enfin l'une des joies de son extrême vieillesse que l'arrivée à Rome et l'entrée dans sa vie de ce Romain Rolland en qui sa vue exercée discerna vite les signes de la grandeur. Le jeune Français musicien lui ranima toute son Europe et fut son dernier enfant.

La vie l'ayant ainsi muni de dons, de culture, d'amitiés, que va faire Romain Rolland ? Il termine son stage italien, il se réinstalle à Paris. 1891, 1892 : années de son retour. Elles ont, ces deux années françaises, leur physionomie, leur visage moral, qui n'est pas méprisable. La force et la décision leur manquent, mais leurs clartés sont assez belles. Les jeunes hommes qu'elles

initient n'ont pas été touchés par la guerre, — un Claudel en même temps qu'un Rolland, et un Suarès, et un Maurras, et un Péguy. Ils vont reprendre le travail interrompu. Ils oseront, ils inventeront.

Les maîtres étrangers continuaient d'instruire : Tolstoï, Ruskin, Ibsen, Dostoïevsky. Le vicomte de Vogüé, interprète de ces voix lointaines, parlait avec l'autorité de son âme très honnête et le vague de son très imparfait esprit. Qu'annonçait-il ? L'ancien humanitarisme ou le nouveau nationalisme ; l'ancien idéalisme ou le nouveau fidéisme ; l'évangile de Tolstoï ou la morale de la guerre ? On ne savait pas très bien, et l'ensemble des pensées restait vague et douteux, moralement assez haut, intellectuellement très faible. Deux lueurs s'entrecroisaient, l'une crépusculaire et que projetait l'humanitarisme expirant ; l'autre qui venait des temps prochains, l'aube des fidéïsmes et des pragmatismes.

C'est toujours la lueur, la tradition ancienne qui éclaire et qui alimente Rolland. Il s'oppose aux affirmations qui séparent les hommes. *Credo quia verum, je crois parce que c'est vrai.* Il ne s'incline que devant la raison qui est à tous ; il veut les consentements, non les obéissances. Or son temps va dans un autre sens. Il délimite les groupes, il courbe les esprits. Rolland donc ne marchera pas dans le sens de son temps ; Rolland donc n'aura pas cette joie d'écrire, en écrivant son œuvre, le chant lyrique des actes de l'histoire, des réussites et des triomphes. Il se heurtera à des forces irréductibles. Il est ferme et ne pliera jamais. Comment affrontera-t-il les passions blessantes? Pourra-t-il les persuader, les con-

vertir ? Non. C'est plus que ne peut entreprendre un homme, et peut-être n'est-ce pas toujours le conseil de la sagesse. Mais en tous temps un homme peut et doit défendre sa personne contre les altérations ; il doit maintenir à l'encontre des courants adverses sa pensée, sa sensibilité propres, et empêcher ainsi la prescription de ce qu'il aime. « Vous ne nous avez pas ordonné de vaincre, écrit Claudel, mais de n'être pas vaincu. » C'est la gloire de Rolland, il ne sera jamais un vaincu.

J'examine sa vie, et j'y reconnais trois instants : premier instant, le heurt ; deuxième instant, l'échec ; troisième instant, le maintien.

Le heurt : l'affaire Dreyfus en fut l'occasion. Quel homme ayant l'âge de Rolland ne l'a de même rencontrée, redoutable, impérieuse, exigeant la réponse ?

En cet automne 1897, Rolland venait d'achever un drame historique sur saint Louis et les croisades ; sans doute il méditait ses drames révolutionnaires. Il était tout nourri de textes et d'histoires françaises, tout inspiré d'une certaine France idéaliste et guerrière dont Michelet a marqué les traits. Rolland ne séparait pas la France généreuse, idéaliste, de la France armée, guerrière. L'affaire Dreyfus eût d'abord étonné Michelet, elle étonna Rolland. De la foi ancienne et défaite, deux fanatismes s'étaient faits. Il fallait opter entre deux : traître et lâche qui n'optait pas. Quel parti Rolland choisirait-il ? En ce temps-là, il était sans gloire. Mais

on savait entre jeunes gens quelle valeur, quel avenir était en lui. On apprit bientôt avec surprise, et presque avec scandale que Rolland ne choisissait pas. Il maintint son droit au travail solitaire et à l'abstention. Abstention qui n'est pas timidité, ni faiblesse, ni tiédeur, ni prudence, mais ardeur ; ardeur d'un esprit soucieux de lui-même, qui se refuse aux colères communes et cherche obstinément en lui seul la source de ses décisions, la détermination de ses actes. « Sauver la lumière de l'in-« telligence : c'est notre rôle, à nous, dira Jean-Chris-« tophe. Nous ne devons pas la troubler dans vos luttes « aveugles. Qui tiendra la lumière si nous la laissons « tomber ? Vous serez bien aises, après la bataille, de la « retrouver intacte... Tout comprendre, ne rien haïr. « L'artiste est la boussole qui, pendant la tempête, « marque toujours le *nord.* »

Hélas, abstention aussi d'un esprit solitaire et distant qui voudrait s'adresser aux foules, mais qui ne sait pas se résoudre avec elles. « Après la bataille... » nous dit-il ; mais après la bataille il est trop tard ; c'est dans la bataille même qu'il faut être conduit. « Tout comprendre, ne rien haïr... » dit-il encore. Mais l'aiguille de la boussole ne comprend pas tout, elle choisit, elle veut toujours le nord, et c'est pourquoi elle sert.

Rolland s'abstient. Abstention malaisée, et qu'il n'observe pas sans souffrance. Un écrivain de sa race, poète et patriote, héritier de Michelet, et qui le sait, investi d'une dignité quasi-religieuse et qui veut cette dignité, souffre s'il n'agit pas, s'il est séparé de son peuple. Mais c'est ainsi ; Rolland ne peut prendre parti. Il s'abstient

et il attend : à travers les foules soulevées, images grossièrese t mobiles de sa patrie, il aspire à trouver, à retrouver sa patrie même.

En 1899, l'affaire Dreyfus est close en sa forme judiciaire; elle continue pourtant. L'émotion de la jeunesse, du peuple ouvrier ne s'apaise pas ; un trouble existe, une attente ; non seulement à Paris, mais dans toutes les villes, on fonde des sociétés, on ouvre des salles. Les manifestants deviennent auditeurs, et les foules publics. Que leur dira-t-on ? quelle croyance, quel art leur proposera-t-on ? C'est l'heure, Rolland s'essaie. Écoutons comme il raconte une tentation, un essai analogues de son héros Jean-Christophe :

> Christophe cherchait le vrai public, celui qui croit aux émotions de l'art comme à celles de la vie, et qui les sent avec une âme vierge. Et il était obscurément attiré par le nouveau monde promis, — le peuple. Les souvenirs de son enfance, de Gottfried et des humbles qui lui avaient révélé la vie profonde de l'art, ou qui avaient partagé avec lui le pain sacré de la musique, l'inclinaient à croire que ses véritables amis étaient de ce côté. Comme beaucoup d'autres jeunes hommes généreux et naïfs, il caressait de grands projets d'art populaire, de concerts et de théâtre du peuple, qu'il eût été bien embarrassé pour définir. Il attendait d'une révolution la possibilité d'un renouvellement artistique, et prétendait que c'était pour lui le seul intérêt du mouvement social. Mais il se donnait le change : il était trop vivant pour ne pas être attiré, aspiré par le spectacle de l'action la plus vivante qui fût alors.

Romain Rolland fut de même attiré, aspiré. Il essaye de collaborer avec ces nouveaux publics, et de créer

avec eux un art vraiment art et vraiment populaire. Il écrit alors son théâtre révolutionnaire *(Les Loups, Danton, Le Quatorze-Juillet)*. Et il échoue.

Il échoue par deux fois. D'abord, devant le peuple qui ne le seconde pas. Rolland parlait du passé : le peuple révolutionnaire ne s'intéresse qu'à son effort présent ; il se refuse à toute sorte de vénération, à celle de son passé même. Rolland parlait en homme qui aime l'histoire : le peuple révolutionnaire la méprise, il vit pour l'avenir. Rolland est idéaliste ; il exprime naturellement les mouvements généreux, enthousiastes de l'âme ; or, ce peuple, qui est généreux, certes, et ingénument héroïque, se méfie des idéalismes qu'on lui exprime, et semble chercher, demander à ses maitres la formule d'un bas et étroit fanatisme. Enfin, Rolland n'oublie jamais qu'il est un Français. Il aime fidèlement les voix qui l'ont instruit, la terre qui l'a porté; or, ce peuple révolutionnaire refuse de connaître sa patrie, il se sépare d'elle avec obstination. Rolland n'est pas son homme.

Donc, voici Rolland tout seul, et en quelle mauvaise posture, devant le Paris des « premières ». Nous ne disons pas que les drames de Rolland aient mérité le triomphe qu'ils n'ont pas eu ; ils ne forment sans doute pas la part durable de son œuvre. Mais ils méritaient assurément l'attention et la plus haute estime. Or, ils ne l'obtinrent pas. Romain Rolland avait contre lui toute l'organisation théâtrale parisienne, les usages et l'esprit des coulisses et, plus encore, des couloirs. Car les coulisses sont bonnes filles, le petit monde qui y travaille

est brave, on en ferait ce qu'on voudrait ; mais les couloirs sont périlleux : une caste ancienne, basse et assez fermée, y domine ; caste qui a ses traditions, son droit coutumier ; caste non tant française que parisienne, non tant parisienne que boulevardière, et fort mêlée. Cette caste est routinière comme toute caste ; elle est vénale et inévitablement unie contre toute tentative menaçante pour les routines dont elle bénéficie.

Tels étaient ceux que Rolland irritait en portant à la scène son *Danton*, son *Quatorze-Juillet*. Sur quels alliés pouvait-il compter ? Rolland n'est pas un catholique : il n'aura donc pas avec lui cette fraction de la société parisienne qui ne pêche pas par bassesse, mais qui parle un autre langage, qui affirme une autre croyance. La jeunesse révolutionnaire, le peuple, étaient indifférents ou absents. Et Romain Rolland fut vaincu par la théâtrocratie parisienne.

Vaincu par elle et sur le terrain qu'elle occupe ; nullement vaincu en lui-même. De sa défaite, Rolland va faire sa victoire ; voici la crise d'où il sortira grand.

Crise intime que d'autres traversent. Rolland ne connaît pas seul l'abandon, la souffrance. C'est alors que toutes les tentatives dreyfusardes expirent. Les ouvriers, nationalistes à leur manière, se renferment dans leur classe et veulent combattre seuls. Que feront nos jeunes bourgeois ? Les meilleurs d'entre eux répugnent à lutter contre l'armée, à lutter contre l'Église, et

plusieurs se retournent vers l'ordre, vers la spiritualité catholiques.

Rolland souffre, mais ignore les séductions mystiques; nul homme n'est moins tenté par le catholicisme, par le refuge des Églises. Cet idéaliste n'est aucunement déiste. Il ne sent pas le besoin de personnaliser les puissances surnaturelles, de réaliser par la croyance ce dont la connaissance réelle est refusée par la nature, d'incorporer ses aspirations religieuses, de leur donner la forme rituelle. Et, sans doute, il dirait de lui-même, comme de Jean-Christophe, qu'il est « trop « religieux pour penser beaucoup à Dieu. Il vit en Dieu, « il n'a pas besoin d'y croire. Cela est bon pour ceux « qui sont faibles, ou affaiblis, pour les vies anémiques. « Ils aspirent à Dieu comme la plante au soleil. Le mou- « rant s'accroche à la vie. Mais celui qui porte en lui le « soleil et la vie, qu'irait-il les chercher hors de lui ? ».

Dieu et le christianisme, Rolland les porte en lui. Sa crise est grave, éprouvante; elle l'atteint jusqu'au cœur. Mais jamais il ne perd pied. Il a ses appuis, qui sont ses maîtres, et il écoute fidèlement leurs voix fidèles. Voici Michel-Ange, voici Beethoven, Mazzini et Tolstoï : libres âmes, secourables à qui veut rester libre au seuil des mystères ; âmes libres et créatrices, âmes dévouées dont la lignée, depuis trois siècles, passe en hauteur et en continuité la lignée même des saints.

L'appui des maîtres, et surtout l'appui des maîtres musiciens, voilà son recours dans la détresse. Jamais Rolland ne délaisse la musique, jamais il ne s'éloigne d'elle. Sa détresse, ce mot n'est pas trop fort ; son

œuvre porte tous les signes d'une douleur poignante. Elle nous indique aussi et nous y pouvons connaître les forces consolatrices grâce auxquelles il surmonte la crise. C'est toujours l'histoire de Jean-Christophe qu'il faut suivre ; écoutons cette page :

Il est à son vieux piano, dans sa mansarde, seul. La nuit tombe. La lueur mourante du jour glisse sur le cahier de musique. Il se brise les yeux à lire, jusqu'à la dernière goutte de lumière. La tendresse des grands cœurs éteints, qui s'exhale de ces pages muettes, le pénètre amoureusement. Ses yeux se remplissent de larmes. Il lui semble qu'un être cher se tient derrière lui, qu'une haleine caresse sa joue, que deux bras vont enlacer son cou. Il se retourne, frissonnant. Il sent, il sait qu'il n'est pas seul. Une âme aimante et aimée est là, auprès de lui. Il gémit de ne pouvoir la prendre. Et pourtant cette ombre d'amertume, mêlée à son extase, a encore une douceur secrète. La tristesse même est lumineuse. Il pense à ses maîtres bien aimés, les génies disparus, dont l'âme revit dans ces musiques, qui avaient vécu leurs vies. Le cœur gonflé d'amour, il songe au bonheur surhumain, qui dut être la part de ces glorieux amis, puisqu'un reflet de leur bonheur est encore si brûlant. Il rêve d'être comme eux, de rayonner cet amour, dont quelques rayons perdus illuminent sa misère d'un sourire divin. Être Dieu à son tour, être un foyer de joie, être un soleil de vie !

Être un foyer de joie : Rolland dans sa détresse n'abdique pas cette ambition. Mais il faut d'abord être fort et, pour assurer la force en soi, méditer religieusement la vie d'un fort. Rolland, pour s'édifier, médite Beethoven. Édifier, disons-nous, et le mot est exact. Entendons-le dans son vrai sens : *édifier*, c'est même

chose que *construire*. On édifie une demeure, on édifie son âme : c'est la construire, c'est l'élever solidement. « L'air est lourd autour de nous, écrit Rolland ; la « vieille Europe s'engourdit dans une atmosphère « pesante et viciée. Un matérialisme sans grandeur « pèse sur la pensée... Le monde étouffe. Rouvrons les « fenêtres. Faisons rentrer l'air libre. Respirons le « souffle des héros. »

Ces lignes se trouvent dans l'introduction à la biographie de Beethoven. J'en manie la première édition : ce bon air de pauvreté décente, laborieuse, qu'ont les cahiers que Péguy édite; cette impression un peu serrée, mais si nette et si noire ; ce papier un peu jaune, mais résistant, durable ; c'est de l'honnête librairie, belle d'honnêteté. Le nom de Beethoven sur la couverture ; une épigraphe de Dante sur la page de garde ; puis, le récit. Tant de simplicité, tant de sévérité ne promettaient pas le succès. Mais le succès est un mystère. Sans nulle réclame (et Rolland était alors presque inconnu), comme par enchantement, les exemplaires de la vie de Beethoven s'en allèrent l'un après l'autre. Tout un peuple de lecteurs inconnus, des hommes, des femmes, des visages et des visages sur lesquels on ne savait mettre un nom, entraient dans la petite boutique de Péguy, demandaient, prenaient, payaient ce petit livre que la presse ignorait. Et comment l'avaient-ils connu ? Une deuxième édition parut, disparut de même. Cette fois, Rolland avait donc su se faire entendre ; il avait réussi à dire, à communiquer ses aspirations ; il avait su, parlant à travers Beethoven, exprimer le fond

secret de sa vie, de tant de vies : souffrance, amour, courage, espérance.

Qui donc avait parlé ? Rolland ou Beethoven ? On ne savait, Rolland voulut parler seul. « ...Être Dieu à son « tour, être un foyer de joie, être un soleil de vie... » La vraie joie, c'est de créer. Rolland avait retracé l'image d'un héros : c'était trop peu pour son désir et son ambition. Il voulut — il en sentait la force en lui — tirer de son expérience, de son propre génie enfin, la forme neuve d'un héros.

Alors il commença cette œuvre, si belle dans son ensemble, le *Jean-Christophe* ; et tout à fait belle, presque classiquement belle, en certaines de ses parties.

Dans une petite ville allemande, un enfant naît. Il vit ; vivre, qu'est-ce donc ? La douleur occupe, remplit soudain ce corps venu au jour, l'enfant crie : toute naissance, n'est-ce point cela ? Chaque homme est jugé pour la première fois sur la véhémence du cri qu'il pousse en connaissant la vie.

L'enfant grandit, rampe à travers sa chambre, palpe le vaste monde ; Rolland suit cet enfant, son œuvre grandit avec lui, elle est simple et émouvante comme lui. Elle va, rien ne l'arrête ; les hivers, les printemps la gonflent comme un fleuve ; où nous mène-t-elle et vers quelle mer ?

Que vaut-elle, cette œuvre qui n'est pareille à nulle autre ? J'ai connu bien des gens qui en discutaient et j'en ai discuté moi-même. Mais je n'ai connu personne

qui ne l'ait lue, personne qui l'ait laissée. Que vaut le style? Rien du tout, il est inexistant, affirment des artistes très experts en leur art. Inexistant, c'est bien possible ; et c'est la raison peut-être qui souvent l'égale au style des maîtres. Il est, par lui-même, inexistant; c'est bien cela. N'est-ce pas un bel éloge, et celui-là même que Rolland préfèrerait? Rolland ne fait pas la chasse aux mots, aux cadences ; il ne jardine pas sa copie. Ses pages ne sont emplies que de son émotion et du mouvement qu'elle anime. Si l'émotion faiblit (cela arrive), si la pensée faiblit (cela arrive plus souvent encore), c'est faible. Aucun artifice de stylistique n'amuse, ne distrait le lecteur ; mais si l'émotion, la pensée s'élèvent, se haussent, se maintiennent longtemps hautes (et c'est fréquent), alors l'œuvre est vraiment haute et forte; l'émotion entre, elle touche le cœur, peu lui résistent.

Et l'œuvre est pareille au style qui l'exprime. Les épisodes se suivent, on ne sait trop pourquoi ; pourtant ils sont liés, la vie les unit avec sa logique secrète et ses ordres cachés. Ils sont nécessaires, inévitables ; cette Rosa, elle est laide, bête et bonne fille, et maladroite ; elle est exactement comme Rolland nous la montre ; et cette Sabine, quel lecteur de *Jean-Christophe* peut douter d'elle ? Elle vit, elle meurt, c'est comme on nous le dit. Chacun de ces personnages est vrai dans cet immense conte ; il a sa forme, son poids en elle, comme tel paysan occupé sur son champ est inévitable et vivant à côté de nous qui passons en marchant à travers la campagne.

Il y a, dans ce *Jean-Christophe*, un bel épisode qui éclaire l'idée que Rolland se fait de son art, de l'art. Jean-Christophe (mais cela, je suppose qu'on le sait) est un enfant musicien qui, dès ses huit ou dix ans, compose, selon son inspiration ou les leçons qu'il a reçues, des menuets, des chansons, des sonates et des passe-pieds. Le grand-père, un vieux musicien, trouve admirable tout ce qu'écrit l'enfant. Mais l'enfant aime aussi, aime davantage peut-être, un autre juge qui est ignorant et sévère : c'est l'oncle Gottfried. Celui-là ne sait pas la musique. C'est un parent pauvre dans la famille qui n'est guère fortunée ; c'est un campagnard qui, lorsqu'il vient en ville, entre un instant à la maison. Le petit Jean-Christophe lui joue ses compositions, et Gottfried, à la plupart d'entre elles, oppose simplement :

— Pourquoi as-tu écrit cela ?

— Mais c'est un menuet, dit l'enfant ; un menuet, c'est-à-dire une danse ; mon grand-père...

— Que de notes ! Pourquoi tant de notes ? oppose l'obstiné Gottfried ; pourquoi as-tu écrit cela ? Ce n'est pas la peine d'écrire des notes et des notes, il n'en faut pas tant pour faire une chanson...

Mais Gottfried approuve quelquefois : c'est une ligne simple que l'enfant a trouvée. Gottfried veut qu'il la lui répète, qu'il la lui joue et chante encore, et l'enfant sent bien que Gottfried, non pas son grand-père, a raison, que le menuet est sot et que le chant est bon.

Or, parmi tant de critiques qu'on lui a faites, il y en a une que Rolland n'a jamais entendue. Personne ne lui a jamais dit, personne l'ayant lu n'a jamais pensé :

— Pourquoi Romain Rolland écrit-il tant de pages ? Ce *Jean-Christophe*, cet interminable *Jean-Christophe*, les dix volumes de ce *Jean-Christophe*, pourquoi Rolland écrit-il tout cela ?

Personne ne l'a jamais pensé parce que c'est l'une des choses les plus sûres du monde, que Rolland ne pouvait pas ne pas écrire ce *Jean-Christophe*, que chaque ligne en est fondée sur une expérience, une douleur, un amour, une irritation. L'œuvre est nécessaire comme un cri d'enfant, comme une chanson populaire. C'est le plus beau des éloges.

Jean-Christophe grandit : il a connu l'amour, l'art, la mort ; il connaît sa patrie, l'énorme Allemagne ; et enfin il devine, par delà sa patrie, l'Europe aux voix nombreuses, la France. Voici Rolland ramené, par la croissance de son héros, aux problèmes, à la considération de son temps — et de sa patrie.

Cette Allemagne, où il nous avait porté comme au refuge de l'idéalisme, il la juge : elle est matérielle, elle est basse. Jean-Christophe, Allemand révolté, se querelle avec les siens, fait scandale dans la petite cour princière de sa ville natale. Il faut qu'il s'enfuie ; il s'enfuit. Et l'Allemagne avait été le refuge de Rolland ; mais le refuge de Jean-Christophe, c'est la France. Rolland le mène dans Paris et y rentre avec lui.

Il y rentre avec un cœur blessé, amer, et d'abord il se venge. Il mène son héros parmi ses ennemis. Jean-

Christophe, musicien miséreux, artiste déclassé, est introduit dans la vie parisienne par la porte des bureaux de rédaction, par les besognes théâtreuses. Il connaît ces gens dont Rolland a souffert, et il les juge en conséquence. Sales mœurs et pauvres pensées ! Et il connaît aussi, il écoute avec soin les artistes parisiens. Il admire leur goût et leur technique exquise. Mais d'où vient qu'il n'y a pas de sève en eux ? Ce sont des sectaires et des maniéristes, sectaires de l'alcôve et de la minutie. Si l'humble Gottfried était là, comme il leur dirait à tous :

— Pourquoi avez-vous écrit cela ?

Écoutez Jean-Christophe (ou Rolland, c'est tout un) :

Ce qui leur manquait le plus, c'était la volonté, la force ; ils avaient tous les dons, — moins un : la vie puissante. Surtout, il semblait que cette quantité d'efforts fussent utilisés d'une façon confuse, et se perdissent en route. Il était rare que ces artistes sussent nettement prendre conscience de leur nature, et coordonner leurs forces avec constance en vue d'un but donné. C'était l'effet ordinaire de l'anarchie française, qui dépense des ressources énormes de talent et de bonne volonté à s'annihiler par ses incertitudes et ses contradictions. Il était presque sans exemple qu'un de leurs grands musiciens, un Berlioz, un Saint-Saëns, — pour ne pas nommer les plus récents, — ne se fût pas embourbé en soi-même, acharné à se détruire, renié, faute d'énergie, faute de foi, faute surtout de boussole intérieure.

Seul, le métier reste honoré, cultivé ; mais le métier n'est rien sans l'âme ; il n'habille que la mort. « Plus il « avançait dans cet art, écrit Rolland, plus Christophe « sentait se préciser l'odeur qui, dès les premiers pas,

« l'avait saisi sournoisement ; puis tenace, suffocante : « l'odeur de la mort. La mort : elle était partout, sous « ce luxe et ce bruit. » La mort, et quelle ? Rolland l'écrit : *« Christophe entendait venir le roulement des « canons, qui allaient broyer cette civilisation épuisée, « cette petite Grèce expirante... »*

Et Rolland insiste sur cette pensée tragique ; il l'anime en récits et sensations vives :

Un beau soir,

écrit-il,

que le ciel moelleux, comme un tapis d'Orient, aux teintes claires un peu passées, s'étendait au-dessus de la ville assombrie, Christophe suivait les quais, de Notre-Dame aux Invalides. Dans la nuit qui tombait, les tours de la cathédrale montaient comme les bras de Moïse, dressés pendant la bataille. La lance d'or ciselée de la Sainte-Chapelle, l'épine sainte fleurissante, jaillissait du fourré des maisons. De l'autre côté de l'eau, le Louvre déroulait sa façade royale, dans les yeux ennuyés de laquelle les reflets du soleil couchant mettaient une dernière lueur de vie. Au fond de la plaine des Invalides, derrière ses fossés et ses murailles hautaines, dans son désert majestueux, la coupole d'or sombre planait, comme une symphonie de victoires lointaines. Et l'Arc de Triomphe ouvrait sur la colline, telle une marche héroïque, l'enjambée surhumaine des légions impériales.

Et Christophe eut soudain l'impression d'un géant mort, dont les membres immenses couvraient la plaine. Le cœur serré d'effroi, il s'arrêta, contemplant les fossiles gigantesques d'une espèce fabuleuse disparue de la terre, et dont toute la terre avait entendu sonner les pas ; — la race casquée du dôme des Invalides, et ceinturée du Louvre, qui étreignait le ciel avec les mille bras de ses cathédrales, et

qui arc-boutait sur le monde les deux pieds triomphants de l'Arche napoléonienne, sous le talon de laquelle grouillait aujourd'hui Lilliput.

Pourtant Jean-Christophe doute et s'étonne. Il parcourt, il observe cette ville pleine de gens laborieux ; par delà cette ville, il devine les campagnes, des milliers de familles, quarante millions d'êtres. Il connaît les artistes parisiens ; connaît-il les Français? Une pensée rapide l'éclaire : « *Cet art est un art sans peuple.* » Et, un soir, il dit à ce Sylvain Kohn qui le pilotait dans Paris :

— Ce n'est pas possible, il y a autre chose.

— Qu'est-ce que vous voulez de plus ? demanda Kohn.

Christophe répétait avec opiniâtreté :

— La France.

— La France, c'est nous, fit Sylvain Kohn, en s'esclaffant.

Christophe le regarda fixement, un instant, puis secoua la tête, et reprit son refrain :

— Il y a autre chose.

— Eh bien! mon vieux, cherchez, dit Sylvain Kohn, en riant de plus belle.

Christophe pouvait chercher. Ils l'avaient bien cachée.

Un Sylvain Kohn parle ainsi : c'est un Juif, et tout fraîchement arrivé d'Allemagne ; Rolland n'aime guère cette sorte de gens. Christophe a compris son erreur, et il cherche. Chercher, c'est presque avoir trouvé. Voici Christophe, voici Rolland, engagé dans ce combat que tant de Français ont mené : combat, évasion vers le peuple français, vers la santé des mœurs et la robustesse

du langage. Molière et Boileau l'ont mené contre les marquis, les précieuses ; Diderot l'a mené contre les maniéristes ; Balzac contre les critiques ; Zola contre les parnassiens, contre les décadents. Rolland le mène contre les coteries d'esthètes ou de théoriciens, contre la presse boulevardière.

Christophe trouve. Voilà l'une des singulières beautés de l'œuvre de Rolland : l'évocation de ce peuple inconnu, de ce vieux peuple plein de vaillance, de gentillesse et d'honneur, dont une figure, puis l'une, puis l'une encore, parvenant jusqu'à Jean-Christophe, lui font connaître et aimer cette France. C'est Sidonie la Bretonne, c'est Antoinette... Qu'il nous suffise d'écrire ces noms, signes de figures si touchantes. Les récits de Rolland sont là, qu'il faut lire. Ils sont du plus beau style, tout simple, tout humain. La suite des faits y est telle que dans la vie, tout de même nécessaire, tout de même imprévue. On les commence, on les termine, et quand on les a terminés, telle est leur vérité, leur force persuasive, qu'il semble qu'on se souvienne, non d'une lecture, mais d'une histoire vraie que quelqu'un vous a dite ou qu'on a soi-même éprouvée. Rolland, dramaturge, est un honnête auteur ; pamphlétaire, sa force est limitée : les coups sont indiqués, ils ne sont pas portés ; Rolland n'a pas les dents qu'il faut pour mordre. Mais dans le récit idyllique, élégiaque, héroïque, il est un maître.

Ainsi, Christophe découvre, figure à figure, une France inconnue. Quelle sera cette France ? La catholique, la révolutionnaire ? Ni celle-ci, ni celle-là. La France de Rolland, dans la mesure où elle peut être définie, je

l'apparente, je la relie à cette tradition celtique dont Henri Martin, digne penseur et très digne historien trop oublié, fut, au XIXe siècle, l'apôtre. Elle n'a pas cette raideur romaine qui rend si durs notre cléricalisme et notre jacobinisme ; elle est croyante et ignore le fanatisme ; elle invente et donne, elle se donne et ne se reprend jamais : voilà son génie. Je citerai Péguy : l'un par l'autre, ces deux hommes s'éclairent. Peuple français, écrit Péguy,

Peuple, les peuples de la terre te disent léger
Parce que tu es un peuple prompt.
Les peuples pharisiens te disent léger
Parce que tu es un peuple vite.

Mais moi je t'ai pesé, dit Dieu, et je ne t'ai point [trouvé léger.
O peuple inventeur de la cathédrale, je ne t'ai [point trouvé léger en foi.
O peuple inventeur de la croisade, je ne t'ai point [trouvé léger en charité.
Quant à l'espérance, il vaut mieux ne pas en parler, [il n'y en a que pour eux.

Ainsi Péguy, ainsi Rolland, voient et aiment leur peuple. Cette France, lecteurs de ces Cahiers, hommes du Centre, dirons-nous que c'est votre France? Rolland, Péguy viennent tous deux de vos calmes provinces qui ne donnent pas, comme telles ou telles autres, des soldats ou des orateurs ou des marchands ; qui donnent simplement des hommes de la terre. Morvandiaux, Berrichons, Bourbonnais, Marchois, l'histoire les nomme peu : servir est leur partage. On ne les connaît pas,

pourtant ils sont partout. Que savent-ils du monde agité ? Si peu que rien. Dans leurs confiants pays, chaque famille vit sur son domaine, instruite des maisons voisines par le réveil des coqs ou la garde des chiens, et des pensées communes, des heures et des morts, par la cloche paroissiale. Ils ne savent pas ce que c'est qu'une grande ville, et ils ne le sauront jamais. Beaucoup de leurs enfants se retrouveront dans Paris. Ils habiteront, empliront ses faubourgs. Mais ils resteront des hommes du Centre, des hommes de la terre. Ils continueront dans les hautes maisons ouvrières leur vie, leurs mœurs campagnardes, patience, entr'aide et joyeuse humeur. Chacune de ces hautes maisons numérotées, si l'on y entre, est un village. Ils peupleront Paris, ils seront son courage, sa gaieté, son peuple enfin ; sa masse disciplinée en temps de guerre ; sa masse brave, hardie en temps troublés ; sa masse laborieuse tous les jours. Le peuple ouvrier parisien, c'est le peuple du Centre. Mais qui le sait ?

Rolland même l'a-t-il pensé ? Non sans doute, mais il n'importe. Quand il parle du peuple français, il se souvient de son enfance, et le petit peuple de Clamecy anime ses pensées.

Jean-Christophe cause et flâne si bien qu'il finit par découvrir cette France cachée à l'étranger. Il connaît un jeune étudiant, Olivier, qui l'introduit en elle. Les deux hommes deviennent amis, et Rolland symbolise, réalise ainsi dans son œuvre le rêve auquel il ne renonce pas : l'amitié, la collaboration des deux génies français et allemand. Amitié, collaboration qu'il a connue et

dont il a joui auprès de sa vieille amie, Mlle de Meysenbug.

Donc, voici Romain Rolland revenu au cœur de son pays, de son Europe. Tout ce qu'il a fait jusqu'à présent n'est que recueillement, préparation, déblai. Il va commencer son œuvre ; comment va-t-il la construire ?

Son invariable destin, acharné contre tout ce qu'il tente, agit de nouveau et le frappe. Christophe et Olivier ; France et Allemagne ; c'est assez dire, c'est annoncer la déception. Rolland, lorsqu'il conçut son œuvre, lorsqu'il fit naître en Allemagne son héros, avait-il prévu l'avenir si proche ? Ce n'est pas probable. Aucun signe n'annonça la rupture de l'Europe. En 1903 commença cette guerre non sanglante qui n'est pas terminée. L'examen chronologique des œuvres de Rolland donne à penser que l'événement troubla gravement son travail. Peut-être il modifia le plan de son œuvre. Il l'interrompit et publia, en 1906, sa vie de Michel-Ange : pour la seconde fois, il se réfugiait auprès d'un héros. Puis il la reprit et la mena courageusement au point où nous l'avons laissée. Maintenant la question se pose : ces deux hommes, Christophe et Olivier, quelle sera leur amitié ?

Ils la maintiennent : Christophe et Olivier maintiennent, contre tant d'instincts et de nobles sentiments qui les séparent, le sentiment haut et raisonnable qui les

unit. Ils ne trahissent pas leurs patries. Citoyens de France et d'Allemagne, ils se combattent, ils se disputent et souvent se font mal. Français, Allemands, témoins des races séculaires, ils ne veulent pas être troublés par une guerre de dix ans. Leur amitié n'est pas rompue.

Ils maintiennent. Maintenir, c'est la tâche propre de Rolland. Tâche mélancolique. Voici Christophe et Olivier spectateurs d'un temps qui les blesse. Seront-ils révolutionnaires ? Seront-ils nationalistes ? Ni l'un ni l'autre. Alors ils seront seuls. C'est le destin de Rolland. Écoutons comme il parle, lorsqu'il intervient pour commenter les conversations de ses héros :

> Qui d'ailleurs, aujourd'hui, se soucie de la liberté ? Une élite sans action sur le monde. La liberté traverse des jours sombres. Les papes de Rome proscrivent la lumière de la raison. Les papes de Paris éteignent les lumières du ciel. Partout l'impérialisme triomphe : impérialisme théocratique de l'Église romaine, impérialisme militaire des Monarchies mercantiles et mystiques, impérialisme bureaucratique des Républiques franc-maçonnes et cupides, impérialisme dictatorial des Comités révolutionnaires. Pauvre liberté, tu n'es pas de ce monde... Dans la réalité, le choix n'est pas aujourd'hui entre un impérialisme et la liberté, mais entre un impérialisme et un impérialisme. Olivier disait :
>
> — Ni l'un, ni l'autre. Je suis pour les opprimés.

Courageux refus qui le sépare de la jeunesse et de la foule, qui l'oblige à une protestation monotone. Le lecteur se lasse souvent de ces pages qui se suivent sans direction ni but et, parfois, il s'ennuie de ces deux isolés. Autour de Jean-Christophe, tout tombe, tout se

défait. Il a dû quitter sa patrie allemande, on le tolère à peine dans la patrie française. Et Olivier, son seul ami, Olivier va bêtement mourir dans une bagarre où sa nervosité, non sa raison, le précipite. La défaite et la mort vaine menaçaient ce jeune homme qui rêvait au rebours de son siècle! Jean-Christophe quitte la France, il erre en Suisse, en Italie...

Jean-Christophe n'est pas un rêveur, il se sauve de la mort. Deux sources rafraîchissent, renouvellent sa vie. L'amour est l'une : de l'enfance à la mort, sa vie aventureuse est constamment assistée, secourue par la femme. La mère; la camarade de jeux, camarade d'amour; l'aînée, l'initiatrice à l'art, aux grandes lectures, au monde; la première amie; la première amante; la garde-malade; la maîtresse; enfin, l'amie d'enfance retrouvée à l'ombre de la mort et dont la chaste sollicitude, maternelle sans nul lien de chair, termine, achève tant d'amours. Sujets simples entre tous : on ne saurait les animer sans quelque génie, et Romain Rolland les anime.

La musique est son autre force intérieure. La musique, non le monde, est l'élément où il vit, où il baigne et se retrempe. Jean-Christophe connaît nos agitations; mais il a une patrie spirituelle qui n'est pas la nôtre. Les harmonies et les rythmes, les constructions musicales, cela seul est réel pour lui : tout le reste n'est qu'ombre. Au-dessus de l'humanité, il y a son chant même. Les

vaines tentatives, les morts, les générations tout entières vaincues seront sauvées si quelque chose d'elles est fixé par le chant, si elles servent de matière au chant. Qu'importe la souffrance ! Les chants sont beaux, et le vrai c'est le chant. Au-dessus de la nature dissonante et mortelle, il y a les ordres sonores que le génie découvre et crée par un même acte.

Musique, vierge mère, qui portes toutes les passions dans tes entrailles immaculées, qui enserres le bien et le mal dans le lac de tes yeux couleur de joncs, couleur de l'eau vert pâle qui coule des glaciers, tu es par delà le mal, tu es par delà le bien ; qui se réfugie en toi vit en dehors des siècles ; la suite de ses jours ne sera qu'un seul jour ; et la mort qui tout mord se brisera les dents.

Musique qui berças mon âme endolorie, musique qui me l'as rendue ferme, calme et joyeuse, — mon amour et mon bien, — je baise ta bouche pure, je cache mon visage dans tes cheveux de miel, j'appuie mes paupières qui brûlent sur la paume douce de tes mains. Nous nous taisons, nos yeux sont clos, et je vois la lumière ineffable de tes yeux, et je bois le sourire de ta bouche muette, et blotti sur ton cœur, j'écoute le battement de ta vie éternelle.

Jean-Christophe résiste ainsi. Mais Rolland sait bien que son livre est le chant d'un vaincu. Il le dit dans sa dernière préface :

J'ai écrit la tragédie d'une génération qui va disparaître. Je n'ai cherché à rien dissimuler de ses vices et de ses vertus, de sa pesante tristesse, de son orgueil chaotique, de ses efforts héroïques, et de ses accablements sous l'écrasant fardeau d'une tâche surhumaine : toute une *somme* du monde, une morale, une esthétique, une foi, une humanité nouvelle à refaire. Voilà ce que nous fûmes.

Hommes d'aujourd'hui, jeunes hommes, foulez-nous aux pieds et allez de l'avant. Soyez plus grands et plus heureux que nous.

Que veut dire Rolland ? Consent-il par avance à tout ce qui sera, à tout ce qui est jeune, sincère et courageux ? Au succès des monarchistes comme à celui des syndicalistes ? Prononce-t-il, les yeux fermés, un mystique et fervent *amen* sur tous les apports du destin ? Il semble que cette tendance existe en lui, comme on conçoit qu'elle existe dans l'âme d'un bienveillant aïeul qui, au seuil d'une autre vie, ne souhaiterait rien à ses enfants que d'être nombreux, sains et forts. Mais ce n'est qu'une tendance. La volonté de Rolland est autre. Il reste fidèle, au fond, à son idéal d'humanité raisonnable et libre ; il n'oublie ni Vauvenargues, ni Michelet. Et n'est-ce pas sa grande œuvre qu'il a dédiée « *aux âmes libres qui vaincront* » ? Rolland maintient toujours.

Tel est l'homme : assurément de grande race, bienfaisant à considérer. Telle est l'œuvre : triste, mais par un noble effet du courage de son auteur, jamais déprimante. Rolland ne se laisse pas affaiblir par ses épreuves. Il s'examine avec un esprit libre : liberté qui est force. Il mesure ses déceptions, rien ne trouble sa vue. Il est blessé ; il se retire. Mais c'est la retraite d'un grand capitaine, qui sait d'où il vient et jusqu'où il ira, et où il s'arrêtera pour se refaire et préparer ses marches ; qui

garde en main ses forces intactes et se fait respecter par les maîtres du jour; qui, se retirant ainsi, résiste comme un vainqueur et sauve son peuple par sa ferme attitude, son vieux peuple d'Europe aux voix fraternelles.

France, Allemagne, Italie : que la valeur de ces noms, si haute dans l'œuvre de Rolland, est fragile ! Un Européen du XVIIIe siècle ne connaissait pas l'Italie, mais des États italiens fameux pour leurs chanteurs et leurs pitres. Il ne connaissait pas davantage l'Allemagne, mais des Allemands, un grouillement de peuples lourds et barbares. Il connaissait une France, certes, une nation philosophe, artiste et guerrière ; mais la France révolutionnaire, artiste, croyante, guerrière et militante, un peuple marchant pour une idée, le XVIIIe siècle n'en avait pas soupçon.

La France, la raison armée ; l'Italie, la souffrance et l'inspiration ; l'Allemagne, la contemplation, la symphonie qui achève la raison, le chant qui domine la souffrance : le XIXe siècle a connu, créé ces trois hautes figures. Le XXe siècle les laisse se défaire, les oublie. Que signifient, pour un jeune Européen d'aujourd'hui, ces trois noms de France, d'Allemagne, d'Italie ? Rien plus, peut-être, que trois ensembles d'usines, de banques, de canons. Et que signifieront-ils dans cinquante ans ? Nous ne savons. S'ils ont repris alors quelque valeur humaine ; si France, Allemagne, Italie forment à nouveau, par leurs accords, leurs diversités même, quelque nouvelle Europe, nous savons que Romain Rolland aura été l'un des ouvriers de cette renaissance, l'un des mainteneurs de cette tradition.

Non d'elle seule ; Rolland continue encore cette tradition de libre vie religieuse que les réformateurs du XVIIIe siècle ont commencée, que Rousseau commença peut-être. Il la continue avec plus de chaleur et de lyrisme que de clarté, de rigueur organisatrice. Est-il un tenant de l'individualisme ; est-il au contraire un tenant de la tradition humaniste ? Croit-il à l'homme, à la puissance de l'homme sur les choses et sur le divin même, ou croit-il à l'humain, à la puissance des efforts individuels liés, de la tradition humaine ? Parfois il considère l'homme replié sur soi-même, il exalte sa puissance solitaire : « Je n'ai, pour ainsi dire, plus ouvert un livre de philo-« sophie depuis le temps lointain où, à l'École normale, « je m'enivrais de Socrate et des présocratiques, écrit-il. « J'estime qu'un homme vigoureux et sain doit refaire « sa philosophie soi-même, comme il refait sa vie, son « art, comme il se décide dans l'action et comme il « aime... » Est-ce là sa croyance, la marque de sa personne ? Non, cet individualisme radical n'est pas sa véritable expression. Rolland est par nature très classique, tout français ; attaché aux ensembles humains, aux hommes qui ont été les serviteurs des hommes. Une profonde tendresse est son don le plus beau, le plus sûr et le plus intime. S'il néglige les philosophes, la raison en est simple : il est si peu un philosophe. Mais il a ses maîtres qu'il ne néglige pas. Il nous a donné les vies de Michel-Ange, de Beethoven ; il nous a promis un Hoche, un Vauban, un Mazzini. Et M. Thibaudet, très distingué critique, l'a remarqué : « ...En quoi est-on moins vigou-« reux et moins sain en faisant appel, pour vivre, à

« Platon et à Descartes, qu'en s'alimentant à Michel-
« Ange et à Beethoven ? Romain Rolland maintiendra-
« t-il son individualisme ? Aura-t-il sa courbe barré-
« sienne ? Nous verrons bien. »

Et non pourtant, Rolland n'aura pas sa courbe barrésienne. Barrès comprend admirablement le réel, c'est pourquoi il se prête aux dogmes et aux rites, formes inévitables des idées. Mais Rolland ne veut ni dogmes ni rites : ce refus est la première exigence de son âme. Et s'il faut aux peuples des dogmes et des rites, Rolland s'évadera, s'isolera, il vivra dans la société des esprits. Ainsi vit-il, et son expérience nous montre peut-être les limites où la spiritualité libre est bienfaisante. Il n'est pas jaloux des cultes, des églises ; il les a laissés, voilà tout. Il écrit seul, pour des lecteurs qu'il considère comme des amis et qui se considèrent comme tels ; il répond volontiers aux lettres qu'il reçoit, et de maint pays d'Europe des voix inconnues rejoignent ainsi la sienne. Telle est l'une des survies du vieux XIXe siècle : ses passions qui soulevèrent les masses sont devenues ici une bonne volonté et un chant solitaires.

Une Europe pour les Européens, une catholicité pour les âmes : rêves que les plus courageux efforts n'ont pu faire entrer d'un pouce dans la réalité, idées qui sont demeurées des idées. Toutes les nations sont là, plus fermées, plus violentes qu'elles ne furent jamais, tous les rites sont observés, et les aspirations unitaires, libertaires, demeurent des aspirations, non des forces mais des idéalismes, nourritures insubstantielles où les hommes ne mordent pas.

Rolland est un idéaliste, sa fidélité est immuable. Étranger à son temps, aux problèmes de son temps, indifférent, supérieur aux partis, il construit énergiquement son œuvre, il se retranche en elle ; il empêche la prescription de l'ancienne espérance ; il s'impose à une jeunesse injurieuse ; il l'étonne et l'oblige à respecter en lui un passé qu'elle pense avoir détruit.

II

SUARÈS

Romain Rolland, élève à l'École normale, y eut un seul ami : Suarès. Les jeunes gens se lièrent et vécurent ensemble, dédaignant le « troupeau » qui ne les aimait pas : voilà ce qu'on raconte.

Leur compagnonnage est aujourd'hui moins intime ; mais ils ont eu la vingtième année commune, et cela reste. Ils ont connu ensemble Beethoven, Wagner, Dante, Shakespeare et Gœthe ; ils ont cultivé ensemble l'enthousiasme, le désir et l'ardeur triste, l'aspiration à la croyance. Ils se sont nourris ensemble de ces nourritures européennes, non toutes latines, non surtout latines, qui disposent au romantisme. Une parenté subsiste entre leurs esprits. Notons cette parenté ; mais quelles différences !

Ce n'est pas la même race, ce n'est pas le même sang. Tout est clair et facile en Rolland ; tout est obscur et difficile en Suarès. Nous savons d'où vient Rolland, de quel pays, de quelle région, presque de quelle famille. Cette petite ville où naquit Olivier, cette maison où il grandit, — qui ne le sent ? — ce sont les siennes aussi.

Il ne peut en être autrement. Nous n'en savons rien et nous en sommes sûrs.

Et quels que soient les élans, les douleurs dont Rolland tressaille, quels que soient les brisements qui l'éprouvent, cet asile lui reste, qu'il le sache ou l'ignore; ce repos, cette protection, ce silence, cette odeur un peu recluse d'une maison provinciale séparée de la rue par une cour plantée où les lauriers fleurissent en été. Cela ne lui peut être ôté, et son œuvre douloureuse en est rassérénée. Mais d'où vient Suarès, cet homme au verbe étrange? Quel est son asile intérieur, le temple enseveli que renferme son âme? Quel est son ordre secret, son repos? Il s'exalte en Bretagne, en Cornouailles, à Bâle, à Crémone, à Venise, à Ravenne, à Paris. Où ne s'exalte-t-il pas? Rolland aussi est voyageur; mais partout où il va, il porte avec lui, en lui, son sens de la permanence, de la stabilité, de l'humanité paisible et installée. Cette Allemagne que je vois par ses yeux, j'y vivrais; cette maison française, j'y ai grandi; cette jeune fille italienne, je l'ai connue. Rolland habite, fait qu'on habite les pays où il passe. Suarès ne fait qu'aller toujours, et son pays même il ne l'habite pas. Il va; c'est une fureur de course et d'exaltation; c'est une exaltation qui brûle plus qu'elle n'anime et qui n'entraîne pas. Tout est ordre et proportion en Rolland. Il est, quoiqu'il semble et quoiqu'on ait dit, le plus constant, le moins inquiet des hommes. Mais Suarès est tout inquiet et il inspire l'inquiétude.

Oui, Rolland et Suarès sont deux romantiques; mais quelle différence entre leurs romantismes! Disons que

les puissances de sentiment prévalent chez Rolland ; mais elles ne débordent pas, elles ne détruisent jamais. Un équilibre lointain, secret et d'autant plus fort d'être secret, les contient. Dirons-nous qu'en Suarès de même les puissances de sentiment prévalent ?

Ce mot *sentiment*, que nous avons écrit, ne convient pas aux spasmes, aux soubresauts lyriques qui emportent Suarès. Corrigeons-le, reprenons-le. Le sentiment est, par soi-même, une nuance de la vie, douce, affermie, posée. Le désir sexuel n'est pas un sentiment : c'est une frénésie. Mais l'amour est un sentiment : c'est le désir fixé entre deux êtres, la frénésie y a moins de part. L'amour conjugal est davantage encore un sentiment : car c'est ce même ancien désir, cette même primitive frénésie, davantage fixée, affermie, garantie. Supprimez les appuis de l'homme, ses coutumes, ses consécrations et ses règles ; il se dégrade aussitôt, son âme s'abaisse, se disperse ; les hautes stabilités où elle était montée se défont de degré en degré, elle retombe et rien ne reste enfin qu'une agitation fébrile, peut-être mortelle. Le romantisme du sentiment : c'est le romantisme de Romain Rolland. Le romantisme du désir, de l'élan et de la frénésie : c'est le romantisme de Suarès.

Qui est-il, que dit-il ? Écoutons-le : « Assis à la proue « du monde, face aux récifs et aux îles suprêmes, j'en- « tendais les orgues formidables du courant sur les « écueils... » Ainsi commence un de ses livres ; ainsi il se présente et il veut se montrer : tel un voyant attentif à la nature élémentaire. Vigie de malheur, si sa vue ne

découvre rien dans la nuit, s'il n'annonce jamais la terre favorable !

Lisons cette œuvre déjà longue. Elle fatigue, elle retient. Il y a de l'énigme en elle. Que d'images, que d'éclairs ; que de sonorités exquises, mais parmi quel tumulte ; un sens, un goût de la beauté toujours vif ; une pénétration des œuvres et des hommes presque infaillible ; et pourtant quelle désolation, quel vide. Nombreux sont les passages vraiment beaux, beaux par le sentiment et l'ordre, par la passion et la logique. Ils paraissent soudain au tournant d'une page comme le fragment rompu de quelque marbre antique, et dominent longtemps ce flot verbal où Suarès se complaît ou semble se complaire. Seul un puissant esprit a pu les écrire; d'où vient que cette puissance est si mal cultivée?

Je citerai l'exorde de la *Visite à Pascal*. Je le citerai tout entier, et pour la forme qui est belle, et pour le contenu que cette forme exprime. Il introduit singulièment à l'appréciation et à la connaissance intime de l'auteur :

Un jour que le tumulte de la calomnie et des invectives s'était répandu le plus insolemment dans Paris, et troublait le plus cette ville injurieuse, M. de Séipse, incapable de le subir plus longtemps, prit parti de le fuir, et s'en fut à la campagne. M. de Séipse souffrait, en effet, du désordre comme d'une injure personnelle, que son temps lui eût faite, et que tout le peuple eût conspiré à lui faire. Une profonde colère, froide et secrète, le dévorait de sentir en lui-même la puissance de l'ordre, de s'en connaître la volonté, et de savoir qu'elle dût être sans effet. Le pouvoir d'un homme est la moyenne de ce qu'il peut lui-même, et

de ce que les circonstances lui permettent, — l'accord de sa force propre avec la fatalité des événements. C'est pourquoi tout homme puissant s'est toujours senti à deux doigts de ne pas l'être ; et il appelle son étoile ce bonheur de l'accident, qui ne suffit à rien, mais sans quoi la voie est fermée à tout le reste..... Pour un trait de plus ou de moins dans le visage, et le nez fait d'une forme qui plaise, on peut exercer ou non le droit de puissance qu'on a. S'il ne le peut point, l'homme alors l'exerce contre lui-même. Et plus les faits désordonnés lui font obstacle, plus il souffre amèrement de sentir en soi la force qui les ordonne. Agité de ces pensées, M. de Séipse résolut de les apaiser, sinon de s'en distraire, et il se proposa une promenade dans le vallon le plus austère et le plus retiré qui soit aux portes de Paris : il s'en fut à Port-Royal-des-Champs (1).

Il faut lire attentivement cette page. Suarès nous y découvre lui-même la contradiction de sa personne, et sa volonté d'ordre singulièrement unie à une incapacité radicale d'atteindre l'ordre. Nous reconnaissons cette colère froide et secrète dont il parle. Elle ressemble à l'irritation que nous cause la lecture de son œuvre, de cette œuvre qui existe, qui s'impose à notre attention et puis qui la déçoit, qui ne mûrit pas ses fruits, qui ne désaltère jamais. D'où vient cette contradiction et pourquoi tant de puissance aboutit-elle à tant d'impuissance ?

« Suarès est un verbal », me dit-on. Serait-ce donc qu'il n'y a que du vent et du bruit dans son âme ? Non, il y a tout autre chose. Cette maîtrise que Suarès possède sur le mot et la phrase ne va pas, soyons-en sûrs,

(1) *Trois hommes*, p. 11-12.

sans une maîtrise égale sur les sentiments, les idées; et il l'a prouvé maintes fois. Telle est la noblesse du mot que le génie du mot, c'est le génie tout court. Suarès a ce don magnifique et presque ce génie. Pourquoi son œuvre reste-t-elle nouée? Quelle est l'histoire de cette œuvre et son explication secrète?

Suarès est Juif; qu'est-ce à dire, Juif? C'est évoquer d'un mot tant de passions, de haines, d'espérances, de rancunes, d'attentes, de vengeances; une si formidable histoire, et sur cette histoire un si long, si formidable commentaire, que la pensée n'en est guère éclairée. Et c'est enfin aborder tant de malheur qu'une voix aussi conseille le silence.

Mais ce qui est public est là pour être sondé, et le premier respect qui soit dû à ces hommes qui nous occupent de leur prose, c'est essayer de les connaître.

Juif, est-ce le nom d'un sang, d'une culture ou d'une destinée? C'est l'un, c'est l'autre, c'est mêlé. L'analyse discerne vaguement les apports. Elle ne mesure pas dans ces obscurités. Le sang, le génie obstiné, rebelle et dur ont préparé la destinée tragique; la destinée tragique a préparé la culture solitaire, rancunière et critique; et l'ardeur du sang n'a pas diminué. Suarès est marqué par ces fatalités; il y a en lui quelque chose d'ardent et d'errant, un prophétisme et un pessimisme qui appartiennent aux Juifs de grande race. De grande

race, disons-nous. Le judaïsme, comme tout ensemble d'hommes, traîne après soi sa plèbe morale et ses problèmes bas, questions de juiverie ; mais il a son élite aussi, qui ne le cède à nulle autre, et ses nobles problèmes. Avec un Suarès, ceux-ci, et ceux-ci seuls, s'offrent à nous.

Un Juif n'élude guère sa destinée d'exil et d'inquiétude. Il est différent, séparé des autres, il souffre d'être tel. Il veut n'être pas ce qu'il est ; il veut (à moins qu'il ne soit bien brave et rudement trempé) ressembler à ces autres hommes qui ne sont ni de sa tradition ni de sa race. Et plus son âme est haute et sensible à l'esprit, plus les problèmes et les difficultés s'accroissent contre lui. Son langage patriotique, son langage religieux ne sont jamais parfaitement sûrs ; car il ne les porte pas tout en lui. Il faut qu'il les complète, et emprunte, et apprenne, et désapprenne aussi. Il cherche, et il s'aperçoit en cherchant que les difficultés sont plus inextricables encore qu'il n'avait cru. Si les autres l'aidaient, ou du moins l'ignoraient ! Au contraire : ils accroissent, au lieu de la diminuer, cette différence primitive et réelle d'eux à lui. S'il se dévoue, ils le soupçonnent ; s'il écrit, ils lui contestent l'usage des mots, signes des pensées, c'est-à-dire l'usage des pensées même. Ils détruisent en lui cette confiance, cette naïveté du cœur sans laquelle la croissance si délicate des pensées ne se fait plus. L'esprit est gêné, et un esprit gêné ne peut rien donner ; peut-il même se donner ? Il semble qu'un interdit soit jeté sur ses facultés de comprendre et d'aimer. Une différence irréelle, suggérée, s'ajoute ainsi à la différence réelle ;

et un vide affreux s'établit, où la pensée juive, toujours si agitée, souvent si ardente, souffre, s'altère, s'envenime ou expire.

Voici Romain Rolland, voici Suarès : deux jeunes hommes vers 1890. Pensons à leurs jeunesses : autour d'eux, en eux, la France va continuer son labeur spirituel, son grand labeur d'idées. Le positivisme de Taine, le scepticisme de Renan viennent de porter leurs derniers fruits, faibles de suc et pauvres au goût. Voici d'autres sources qui ne tarissent pas : la chrétienne, la révolutionnaire. Tolstoï appelle les jeunes gens, Léon XIII ne décourage personne, le socialisme a un réveil. Romain Rolland écoute. Son enthousiasme est aisé, libre. Toutes les voix lui sont familières ; il lit à livre ouvert dans la chronique de Joinville comme dans l'histoire de Michelet, et dans les Évangiles comme dans la vieille Bible. Tous les siens et même son enfance naïve burent à toutes ces sources. Rien ne le tente qu'il ne puisse goûter ; son animation est confiante et sûre ; elle est sans envie et sans fièvre. Rolland en est bien sûr : il trouvera sa voie dans cette forêt ancestrale ; quelque jour, il y aura sa place, graminée, arbrisseau ou chêne.

Sécurité qu'un Suarès n'a pas. Enfant, a-t-il connu, aimé le Christianisme ou la Révolution, ou ensemble les deux ? Adolescent, les a-t-il cultivés ? Non, sans doute. Rolland, dans une page de souvenirs[1], nous le montre à vingt ans *« un poète tout brûlant de l'amour de la Renaissance italienne »*. Ce futur émule de Pascal adore

(1) *Vie de Tolstoï*, p. 2.

Ronsard et Cellini. Comment lira-t-il Joseph de Maistre que les lettrés reprennent alors, de quel regard considèrera-t-il ces richesses spirituelles qu'on se partage autour de lui? Il les considère. Il est digne d'elles et capable de les aimer. Pourtant, il est séparé d'elles, incertain devant elles. Voilà la douleur qui traverse son œuvre et l'éclaire, l'origine de sa tragédie.

Suarès a voulu se fixer et croire, il s'est débattu parmi les croyances. Il les a toutes essayées, vidées et rejetées. C'est une obscure histoire, pourtant on la connaît. N'est-ce pas elle qu'il nous raconte en chacune de ses œuvres? Que d'efforts : Suarès sait tout l'art, et ne s'en contente pas. Tolstoï, révolutionnaire et chrétien, domine l'Europe ; Suarès essaye d'être tolstoïen. C'est absurde : Suarès est un aristocrate de l'esprit, il n'y a pas trace en lui de ce qu'on appelle bonté. Tolstoï est un aristocrate-soldat qui va d'instinct aux affirmations radicales, un barbare communautaire qui ne sait rien garder pour lui. Suarès traduit en prose savante cette foi que Tolstoï disait avec une si simple grandeur. Tolstoï dut peu goûter cette traduction.

Suarès se désire une terre en même temps qu'une foi, un lieu pour les souvenirs et l'inspiration. La Bretagne le tente, il la choisit. C'est la terre la plus vieille, la plus impénétrable, la plus croyante aussi. Suarès se déclare Breton par un acte hautain de sa liberté :

On est d'où l'on veut être. La fatalité du cœur vaut bien les autres..... Notre esprit nous disperse entre toutes les demeures du monde. Mais il en est une ou deux, où notre passion nous ramène. Elle en a des raisons puissantes et

obscures : ce qu'il y a de plus fort dans l'homme est ce qu'on n'y voit pas.

Il n'est point juste de croire que l'homme reste l'esclave de ses atomes. au même titre qu'un cristal ou qu'une roche. L'homme n'est pas tout entier dans les éléments qui le composent : il en est d'abord la forme. La volonté ni le choix ne sont pas un néant, alors qu'on fait un tout de la race — cette forme abstraite.

..... Jésus-Christ accomplit les Israélites, et les détruit : ils ne sont rien après lui qu'une ombre malheureuse, et qui n'a plus ni foyer, ni corps, ni sens.

Non, on n'est pas d'où l'on veut être, et la fatalité du cœur ne vaut pas les autres. Est-elle une fatalité ? Le cœur confine à l'esprit et à la liberté. Les destinées aveugles, souvent les moins aimées, voilà les vraies fatalités. La Bretagne inspire à Suarès ce beau chant de sa jeunesse, le *Livre de l'Émeraude* ; puis elle s'efface dans son œuvre. Pourtant elle y a sa place, elle y laisse sa marque. Entre sa vingt-cinquième et sa trente-cinquième année, Suarès, restant bien près de cette terre qu'il s'est donnée, affronte les grands problèmes, problèmes de l'ordre et du salut. Tel est le travail de sa période, de sa solitude bretonnes.

Un événement vient troubler ce travail et cette solitude : l'affaire Dreyfus irrite Suarès. Il surveille longtemps ses colères trop mêlées d'ardeurs instinctives. Elles sont trop faciles, il les méprise d'être telles : il les fait taire. Il se garde strictement ; il ferme à tout venant sa porte. « Votre profonde solitude vous fait un rempart de méditations et de désintérêt, où vous n'attendez rien du monde », se dit-il en une singulière épître. « Ainsi

vous ne pouvez être corrompu par personne, ni surtout, ce qui est à peine croyable, par vous-même... » Corrompu par soi-même : étrange inquiétude, triste entre toutes ! L'homme n'est grand que s'il s'écoute sans honte, et ose aimer ce qui l'enchante. Suarès se méfie de lui-même. Mais un jour vient où sa colère éclate. Il écrit, en janvier 1899, sa première *Lettre d'un solitaire sur les maux du temps présent*, qui est un pamphlet contre Barrès ; puis il publie une deuxième lettre qui est un pamphlet contre Lemaître; puis une autre, et une autre encore. Le fier Suarès, un instant entraîné, parle le commun langage du dreyfusisme révolutionnaire, et la vérité et la justice et la République sont pour lui les mêmes dieux que pour la foule. « Que les bons pères le veuillent ou non : le peuple de France est le peuple de la Révolution. Et les fils des bons pères, qui ne haïssent rien depuis plus de cent ans que la Révolution, ne peuvent pas commander au peuple de la Révolution. » C'est une courte fugue : elle dure moins d'un an. Suarès se reprend, il laisse le facile langage des espérances populaires et la camaraderie des hommes ; il retourne au silence et à la solitude.

Que dira-t-il ? quel langage parlera-t-il ? Il a toujours en main cette puissance d'écrire, cette maîtrise sur les mots ; il a toujours au cœur cette incroyance, ce vide, enfin cette méfiance de soi qui dégoûte du style, des mots, de la vie même. Écoutons-le, sa voix ne trompe pas :

La force immense du grand artiste : nul ne la connaît que lui; il l'éprouve, car elle se tourne contre lui.

Tout ici la déçoit. Cette force immense est sans emploi. La carrière lui est fermée par la multitude des taupes. Elle cherche un objet digne d'elle, où elle s'applique ; elle rêve d'un magnifique contentement. Elle ne vit que pour les noces suprêmes qu'elle espère, toujours en vain, qui peuvent seules nourrir un appétit immense. O épouse déçue qui ne peut faire le don de soi.

Elle reste, cette force de feu, sans issue : nulle autre que de se torturer soi-même. Incendie dans les assises du temple, volcan qui couve dans le cœur de la terre.

Le besoin inlassable d'une Rédemption : c'est l'artiste qui s'en dévore. C'est pour l'artiste que la vie n'a aucun sens, ayant tout le sien : il sent bien, à sa propre force, que la vie devrait avoir pour lui un sens total, éternel, — dans la joie, un infini de joie, — infini de vie.

— Vas-tu croire au Paradis, maintenant, ô grand cœur torturé, nef démâtée du firmament?

— Oui, je vais mourir. Dans la mort, la paix est mon paradis.

Dans le buisson ardent, j'ai vu le Destin, un œil unique, le ciel qui tourne à l'infini autour du centre fixe.

Il l'a vu ; l'a-t-il accepté, reçu avec soumission ? Non ; quel être jeune consentirait ainsi à la mort ? Suarès lutte contre son destin ; il cherche ce *magnifique contentement* où il est légitime qu'il aspire : « J'aime Dieu « parce que j'aime la joie, écrit-il. J'aime Dieu, comme « la joie des joies, que je n'ai pas... La joie de Dieu est « au-dessus de tout sens... Elle comble tout l'espace du « cœur dans l'abîme du temps : il n'est plus de mort « pour cette joie. » Quel impie s'exprima jamais de la sorte ? Byron croit au néant et à la mort ; il rit de Dieu ; Vigny le dédaigne et Nietzsche le hait ; Suarès l'aime et le recommande aux hommes : « Il est temps, écrit-il,

« pour rendre l'homme à l'homme, de lui rendre Dieu. » Qu'est-ce donc enfin qui l'en sépare? Ce n'est pas la raison, qu'il méprise. D'où vient qu'il reste séparé de ce bien spirituel qui est à tous et qu'il désire? Pourquoi se prive-t-il, pourquoi est-il privé?

O singularité réelle, vraiment déterminée par la nature des choses ; singularité, inextricabilité croissante de cette destinée juive, de toute destinée juive! Suarès aime Dieu, et c'est son droit sans doute d'aimer ce que sa race a créé, a porté dans les fers et enfin donné à ces jeunes races qui régissent l'humanité. C'est assurément son droit, et un droit dont l'exercice est simple. Suarès n'a qu'à ouvrir ce livre où Dieu s'écrit directement, cette Bible qui est pour lui un héritage de famille et, puisque tel est son penchant, à s'en nourrir. Ne possède-t-il pas ces Psaumes qui portent toutes les liturgies que l'Église catholique répète chaque semaine? Non. Voici l'étrangeté : Suarès ne possède pas ses Psaumes, la race qui a créé Dieu en est expropriée.

Cela est arrivé très simplement, comme arrivent les plus étranges choses. Il y a tout dans les Psaumes : la confiance de l'âme religieuse lorsqu'elle est tournée vers Dieu, sa tristesse lorsqu'elle se retourne vers soi, et son mouvement intime qui est la prière, reflux de cette tristesse ; et sa force intime qui est l'espérance, lumière de cette tristesse ; et son activité intime, qui est la charité, création et fruit de cette tristesse. Il y a tout, et si le travail religieux de l'humanité s'était arrêté aux Psaumes, personne n'imaginerait, n'oserait imaginer un autre achèvement. Mais la tragédie chrétienne est sur-

venue ensuite, et un immense espace dramatique et moral s'est ouvert au delà des Psaumes. Ils ont cessé d'être le terme et le sommet, l'achèvement de la croyance; ils sont devenus une halte sur la route, l'arc triomphal posé entre les deux âges de l'humanité, l'antique et le chrétien, tout grand ouvert entre eux. L'air, la vue passent à travers. L'homme ne peut s'y tenir immobile. Le vent spirituel souffle trop fort, il pousse. Il faut avancer, et croire plus avant, ou décidément s'en aller et répudier toute croyance. Le Juif moderne pourra-t-il garder pour lui son livre? Non, prouve l'expérience. On le lui a pris, il reste dépouillé. Son esprit craint la suggestion chrétienne : s'il lit les Psaumes, il voit au travers les Évangiles tout proches et dont il se méfie. Plutôt que de les voir, il laissera les Psaumes, il se risquera dans l'extrême incroyance et perdra son vieux livre.

Suarès le perd. Il voit les Évangiles, il est troublé par eux. L'Église, la splendeur catholique le fascinent. Il méprise toute paix qui ne lui viendrait d'elles; et pourtant, quel que soit son regret amer, il n'entre pas. « Que « n'ai-je un Sauveur? écrit-il. Alors je pourrais vivre. » Le Sauveur pourrait l'appeler et lui faire la grâce d'un signe. Pascal eut cette grâce. « Claudel aussi », murmure-t-on dans les cénacles. Suarès ne vaut-il pas un regard de Dieu? Ce regard, il l'a peut-être espéré. « Un miracle « ne serait pas pour moi de peu de prix, écrit-il. Je suis « réaliste comme la racine, qui palpe son bien dans « tous les atomes de la terre. » Suarès a appelé Dieu, il nous le dit. « Je l'appelle, et il ne vient pas. » Dieu ne répond pas, ou s'il répond Suarès se méfie des réponses

qu'il pressent. Triste méfiance toujours éveillée ! « Que « ma sagesse n'est-elle folle ! » écrit-il avec désespoir. Elle ne le sera jamais. Suarès découvre toujours, avec cette vue perçante qu'aucun sentiment n'incline à l'indulgence, sous le fait révélé la falsification historique, sous le miracle l'illusion. Et il s'insurge, et il rejette. Quel incroyant sera jamais touché par un miracle puisque, pour croire à la réalité d'un miracle, il faut d'abord, il faut déjà la foi ? « C'est la foi qui fait les miracles », écrit Suarès. « Elle les voit. Vous, Pascal, vous avez vu. Je « ne sais pas si les miracles font la foi ; il faudrait que « je visse. »

Vous, Pascal, vous avez vu... Il est fréquent que Suarès parle ainsi à Pascal. Il l'a pris pour compagnon et maître dans cette longue épreuve qu'il subit aux abords de la foi. Il se demande : « Qu'eût-il été, ce grand Pas- « cal, s'il n'avait pas été chrétien ? » Pascal, aidé par les siens (sa nièce a reçu le signe), est entré dans la croyance. Mais s'il n'avait pas été aidé, s'il n'avait pas été chrétien ? — Alors Pascal « n'eût pas fait un athée. Il « avait trop d'étoffe. Il faut un Dieu à toute âme puis- « sante. S'il n'avait eu Jésus-Christ, dans l'impuissance « d'en avoir aucun autre, il eût donné dans quelque « désespoir infini. Il n'avait pas l'âme froide d'un Spi- « noza, raison parfaite et glaciale. Il était bien trop « grand pour se suffire de lui-même, comme font ces « petits... »

Un désespoir infini : c'est la destinée de Suarès. Voici M. de Séipse, héros où il s'incarne en une de ses plus belles œuvres. M. de Séipse, pélerin à Port-Royal, pro-

nonce les mots de Pascal : « *Sans Jésus-Christ, le monde* « *ne subsisterait pas, car il faudrait, ou qu'il fût détruit,* « *ou qu'il fût comme un enfer.* » Il les prononce, il les répète, et l'ami qui l'accompagne, comprenant enfin cette insistance amère :

— Ainsi, dit-il, voilà le terme de votre philosophie? Je vois mieux désormais d'où vient la mélancolie désespérée qui vous anime.

— Ce n'est point une philosophie ; elle est sans doute ; c'est une foi très sombre. Je respire une peine infinie.

— Il faudrait donc que ce monde fût comme un enfer, ou qu'il fût détruit ?

— Oui, Monsieur. Je suis Pascal sans Jésus-Christ. Il me manque les miracles. Ils lui eussent peut-être manqué, aujourd'hui. — Je l'envie d'être mort.

Mort : Suarès nous exprime par ce mot la pensée qui l'occupe. Son esprit, religieux dans l'incroyance même, considère ce fait scandaleux qui déshonore la nature et cause par son scandale les révoltes spirituelles de l'homme, les croyances. Suarès médite obstinément la mort. Nous vivons *sous la règle de la mort*, écrit-il avec grandeur, et il ne l'oublie pas. Pascal, son maître, ne l'oubliait jamais. « La mort est le lieu de Pascal », écrit Suarès ; mais Pascal sait où se réfugier contre elle ; Suarès est privé de refuge. « Tant de mortalité m'effraye », écrit-il ; et il reste dans la frayeur et la mortalité. Il le dit avec insistance, avec emphase ; il se fait gloire de voir clair et de tenir ses yeux ouverts où le commun des hommes se distrait et s'aveugle. « L'homme qui nie la « mort, écrit-il, je voudrais bien savoir dans quel chêne

« de creuse vanité cette buse enthousiaste fait son nid. « Celui qui nie la mort et qui n'est pas tout en Dieu, « quel bouffon tragique : bien bas de cœur, fût-il grand « du reste... » Suarès éprouve son courage : une catastrophe, qu'un livre nous commente, l'atteint. *Sur la mort de mon frère*, le titre en dit assez. Hugo, Tennyson, de même frappés, ont jugé la mort. Ils l'ont niée, ils sont revenus à la croyance immémoriale, et l'ont chantée. Suarès ne vacille pas sous le coup qui l'atteint. Il continue d'affirmer la mort, et semble se fixer dans ce *désespoir infini* qu'il avait annoncé.

Ce n'est qu'une apparence. Suarès ne se fixera pas ainsi. *Sur la vie :* tel est le titre des essais qu'il publie aujourd'hui.

Sur la vie : il la maudissait autrefois. « La plus forte « objection contre Dieu, écrivait-il, c'est la vie. — Toute « cette vie qui ne peut être sauvée ! Que fait-elle et que « veut-elle, l'innommable?... Toutes ces myriades qui « ne naissent que pour la mort, pour être mangées « vives, écrasées, noyées, — proie à des proies, sans « répit et sans limites. » Suarès a-t-il tout à coup compris, senti différemment la vie ? Non, il la voit pareille, « proie à des proies », et il l'exalte. N'est-ce pas là commettre le « noir péché », celui qui du pécheur fait « un roi qui se couronne insolemment de ses mains ? » Suarès se couronne lui-même. Il était un ascète, le voici un esthète.

De ses essais, la forme et le goût sont fort beaux. Pourtant, ils diminuent le sombre auteur de la *Visite à Pascal* et du *Portrait d'Ibsen*. Suarès, renonçant au salut chrétien, renonçait à tout ; c'était grand. Il refusait de s'intéresser aux hommes ; il se refusait même à reconnaître en eux des frères : « Je ne puis tenir de frères », écrivait-il durement, « que de la main véritable d'un père », et il écartait tous les hommes d'auprès de lui. Du moins suivait-il une triste logique. Mais quand il se fait critique d'art, reste-t-il dans la logique? Il se dérobe au problème qu'il a posé, il nous laisse dans l'impasse où lui-même nous a menés.

Il n'aimait pas, il aime, le voici un chanteur de la vie autrefois diffamée. Encore si c'était vrai, s'il était consolé! Mais les conversions de cette sorte laissent toujours subsister un doute. Les exultations qu'elles produisent ne signifient aucun bonheur. « Nous qui sommes dans « la mort », écrit Suarès, « nous avons un appétit de vie « intolérable. » Intolérable : l'ancienne douleur s'exprime ici. Suarès désire la vie comme il désirait la foi, mais il ne la possède pas. Jamais elle ne lui donne, jamais elle ne donne ce qui est enfin nécessaire, la maîtrise heureuse, calme, la sécurité régulière et féconde. Rien qu'on puisse saisir, rien qui rassasie, rien même qui nourrisse. Non, ce n'est pas la vie : nous n'y reconnaissons pas ces rythmes sûrs, ces répétitions, ces accords, ces correspondances divines, ces solidités invincibles aux épreuves et aux désillusions, supérieures aux défaillances et aux ruines ; ces réalités, enfin, réelles entre toutes, qui nous pénètrent pour notre bien, quel que

soit le nom que nous leur aurons donné, et qui nous aident à travers nos jours. Posséder la vie, c'est, d'une autre manière, avoir la foi, et Suarès ne l'aura jamais. Parfois, il se découvre d'un soudain mouvement, et il émeut :

> Il ne faut pas réduire au désespoir une grande âme à l'heure où elle a toute sa verdeur et toute sa force,
>
> écrit-il,
>
> car c'est alors qu'elle réclamait la joie du triomphe, alors elle pouvait la goûter... La mer étouffe ses sanglots dans la nuit sourde : comme elle pleure doucement sur les rochers ! Demain, où sera ma jeunesse ? Où seront tant de volontés, qui volaient à la conquête, comme des flammes d'or au vent d'ouest ? C'en est fait. Ma jeunesse tombe dans le passé, comme une pierre dans le fleuve. Et toute ma volonté s'épuise dans la solitude. La sourde nuit est là. C'en va être fait ! Que n'es-tu sourde, ô toi-même, comme elle, ô mon âme ? Étouffe tes sanglots, comme la mer sur les rochers du phare. C'en sera fait demain. C'en est fait.

Ces mouvements sont rares, Suarès les étouffe.

Retournons au Suarès d'autrefois. Sa douleur et sa déception étaient vraies, et instructives comme toute vérité.

Il se liait à cette conception matérialiste de la nature qui reste, quoiqu'elle s'en défende, la sombre foi de l'humanité moderne. Il s'y rattachait avec horreur. Croire ainsi, c'est croire à la mort, disait-il, c'est

consentir à la destruction de tout ce que nous essayons, de tout ce que nous aimons. Et il s'enfermait, et son éloquence nous enfermait avec lui dans un dur dilemme : — Croyez-en Dieu, disait-il, attachez-vous entièrement à la réalité surnaturelle où vos amours, vos idées, sont reçues et éternisées, ou consentez à la nature aveugle, à la nullité de vos vies personnelles, choisissez... — Le problème se pose-t-il ainsi ? A qui ignore le Dieu vivant, la raison n'est-elle pas laissée, qui est vivante aussi, la raison génératrice des ordres et des harmonies ? A qui ne connaît pas les jouissances de la raison, toutes les ressources du cœur ne sont-elles pas laissées, toutes les plénitudes de la vie simple et laborieuse ? Mais l'ardent Suarès négligeait ces trop humains refuges. Il méprisait, il méprise toujours, l'humble laboriosité ; et la raison vivante, qu'est-ce donc, sinon Dieu encore pâlement reflété ? Suarès tenait ferme au choix qu'il avait fait.

Choix mortel ; l'éloquence même de Suarès nous tourne contre lui. S'il persuade de choisir, qui choisira comme il a fait ? Qui voudra dire avec lui que le dernier mot de la vie, c'est la mort ? Plutôt que de consentir à cet aveu néfaste, qui ne tentera de répéter quelqu'un de ces vieux langages qui niaient la mort avec tant de noblesse, et contre elle affirmaient la vie ?

Pars,

disait au mort le glorificateur des Védas,

va par

ces antiques chemins qu'ont suivis nos pères !..... Rends-toi auprès d'eux, laisse-là tout ce qui est mal, et prends un corps éclatant de lumière !

... Ouvre-toi, ô terre ! ne lui fais aucun mal, accueille-le avec tendresse, qu'il te soit le bienvenu. Enveloppe-le, ô terre ! comme une mère entoure son enfant de son vêtement.

... Agu, qui vivifie tous les êtres, te protégera. Que Pushan aussi te protège à l'embranchement du chemin ! Que le Dieu Savitri te mène là où sont les justes, là où ils sont allés !

Ils nous émeuvent, ces chants ; sont-ils si loin de nous ? Peut-être la distance qui nous sépare d'eux n'est pas infranchissable comme il semble d'abord. Comment se fait-il qu'il soit si difficile de les prononcer quand il est si facile de les sentir, et même presque impossible de se soustraire à l'impression de leur beauté ? Un singulier, un impressionnant espace s'étend toujours et règne entre l'intelligence et l'affirmation, entre la sympathie et la possession. Qui se risquera à franchir cet espace ?

J'entends une voix différente ; c'est Paul Claudel le catholique. Et maintenant, dit-il,

Et maintenant que selon la rite j'ai salué le Ciel et la Terre et les vivants,

Je me retournerai vers les morts, je n'omettrai pas le plus vieux devoir humain... »

Et il chante :

Que craindrais-je ? quand je vois en avant de moi les martyrs et tous ceux-là qui ont fait leur long devoir en silence.

Et le groupe de toutes mes mères et sœurs, toutes les nobles femmes qui sont mortes avec décence.

Elles marchent devant moi avec une assurance modeste.

Et l'une parfois se retourne et me regarde de ces yeux pleins d'une lumière céleste !

...Je vois devant moi les parents morts qui me regardent avec un doux sourire !

Disant : Suis-nous, fils de notre sang et recueille cet héritage qui est tien,
Et garde le serment de ton baptême et l'honneur de ton nom chrétien.

En arrière je vois tout cela qui a commencé avec moi selon l'année, mois et jour,
Tout cela qui est continu avec moi et qui existe avec moi pour toujours.

Je regarde et vois toutes mes années derrière moi et toutes mes actions bonnes et mauvaises.
Les mauvaises dont j'ai honte et les bonnes que je ne connais pas.

Les mauvaises sont effacées par le sang du Christ et par la pénitence.
Et s'il fut quelque bien de fait, que Dieu lui donne croissance !

Je vois derrière moi les choses que j'ai faites et voilà qu'elles commencent à vivre,
L'herbe qui pousse et les générations qui se lèvent pour me suivre.

Je donne la paix, je ressens sur moi la paix de tous mes frères anonymes.
Qu'ils grandissent avec moi dans vos biens comme croissent les moissons unanimes.

Comme au pays de ma naissance s'étendent les immenses moissons égales.
Là où l'Oise et l'Aisne sans un frisson s'unissent comme deux époux dans le profond amour conjugal.

Je vois ma femme près de moi et je vois mon enfant clair et triomphant
Qui donne de grands coups de pieds dans son berceau et qui rit aux éclats dans le soleil levant.

Il gazouille au soleil levant, son petit cœur tout rempli d'une joie innocente,

Parce que Dieu ne l'a point créé pour la mort, mais pour la vie de la vision vivante !

Nous vous louons, Seigneur. Nous vous bénissons. Nous vous adorons.

Nous vous rendons grâces à cause de votre grande gloire !

Approchons-nous de ce Claudel.

III

PAUL CLAUDEL

Le 7 août 1883, Renan présidait la distribution des prix du lycée Louis-le-Grand. Il s'adressa aux enfants qu'il allait couronner, et leur parla de l'avenir : « La barbarie « fondait autrefois, leur dit-il ; elle fondait, avec une « solidité qui ne saurait plus être égalée, des édifices « sombres, majestueux, incommodes, durables ; trop « durables même, car ils devenaient bientôt trop gênants « pour ceux qui ne les avaient pas bâtis, et souvent ils « s'imposaient trop à l'avenir. La raison cultivée fon- « dera seule désormais. Elle élèvera des constructions « plus légères, mais plus faciles à modifier, moins « massives, mais aussi moins tyranniques pour ceux « qui en hériteront. » Ainsi Renan osait prophétiser. Mais il était sage, et sa prophétie à peine achevée, il la corrigea par des propos inverses : « Vous verrez le « XXe siècle, jeunes élèves, dit-il. Ah ! voilà, je vous « l'avoue, un privilège que je vous envie ; vous verrez « de l'imprévu. Vous entendrez ce qu'on dira de nous, « vous saurez ce qu'il y aura eu de fragile ou de solide

« dans nos rêves... Vous êtes la pépinière du talent de « l'avenir. Je me figure voir assis là, parmi vous, le « critique qui, vers 1910 ou 1920, fera le procès du « XIXe siècle. Je vois d'ici son article (permettez-moi un « peu de fantaisie) : « Quel signe du temps, par exemple ! « Quel complet renversement de toutes les saines notions « des choses ! Quoi ! n'eut-on pas l'idée, en 1883, de « désigner pour présider à notre distribution des prix, « au lycée Louis-le-Grand, un homme inoffensif assuré- « ment, mais le dernier qu'il aurait fallu choisir à un « moment où il s'agissait avant tout de relever l'auto- « rité, de se montrer ferme et de faire chaleureusement « le *convicium seculi ?* Il nous donna de bons conseils ; « mais quelle mollesse ! Quelle absence de colère contre « son temps ! » Voilà ce que dira le critique conserva- « teur du XXe siècle. Mon Dieu ! Il n'aura peut-être pas « tout à fait tort. Je voudrais seulement qu'il n'oublie « pas d'ajouter quel plaisir j'eus à me trouver parmi « vous, combien vos marques de sympathie m'allèrent « au cœur, combien le contact de votre jeunesse me « raviva et me réjouit... » Les prix furent distribués ensuite, et l'un des jeunes garçons que Renan couronna de sa main était Paul Claudel. Je suis entré dans la vie un baiser de Renan sur le front, a-t-il dit.

Il reçut le baiser sans révolte. Il n'était pas un croyant, il n'était pas de famille croyante. Romain Rolland était son camarade et son ami. C'est dire quelles avaient été

ses conversations d'adolescent. Or, Paul Claudel est aujourd'hui le plus violent, le plus absolu des catholiques. Comment en est-il venu là ?

Sorti du lycée, Claudel n'entra pas dans les écoles. Il mena à Paris la vie si belle, si sérieuse et si grave de nos jeunes artistes. Quelques versets de son étrange prose nous la décrivent :

O les longues rues amères autrefois et le temps où j'étais seul et un !
La marche dans Paris, cette longue rue qui descend vers Notre-Dame !
Alors comme le jeune athlète qui se dirige vers l'Ovale au milieu du groupe empressé de ses amis et de ses entraîneurs,
Et celui-ci lui parle à l'oreille, et, le bras qu'il abandonne, un autre rattache la bande qui lui serre les tendons,
Je marchais parmi les pieds précipités de mes dieux !

Prose étrange, assurément. On reconnaît en elle la roideur orgueilleuse de ces cénacles où tant de nos écrivains se forment, séparés de la société et révoltés contre elle, fiers s'ils la scandalisent. Claudel vécut dans ces cénacles. On n'y était guère catholique alors, ce n'est pas là qu'il devint catholique.

Incroyant, *seul et un*, de quelle sorte fut son incroyance? Essaya-t-il de quelque idéalisme ? Non ; Claudel platonisant, plotinisant à la manière de Maeterlinck, voilà qui est inconvenable. Il est trop violent, trop charnel. L'invention des idées et des mythes est un amusement, et Claudel ne s'amuse pas. Il ne s'intéresse pas à la pensée pure. Il ne sait ce que c'est. « L'idée du devoir « kantien que nous présentait mon professeur de philo-

« sophie, M. Burdeau, jamais il ne me fut possible de la « digérer. » Il s'intéresse à l'âme et, mieux encore qu'à l'âme, au cœur, qui est un muscle où le sang afflue et bat, une bouchée de chair haletante.

La chair le séduit et le prend. « Je vivais dans l'im- « moralité, ajoute-t-il, et peu à peu je tombai dans un « état de désespoir. La mort de mon grand-père, que « j'avais vu de longs mois rongé par un cancer à l'es- « tomac, m'avait inspiré une profonde terreur et la pensée « de la mort ne me quittait pas. J'avais complètement « oublié la religion et j'étais à son égard dans une igno- « rance de sauvage. »

Claudel est charnel, disions-nous. Il l'est par toute sa nature. Il ne conçoit, il ne supporte rien d'abstrait. Connaître une chose, nous dit-il, c'est vivre cette chose, c'est renaître, « co-naître » en elle. « Naître, pour tout, c'est « connaître. Toute naissance est une connaissance ». Comme il joue avec les mots ! Non sur les mots, mais avec eux ; et comme il entre en eux. Il aime à la passion ces articulations barbares dont chacune, si on l'ausculte, enferme une lointaine image, toujours matérielle et toujours populaire. « Ruminons la bouchée intelligible », écrit-il. C'est le mot qu'il définit ainsi ; et l'intelligence sera une inglutition, et la réflexion une rumination. Le voici qui rumine : « La parenté est certaine qui relie les « idées dans trois langues d'*acquérir par l'esprit* et de « *surgir ; genoumai* et *gignòsko, nasci, gignere, novi,* « *cognoscere, naître* et *connaître*... Tout, dans l'anatomie « de ces verbes, veut dire. » Il faudra donc que tout vrai travail de l'esprit produise non une pensée, mais une

chose entière, respirante et saignante ; produise comme la femme enfante :

Pensées,
Actions qui dorment, comme les nouveaux-nés
Ramènent les cuisses vers le ventre, se racoquinent au monde maternel...

Claudel emploie souvent les expressions de la grossesse, de l'enfantement et de l'accouplement. « Vrai-« ment, écrit-il, le bleu connaît la couleur d'orange ; « vraiment la main son ombre sur le mur ; vraiment et « réellement l'angle d'un triangle connaît les deux « autres au même sens qu'Isaac a connu Rebecca. » Prenons garde : ici, le verbe *connaître* prend une signification, une valeur nouvelles ; et voici que la *connaissance* devient plus et mieux que simple *co-naissance* : c'est possession, c'est assouvissement.

Toute la personne de Claudel réclame l'assouvissement. Il a composé d'extraordinaires exercices, de rigoureuses descriptions d'objets : un arbre, un fleuve, une idole, un cochon. Et chaque objet est si matériellement exprimé, possédé, si proche de nous et en contact, tout humide, et gras, et sale s'il est sale, que l'impression qui en résulte va quelquefois jusqu'à l'obscène. Cette application de Claudel à l'objet, c'est l'application de l'homme contre la femme dans l'acte de l'amour. Tel de ses héros (je ne puis pas ne pas entendre ici Claudel) s'écrie :

Cébès, une force m'a été donnée, sévère, sauvage ! C'est la fureur du mâle et il n'y a point de femme en moi.

Ainsi parle Claudel par la bouche du héros de son premier drame, Tête-d'Or. Tête-d'Or est un païen, Claudel aussi. Une fureur dominatrice, créatrice, est en eux. Écoutons Tête-d'Or; tourné vers un grand arbre, il prononce ce magnifique appel :

O arbre, accueille-moi ! C'est tout seul que je suis sorti de la protection de tes branches, et maintenant c'est tout seul que je m'en reviens vers toi, ô mon père immobile !

Reprends-moi donc sous ton ombrage, ô fils de la Terre ! O bois, à cette heure de détresse ! O murmurant, fais-moi part

De ce mot que je suis dont je sens en moi l'horrible effort !

Pour toi tu n'es qu'un effort continuel, le tirement assidu de ton corps hors de la matière inanimée.

Comme tu tettes, vieillard, la terre,

Enfonçant, écartant de tous côtés tes racines fortes et subtiles ! Et le ciel, comme tu y tiens ! comme tu te bandes tout entier

A son aspiration dans une feuille immense, Forme de Feu !

... La terre et le ciel tout entier, il les faut pour que tu te tiennes droit !

De même, que je me tienne droit ! Que je ne perde pas mon âme ! Cette sève essentielle, cette humidité intérieure de moi-même, cette effervescence

Dont le sujet est cette personne que je suis, que je ne la perde pas en une vaine touffe d'herbe et de fleurs ! Que je grandisse dans mon unité ! Que je demeure unique et droit !

Tête-d'Or est exaucé. Il a voulu la force, il l'obtient et, par elle, tout ce que donne la force, c'est-à-dire une grandeur rapide, puis la catastrophe. Tête-d'Or maîtrise l'énergie d'un peuple qui a perdu sa constitution régulatrice, ses rois. Servi par ce peuple, il subjugue l'Europe. Il la ploie sous lui et la brise. Il est tout puissant

pour détruire, mais impuissant à fonder. Frappé dans un combat, il meurt : « Je n'ai été rien ! » dit-il en tombant.

Ainsi tombent les paganismes : Claudel ne veut pas tomber. Mais où s'appuiera-t-il, quel Dieu priera-t-il pour obtenir la satisfaction de son immense désir ? Claudel veut tout connaître et tout posséder, d'une connaissance, d'une possession absolues. *Tout* : qui ne comprendra pas ce mot formidable ne comprendra jamais l'exigence qui marque la personne de Claudel. La nature, telle que sa vue, ses sens, son esprit, la saisissent, ne le satisfait pas. Elle l'irrite. Il ne la peut saisir qu'en un point et pour un instant. Or, la nature existe partout et toujours. Elle est une profondeur et une totalité, et cette totalité qu'il ne peut embrasser fait la hantise et le tourment de son esprit. Écoutons comme il parle du temps qui passe, de la simultanéité des heures qui passent toutes ensemble sur la face de la terre :

Cependant, à toute heure de la Terre, il est toutes les heures à la fois ; à chaque saison, toutes les saisons ensemble. Pendant que l'ouvrière en plumes voit qu'il est Midi au cadran de la Pointe-Sainte-Eustache, le soleil de son premier rayon ras troue la feuille Virginienne, l'escadre des cachalots se joue sous la lune australe. Il pleut à Londres, il neige sur la Poméranie, pendant que le Paraguay n'est que roses, pendant que Melbourne grille. Il semble que ce qui existe ne puisse jamais cesser d'être, et que du temps destiné à traduire l'existence sous le mode passager, chaque partie ayant, comme nous l'avons dit, une forme concrète et sa figure comme une femme, comporte une nécessité, permanente, inéluctable...

Tout ce qui est solitaire dans la nature ou dans le cœur dénonce à l'âme religieuse un ensemble qu'il faut atteindre. Imaginons un homme grand musicien, et qui ne connaîtrait l'œuvre de Beethoven qu'à travers une partie d'une de ses symphonies, disons une partie de flûte, et qui serait destiné à entendre, écouter constamment cette ligne solitaire, incomplète et belle encore, qui tantôt chante et tantôt se brise, s'interrompt. Cet homme connaîtra bien que cette ligne n'est pas suffisante par elle-même, qu'elle est un vestige, une indication ; qu'un ensemble inconnu, mais réel, mais certain, donnera seul à cette ligne son sens. Cette note, ce silence qui la suit : quoi donc vient remplir ce silence ? Ces vingt notes égales, au rythme monotone : c'est l'accompagnement de quel chant inconnu ? Puis ces vingt autres notes, cette phrase mélodieuse que la flûte a chantée : quelles harmonies l'accompagnent, la portent ? Telle j'imagine l'impatience d'un Claudel devant la nature : s'il ne connaît la totalité, il estime qu'il ne connaît rien. « *Connaître*, écrit-il, *c'est constituer cela sans quoi le reste* « *ne saurait être.* »

Mais ceci est païen encore. Ainsi pourrait parler, sentir, un jeune pythagoricien ivre de concevoir les vertus du monde parfait et rond, exalté par la joie de connaître, de posséder. Or, un Claudel élève ses désirs à l'immense *Octave de la création :*

Moi qui aimais tant les choses visibles, oh ! j'aurais voulu voir tout, posséder avec appropriation, non avec les yeux seulement, ou les sens, mais avec l'intelligence de l'esprit,
Et tout connaître pour être tout connu.

Tout connaître pour être tout connu... Que ce Claudel, d'un vol aisé, en peu de mots nous porte haut ! Un ancien n'eût pas dit cela, qui achève l'idée de la conquête par l'idée du don, de la soumission et bientôt de l'offrande. L'exigence du cœur s'ajoute à celle de l'esprit, voilà qui est chrétien. Mais la difficulté s'accroît : quelle est l'image totale qui comblera nos âmes ? Image, mot dérisoire ! Il faut qu'un cri réponde au cri que nous poussons, il faut qu'une personne réponde à notre personne éperdue, il faut une présence divine, une incarnation. Et quelle sera l'incarnation qui comblera nos âmes ? Nous vivrons misérables, si nous ne la rencontrons; toujours sevrés, affamés par nature, pressés par un désir et incapables de le satisfaire.

Elle est belle chez ce Claudel, cette inapaisable ambition, cette faim, non du penseur, non de l'artiste, mais de tout l'homme, tendu vers la possession, non de quelque espérance, de quelque reflet divin, mais de l'être absolu, de l'être des êtres, esprit pour l'esprit et chair pour la chair. Il lui faut cette possession totale et mutuelle, cette conquête et ce don : ce n'est pas un besoin fugitif, c'est une nécessité vitale. Car un croyant n'est pas un idéaliste, c'est d'abord un être avide. Un arbre, symbole de la force et de la solitude, n'aura plus ses prières, point davantage la nature. Son lucide esprit, son cœur violent sont trop ambitieux pour se contenter d'elle, la cruelle et l'aveugle, ignorante des âmes. S'il la considère encore, il voit au delà d'elle : elle lui signifie un ensemble suprême, parfait en ordres et en lois, innombrable en personnes éternelles, Anges, Vertus.

Dominations, Archanges ; une réalité enfin digne qu'on la possède, et il vit tourné vers elle. Il veut (parlons son beau langage) l'*immense octave de la création* ; et il faut, pour l'assouvissement de son âme, que cet *immense octave*, l'ordre des choses invisibles s'ajoutant à l'ordre des choses visibles, *murmurant, lui fasse part*

De ce mot que je suis dont je sens en moi l'horrible effort.

Il lui faut Dieu : comment l'avoir? « La première « lueur de vérité, a écrit Claudel, me fut donnée par la « rencontre des livres d'un grand poète, à qui je dois « une éternelle reconnaissance, et qui a eu, dans la « formation de ma pensée, une part prépondérante, « Arthur Rimbaud. La lecture des *Illuminations*, puis, « quelques mois après, d'*Une Saison en enfer*, fut pour « moi un événement capital. Pour la première fois, ces « livres ouvraient une fissure dans mon bagne matéria- « liste et me donnaient l'impression vivante et presque « physique du surnaturel. » Ainsi Claudel est éclairé par l'œuvre d'un poète, disciple de Baudelaire et ami de Verlaine. Mais ce n'est qu'une lueur. Il a senti ce qu'il approuverait peut-être qu'on appelle la chaleur, l'haleine de Dieu. Il ne le possède pas, et il n'aura la paix que par la possession.

Comment posséder Dieu ? Par le miracle : il n'y a pas d'autre voie. Suarès l'avait compris. L'homme ne peut trouver la foi : sa nature y résiste. L'homme ne trouve jamais la foi : comment le pourrait-il ? Mais la foi, s'il la cherche, peut le trouver. Elle peut même le surprendre s'il ne la cherche pas. L'homme ne la surpren-

dra jamais. Ce miracle, cette grâce qui produit la foi, lorsqu'elle s'exerce sur des peuples entiers, des générations et des siècles, agit d'une manière si continue que la violence n'en est pas sentie. L'opération silencieuse des éducations, des rites et des exemples nourrit et soutient les croyances. Il n'en est pas de même pour des peuples et des siècles tels que les nôtres. Les éducations sont défaites, les rites négligés, et les exemples rares. L'opération mystique, rompue, discontinue, s'exerce par à-coups, c'est-à-dire violemment. Révolutionnaire elle-même aux temps révolutionnaires, elle procède, non par la nourriture, mais par le rappel et la conversion. Claudel a obtenu ce que Suarès a cherché en vain : le 25 décembre 1886, il assistait aux offices de Noël à Notre-Dame. « J'étais debout dans la foule, près du « second pilier, à l'entrée du chœur, à droite, du côté « de la sacristie. Et c'est alors que se produisit l'événe- « ment qui domine toute ma vie. En un instant, mon « cœur fut touché et je *crus*. Je crus d'une telle force « d'adhésion, d'un tel soulèvement de tout mon être, « d'une conviction si puissante, d'une telle certitude ne « laissant place à aucune espèce de doute, que, depuis, « tous les livres, tous les raisonnements, tous les hasards « d'une vie agitée, n'ont pu ébranler ma foi, ni à vrai « dire la toucher... Les larmes et les sanglots étaient « venus et le chant si tendre de l'*Adeste* ajoutait encore « à mon émotion. »

Debout dans cette foule, Claudel a soudain obtenu la récompense de sa longue recherche : un mystérieux contact lui a touché le cœur, et la foi a vaincu en lui la

nature. Pourtant, il ne céde pas au seul coup de cette émotion. Sa raison résiste trois ans aux difficultés de la théologie ; enfin elle se rend, et Claudel se donne tout entier à cette Église catholique qui met Dieu dans la bouche de ses fidèles. *« Assouvissement comme de la nour-« riture ; satisfaction, comme de la jonction de l'homme « avec la femme ! »*

Cependant il a commencé son œuvre. Eschyle, qu'il traduit, et Shakespeare seront ses maîtres d'art, non ses maîtres de vie. Ils ont chanté la nature tragique poussée par un lyrisme aveugle vers des fins inconnues; Claudel veut la ployer sous la croyance et l'achever dans la gloire, dans la paix catholiques.

Voici *Tête-d'Or*, tragédie de la Révolution vaincue. Voici *La Ville*, tragédie de la vie urbaine, des foules en désarroi. Voici *L'Échange*, tragédie, angoisse de la femme que l'homme n'a pas su régir, qui se donne et qui est laissée. Voici *Le Repos du Septième Jour*, *La Jeune Fille Violaine :* révélation de l'éternel, salut par la prière et le sacrifice. N'annonçons pas ces drames comme une suite de merveilles. L'excès des métaphores et des paroles est souvent intolérable. Quelques caractères, notamment des caractères de femmes, sont beaux : Marthe, Ysé, Violaine. Les hommes que Claudel crée valent moins : ce sont des silhouettes au ferme contour, de fortes caricatures ; et trop souvent de simples récitants qui déclament des proses sacrées. Soit, les proses

sont belles. Claudel s'élève dans l'hymne à toute sa hauteur, qui véritablement est celle du génie. Rien n'est si beau dans son œuvre que les grandes odes qu'il publie après les cinq drames de *L'Arbre :*

Salut donc, ô monde nouveau à mes yeux, ô monde maintenant total !
O credo entier des choses visibles et invisibles, je vous accepte avec un cœur catholique !
Où que je tourne la tête
J'envisage l'immense octave de la Création !

Le *Processionnal,* que nous avons cité d'abord, achève ces affirmations triomphales. « C'est la canicule de la « vérité », écrit un exaltateur de Claudel, M. Jacques Rivière... « Peut-être faut-il attendre désormais de Clau- « del des œuvres qu'aucune souffrance ne pénètrera « plus, qui se composeront de l'éclat même de sa foi. « J'entrevois des drames formés par de courts rayons « étincelants comme des glaives croisés, une poésie fer- « vente et brève comme l'été. »

On pouvait l'entrevoir : belle suite d'une carrière qui s'élève à la certitude et se fixe dans l'affirmation, qui se rassérène par l'affirmation ! Tout notre temps concourt à disperser nos vies ; Claudel sera-t-il un *rassembleur de la terre de Dieu* ? C'est cela, il nous le dit, qu'il ambitionne d'être. Quel bienfait, et pour tous ! Croyants ou non croyants, nous avons besoin de ces grands catholiques, de ces éternels romains. Il a l'esprit court ou le cœur ingrat, celui qui ne se tourne pas vers eux avec reconnaissance. *Rassembleurs,* Claudel les a très bien

nommés. Un saint Thomas, un Bossuet, un Leibniz, un Comte (catholiques encore, universels et saints) sont tels. Sans eux, l'humanité se disperserait en velléités, et les inventions géniales de tel individu ou de telle race humaine se perdraient l'une après l'une comme cette Égypte à jamais une énigme dans les sables. Grâce à eux, un point d'appui existe pour les acquisitions de l'homme, l'exemple d'une *Somme* encore debout après six siècles, et qui, en tant que *Somme*, n'a pas été surpassée. Claudel, le chanteur du *Processionnal*, sera-t-il un des grands de cette race, une des voix de cette lignée restauratrice, édificatrice? Pressés d'œuvres, nous avons besoin qu'on nous règle notre ouvrage ; chargés de biens, nous avons besoin qu'on nous aide à leur garde. Claudel sera-t-il un des rassembleurs de notre siècle? Parlera-t-il avec autorité? Elles sont belles, ces lignes de saint Augustin qu'il met en épigraphe à son *Art poétique : « Sicut creator, ita moderator. Donec universi seculi « pulchritudo... velut magnum carmen ineffabilis modu- « latoris. »* L'œuvre de Claudel, assainie de ses excès et de ses étrangetés, nous rendra-t-elle un écho de cette réalité catholique, *« magnum carmen ineffabilis modula- « toris »*?

On comprend ces jeunes gens qui l'espèrent. Il y a tant de bon et de si beau en ce Claudel. Son œuvre (et sa personne, c'est tout un) est faite de matériaux qui sont parfaitement sains. L'intelligence est vigoureuse,

le cœur vaillant, le langage ferme. Pour telle de ses héroïnes (Marthe dans *l'Échange*, par exemple), on l'apparenterait à Balzac, qui est le premier des Français, le plus généreux comme le plus solide. On l'apparenterait : un doute avertit et retient. Si les matériaux sont sains, l'ensemble pèche. Claudel est excessif, forcené ; sa nature porte les signes irrécusables d'un trouble. Ce trouble monte-t-il de sa nature profonde? Non, sans doute. C'est plutôt un effet de son temps et des circonstances de sa vie. Il est malaisé d'être en notre siècle un chrétien. Il y faut un travail pour tenir sa foi entière ; il y faut un effort et des résistances qui laissent trace. Et la trace est plus profonde encore si tel croyant a traversé la crise d'une conversion. Car ce sont choses bien différentes, la foi suivie, continuée comme un héritage, ou la foi trouvée ou retrouvée, qui fait révolution dans l'âme. Ces deux sortes de foi ont déterminé, dès l'origine, deux grandes races de chrétiens. Les apôtres, sauf un, ont commencé la première race. Ils avaient connu, écouté Jésus ; ils ont continué son enseignement et sa vie. Lentement, familièrement initiés, ils ont eu la solidité, la douceur de la foi. Paul le persécuteur, qu'un éclair renversa sur la route, commença la deuxième race : la violente, l'orgueilleuse qui, au lieu de l'expérience qu'elle n'a pas, formule la doctrine; qui, au lieu des mœurs dont elle n'a pas l'instinct, invente et impose la théologie. C'est la race et la lignée de Paul qui, traversant la chrétienté, affronte la race et la lignée de Pierre. Paul, apôtre converti, est le grand apôtre des convertis. Pascal vient de Paul. Claudel est

marqué par Paul. Claudel est un converti, un homme qui a erré, qui a été violemment séduit par la nature et l'art, qui a été renversé sur la route. Et Claudel n'est-il pas deux fois un converti ? Une œuvre étrange et toute sensuelle partage en deux sa vie et son œuvre. C'est un drame intitulé *Le Partage de Midi*. On ne le trouve plus en librairie, Claudel veut qu'on ne le lise plus.(1) Assurément, ce drame n'est pas un caprice de poète. Il correspond à une véritable crise. Un violent soulèvement de la chair aura repris Claudel, et il aura eu grand'peine à s'en déprendre. Il reste un croyant inquiet malgré sa force. Il veut toujours croire davantage, plus avant et plus fort ; il ne croit jamais croire assez. Il est préoccupé de sa croyance, occupé d'elle au sens triste et agité du mot. Cette agitation met son œuvre en péril.

Déjà *La Jeune Fille Violaine* avait une signification singulière (c'est ce même drame qui, remanié, adapté à la scène, est devenu *L'Annonce faite à Marie*) : la grâce y ruine un foyer, détruit et supplante la tendresse conjugale. Mais il faut lire son dernier drame, *L'Otage*, pour savoir où le mysticisme le mène, où le mysticisme sacerdotal peut mener un homme avide et passionné.

L'histoire que raconte *L'Otage* est singulière ; belle d'abord, et d'autant plus haïssable enfin que d'abord elle a été belle. C'est une histoire des temps révolution-

(1) Du moins ne veut-il plus qu'on le lise en France. Il a autorisé, ces temps derniers, une traduction tchèque et une traduction italienne. O poète !

naires. Les Coûfontaine, gens de très noble race, ont été arrêtés, condamnés par les jacobins du bourg. Les deux frères Coûfontaine ont été décapités en un même jour avec leurs femmes. Leurs deux enfants, Georges de Coûfontaine et Sygne de Coûfontaine, sa cousine, ont assisté, la main dans la main, au supplice de leurs parents, le sang a giclé jusqu'à eux. Georges de Coûfontaine peut s'enfuir. Il rejoint les gentilshommes émigrés, les princes, et combat avec eux les révolutionnaires. Mais Sygne ne part pas. Sœur lointaine, non moins haute ni moins pure, des Pénélope. des Antigone et des Iphigénie, gardiennes et restauratrices des foyers, elle reste sur le domaine menacé, et pendant que Georges guerroye au loin et perd bravement ses batailles, elle, Sygne, la tenace, l'habile, la ménagère, refait sans tumulte ce que les hommes ont défait. Elle y passe ses jours, elle y dévoue sa jeunesse. Son cousin, quelque part en Europe, a femme et enfants. Elle travaille pour lui, pour eux, pour sa terre et pour son sang. *« Je suis « celle qui reste et qui est toujours là. »*

Or ce cousin, coureur d'embuscades et d'aventures, revient un jour avec mystère : Napoléon domine l'Europe, Georges de Coûfontaine n'a pas désarmé devant lui. Il continue ses trames, ses complots. Depuis tant d'années, Sygne ne l'avait vu : elle lui fait grand accueil. Il est le maître, et son maître ; elle lui montre, là sur sa table de gérante, parmi les mémoires et les notes, le portrait de sa femme et de ses deux enfants, ces belles espérances qui nourrissent son courage. Georges de Coûfontaine se trouble à cette vue. Quelque drame est

survenu au loin, sa femme et ses enfants sont morts ; il est seul, comme elle est seule, et il le dit à Sygne. Alors tout s'obscurcit pour elle : les enfants sont morts, qu'adviendra-t-il du nom, du sang, du bien ? Georges l'aventureux n'a pas ces graves soucis. Il dit à Sygne : « Prends tout ; quelque homme t'épousera, et tu lui porteras ce bien refait par toi... » Sygne refuse : « Le bien est Coûfontaine, je veux qu'il reste Coûfontaine ; Georges, que je sois votre femme...

Laisse-moi prêter serment comme un nouveau chevalier ! O mon seigneur, ô mon aimé ! laisse-moi entre tes mains

Jurer comme une nonne qui fait profession !

O mâle de ma race ! O reste et principe de mon peuple ! Je ne te laisserai point sans attestation !

La terre nous manque, la force nous est soustraite, mais la foi de l'homme à l'homme

Demeure, l'âme pure qui trouve son chef et qui reconnaît ses couleurs !

Coûfontaine, je suis à vous !...

Que Dieu... entende nos paroles !

Lui qui se donne dans l'azyme et ne sait pas se reprendre,

A nous aussi il a donné ce sacrement de se donner et de ne pas se reprendre.

Accepte, reprends avec toi tout ce qui est ta race et ton nom,

Et qu'à Coûfontaine du moins Coûfontaine ne fasse pas défaut.

COUFONTAINE. — *J'accepte, Sygne...*

O femme, la dernière de ma race, engage-toi donc comme tu le veux et reçois de ton seigneur la foi suivant la forme antique.

Coûfontaine, reçois mon gant !

(Il lui donne son gant).

SYGNE. — *Je l'accepte, Georges, et tu ne me le reprendras plus.*

Telle est la première scène de *L'Otage*, l'assise du drame. Tout en est beau : l'histoire, les caractères, le ton. Claudel évoque l'humanité antique, sans prêtre mais non sans culte, consacrée par la religion du foyer et la pratique de la fidélité ; l'évocation est puissante.

Le drame chrétien commence ensuite ; quelle sera la péripétie, l'épreuve qui atteindra cette humanité simple et parfaite en soi ?

L'aventureux Georges de Coûfontaine était revenu en grand mystère. Il avait amené et nuitamment caché au château un vieil homme aux humbles allures, aux allures cléricales : un prêtre est dans la maison. La catastrophe viendra par lui.

Ce prêtre est le Pape. Georges de Coûfontaine l'a tiré des prisons où le gardait l'Empereur, et il le sauve hors de France. Le coup serait beau s'il n'était éventé ; il l'est. M. Turelure, préfet du lieu, M. Turelure, ancien valet des Coûfontaine et qui les fit guillotiner ; ancien jacobin tourné bonapartiste et qui tournera royaliste ; un Talleyrand sans manières, un Fouché, bas drôle, mais vigoureux et plaisant par la verve, vient au château. Il demande Sygne et lui dit rondement :

— Le Pape est chez vous. Je vous tiens. Mais tout peut s'arranger. Je veux, comme mon Empereur, faire un beau mariage. Épousez-moi.

Sygne l'insulte.

— Réfléchissez donc, lui dit-il ; vous ou le Pape, j'aurai l'un ; je suis sûr d'une bonne prise.

Il s'en va joyeux, et croise sur le seuil M. Badilon, le

curé du village. Sygne dit tout à M. Badilon : le péril du Pape, l'offre immonde, sa colère. Le curé l'écoute : c'est un très saint et très sage prêtre ; il écoute avec attention ; il apaise la malheureuse femme ; puis, l'ayant apaisée, il lui montre le sacrifice : le Pape, c'est Dieu sur la terre ; Dieu sans force et livré aux hommes... Mais Sygne, enfin, n'est pas libre ; elle le dit au prêtre : « Ce matin, je me suis engagée. »

Lui qui se donne dans l'azyme et ne sait pas se reprendre,
A nous aussi il a donné ce sacrement de se donner et de ne pas se reprendre...

Engagée, qu'a-t-elle dit ? Elle n'a pu donner que sa parole humaine. Aucun prêtre ne l'a consacrée, ce n'est donc rien. Le prêtre parle :

Serment dans la nuit. Promesse seule, et non point acte ni sacrement.
SYGNE. — *Retirerai-je ma parole ?*
M. BADILON. — *Au-dessus de toute parole le verbe qui a langage en Pie.*

Cette Sygne avait cru, avec sa naïve fierté de fille noble, qu'une catholique pouvait pratiquer aussi le culte de l'honneur. Elle s'était trompée. L'homme, par lui-même n'étant rien, ne peut donc se donner ; son fantastique honneur est de nul prix. Sygne est libre pour le sacrifice. Elle dit impatiemment au prêtre :

— Est-ce un ordre que vous me donnez ?

— Non, dit le prêtre, ce n'est pas un ordre, en droit strict vous n'êtes pas obligée. Je vous dis que vous êtes libre, je n'ai rien de plus à vous dire.

Cruelle et perfide invention : cette femme accoutumée à l'obéissance et à la certitude, lorsqu'on lui dit qu'elle est libre, s'épouvante. Elle pleure, elle crie ; elle embrasse le parti le plus dur ; elle consent à la suggestion du prêtre et s'affale comme une masse. Le prêtre la bénit ainsi tombée, vivante hostie offerte à Dieu. Le Pape est sauvé. Turelure aura Sygne.

En vérité, la belle offrande, le beau sacrifice dont Claudel donne ici l'exemple ! Sygne sacrifie sa race, sa dignité de femme ; sacrifie-t-on ce qui par soi-même est sacré, un honneur, une virginité ? Claudel a fait Sygne très pure pour accroître l'infamie, le sadisme de cette souillure : car elle sera souillée, elle aura malgré ses refus un enfant, elle fondera une famille ignoble. Il l'a faite participante de toute une humanité, pour atteindre à travers elle une masse d'humanité grande et haute, pour humilier davantage l'humanité devant son Dieu. O Antigone, Pénélope, Andromaque, Iphigénie, vraies ancêtres de cette femme, qu'aviez-vous donc, païennes, qui vous faisait si hautes, qui vous tenait si pures ? Plaignez votre sœur chrétienne, cette Sygne ; elle a un Dieu, un tendre Dieu : voyez ce qu'en son nom on a obtenu d'elle. Qu'en dites-vous, gardiennes et restauratrices ? Sygne l'a dit au Christ : *Malheur à moi, parce que vous m'avez visitée !* Sygne est violée, sa famille est détruite, et l'infamie s'étend. Le triomphant Turelure salit tout ce qu'il touche. Napoléon tombe, le roi revient en France. Turelure n'est-il pas allié à une famille noble ? Il devient ministre, il représente la France, parle et traite en son nom : la France est avilie. Le roi Louis

XVIII ennoblit Turelure : le roi est ridicule. Tout est souillé, mais le Pape est sauvé. *O magnum carmen ineffabilis modulatoris ! O grand chant d'un modulateur ineffable !*

Mais qu'allons-nous parler ici du christianisme ? L'idolâtrie sacerdotale de Claudel n'a rien à voir avec le culte de Jésus mort volontairement sur la croix. Supposons que Pilate ait eu un goût pour la Marie-Madeleine ; qu'il lui eût proposé marché de ses faveurs contre la grâce de Jésus ; que quelque apôtre Badilon, consulté par la pauvre fille, lui eût dit : « Je m'en lave les mains ; fais à ta guise et à ton habitude... » Que fût-il arrivé ? Quatre légionnaires romains auraient conduit Jésus vers Tyr ou Antioche, et nous n'aurions pas été chrétiens. Il me déplait d'introduire ici une supposition ignoble. Mais j'ai suivi la fable de Claudel.

Et parlerons-nous du catholicisme ? Le catholicisme élève les vertus chrétiennes : foi, espérance, charité, au-dessus des vertus humaines : justice, tempérance, force et prudence — non contre elles. Il est romain : il respecte les fondements antiques. Un haut bon sens l'inspire. Le gallican Bossuet eût vertement repris Claudel ; et Veuillot l'ultramontain, toujours un parfait honnête homme au sens français du mot, eût trouvé d'un goût abominable la péripétie de *L'Otage* et l'invention d'un cas de conscience si monstrueux. Il eût reconnu et jugé dans le Claudel chrétien le Claudel décadent, dans le lecteur de saint Thomas d'Aquin le familier de Stéphane Mallarmé, le lecteur d'Arthur Rimbaud. Et que disent aujourd'hui les docteurs du catholicisme ?

Aucun, si nous ne nous trompons, n'a blâmé *L'Otage*. Mais en vérité, le catholicisme a-t-il aujourd'hui ses docteurs ? Il y a fort longtemps, il a eu les Pères, puis il a eu les Évêques. Aujourd'hui, il a des hommes de lettres. Qui jugera les hommes de lettres ?

Dur temps que le nôtre, brisé jusqu'au fond, où les plus belles volontés s'égarent et se perdent. Claudel a beau faire : les « tristes délires » qu'il a traversés ont laissé leur marque sur lui.

Il a voulu saisir le vrai dans sa totalité, chanter *l'immense octave de la création*. Il a eu, il aura encore ses heures d'inspiration magnifique et s'il ne prétendait qu'au titre de poète, il faudrait le juger sur ces heures-là, et ne lui rien disputer. Mais il prétend plus haut. Il aspire à être un *rassembleur de la terre de Dieu*. Il oblige donc ceux qui le lisent et le suivraient peut-être à éprouver son âme même, sa personne. Or, il suffit d'une œuvre telle que *L'Otage*. Claudel n'est pas un *rassembleur de Dieu*. Il lui manque ce bon sens, sans lequel le don génial reste un don, une force qui ne s'achève pas.

IV

CHARLES PÉGUY

Changeons d'air : voici Charles Péguy. Connaissez-le, lecteurs de ces *Cahiers*; comme Rolland, il est des vôtres. Gennetines, en Bourbonnais, fut le pays d'où sortirent les siens, voici un demi-siècle. Un radeau les porta sur l'Allier avec tout leur bien, qui ne les encombrait pas, et les mena jusqu'au pont d'Orléans. Ils s'arrêtèrent là, leurs enfants y vécurent, et dans Orléans leur naquit ce fort garçon, Charles Péguy.

Voici donc Orléans : halte, auberge sur la grand'route, gardienne du pont qui relie à Paris les pays d'outre-Loire. Le lieu est bon pour écouter les bruits qui montent de la France, les calmes bruits des champs et la glorieuse rumeur. La profonde et belle paysannerie du Centre habite les faubourgs. Elle y porte sa patience et ses vertus heureuses. La grand'mère de Péguy ne savait ni lire ni écrire ; et ce fut elle pourtant qui *« première « lui enseigna le langage français »*. Et avec les vieux mots et le vieux langage, toute son expérience et toute sa

sagesse. « Elle aimait, nous dit-il, conter la belle his-
« toire. » Il écoutait ainsi les histoires du temps passé ;
et il vivait en ce passé même, il y plongeait par toute
sa vie. « C'était rigoureusement l'ancienne France et le
« peuple de l'ancienne France, a-t-il écrit. C'était un
« monde à qui appliqué ce beau nom, ce beau mot de
« peuple, recevait sa pleine, son antique application...
« On peut dire dans le sens le plus rigoureux des termes
« qu'un enfant élevé dans une ville comme Orléans, entre
« 1873 et 1880, a littéralement touché l'ancienne France,
« l'ancien peuple, le peuple tout court, qu'il a littérale-
« ment participé de l'ancienne France, du peuple. On
« peut même dire qu'il en a participé entièrement, car
« l'ancienne France était encore toute, et intacte. La
« débâcle s'est faite si je puis dire d'un seul tenant, et en
« moins de quelques années. »

Mais Orléans est bien autre chose qu'une capitale de lointaine paysannerie. Orléans est au centre, et cette cité paisible à voir — un gros bourg de campagne plutôt qu'une ville — a sa tâche et son histoire qui sont belles. Dans Paris, la France se glorifie et se met en péril; dans Orléans, elle se retrouve, elle se rassemble pour les guerres de salut, et ce qui peut être sauvé est sauvé là. On ne le sait guère : le service est sans gloire, il est ingrat et on l'oublie. Tout de même, les enfants d'Orléans savent un peu ce qu'est leur ville pour leur pays, et au temps où Charles Péguy avait dix ou quinze ans (c'était aux environs de 1885), ils le savaient mieux qu'aujourd'hui, car les souvenirs étaient proches.

Les hommes qui avaient fait la guerre étaient là, au

comptoir et à l'établi. Ils causaient, et Péguy n'a pas oublié ce menuisier, son voisin, qui fut son premier maître d'histoire, peut-être le meilleur. Je parle de ces hommes auxquels nous n'avons pas assez de gratitude, des soldats de cette armée qu'on oublie (connaît-on ses anniversaires ?) : l'armée de la Loire, si méritante, si belle en ses revers, une si noble incarnation de la France unie en son travail quoique rompue en ses pensées. Ces hommes racontaient leurs combats aux enfants et leur montraient devant Orléans même les lieux où ils s'étaient battus. Loigny, Patay, Beaune-la-Rolande ! Au loin la capitale, et Champigny : les Parisiens assiégés descendaient vers les provinciaux qui montaient, une seule bataille était livrée sur trente lieues entre Paris et Orléans ; on espérait. Cette seule et double bataille fut perdue, les Prussiens entrèrent dans la ville, ils habitèrent et salirent les maisons familiales des petites gens d'Orléans. *Le diable, c'est les Prussiens...* Péguy le dit aujourd'hui. Enfant, il en était bien sûr. Toutes les traditions de sa ville parlent du diable qui rôde autour et du pays qui est dedans. Dedans, les grognards vaincus de Napoléon, ramenés en arrière de la Loire et qui veulent encore combattre ; dedans, Jeanne qu'on fête en mai ; et plus haut encore et plus loin : voici la très ancienne église de Saint-Aignan. Péguy naquit auprès et joua sur les degrés. Saint Aignan fut cet évêque d'Orléans qui alla seul au devant d'Attila et, l'arrêtant par ses prières, sauva la France du Centre en cette même année où sainte Geneviève sauva Paris.

Gennetines, les domaines paisibles, la descente sur le fleuve ; Orléans, la ville des artisans et des guerres de salut, telles ont été nos découvertes au passé de Charles Péguy. Utiles découvertes, qui l'éclairent. La vocation héroïque, il l'a ; et aussi la douceur bourbonnaise, la générosité lyrique d'un Lamartine ou d'une Sand. Mais il a d'autres dons encore, et il nous ménage des surprises.

Suivons-le, voyons-le grandir : cet enfant à tête carrée est bien coté dans son école. Ses maîtres le connaissent, l'encouragent, l'observent. *« Il faut qu'il fasse « du latin »*, dit l'un d'eux. Et voici Péguy un boursier. L'Université l'appelle, le prend. Ainsi l'Église prenait jadis le meilleur du peuple et le voulait pour elle. Gare à l'Université ! Enfant ne peut contracter dette, dit la coutume. Tout de même que le peuple français se défit de la vieille Église, Péguy se défera de la jeune Université.

D'abord il s'en nourrit avec les dents d'un jeune loup. Il prend d'elle tout ce qu'elle a de bon, qui n'est pas peu. Et il ne manquera jamais de lui exprimer, entre deux brusques bourrades, son affection et sa reconnaissance. Il apprend d'elle la connaissance du langage, des deux langages, le français, le latin ; il apprend d'elle l'esprit résistant et républicain, nourri par les anciens, d'Hérodote à Lhomond ; nourri par les modernes, de Corneille à Hugo ; résistant à la manière romaine, par la solidité ;

résistant à la française, par la joie. Péguy connaît ces traditions, ces maîtres : il a tôt fait d'absorber leur substance, un tel appétit est en lui et de telles affinités. C'est un fort, comme les enfants disent en leur langage exact : le premier pour l'excellence, le premier pour les sports ; le plus vigoureux pour la marche, le plus prompt pour la riposte et la blague. Quelle est donc cette force qui l'anime, cette énergie de toute la personne ? Quel en sera l'emploi ? Charles Péguy ne veut-il pas déjà écrire l'histoire de cette Jeanne dont le souvenir règne dans Orléans ? Peut-être. Il a su très jeune qu'il avait quelque chose à dire, et que les causes ne manqueraient pas à sa volonté de servir. Cet enfant du peuple, l'âme formée par les exemples du travail, entreprendra un glorieux travail.

Quelle sera sa carrière ? Charles Péguy n'a pas le choix. L'Université qui l'a pris le dirige : elle fera de lui un universitaire, comme dans l'ancienne France l'Église eût fait de lui un clerc. Dangereux clerc eut-il été, dangereux universitaire sera.

Le voici à Paris, dans l'une de ces classes de la rive gauche où l'Université rassemble les plus robustes cerveaux de tous les rectorats. Il se prépare aux examens de l'École normale.

Mais il milite déjà. Alors le Parti socialiste se formait en France, glorifié par la jeune éloquence de Jaurès, consacré par l'héroïsme de quelques grandes grèves. Péguy reconnaît son sang et son devoir : il s'enrôle, il agit. Son camarade Durel nous le montre tel qu'il était alors : « C'était un homme petit, carré d'épaules, serré

« dans un veston étriqué, d'énormes souliers ferrés aux « pieds, un étroit chapeau mou sur la tête, une face « éclairée de paysan où brillaient deux yeux aigus : « Regarde ses mâchoires ! me dit en riant Paul Acker. « Il les avait en effet d'une énergie singulière, marquée « par d'énormes maxillaires dont on voyait les muscles « jouer sous la peau. « Il me faut de l'argent, disait « Péguy, pour la grève de... » Il y avait toujours une « grève quelque part et il fallait toujours de l'argent à « Péguy. Il allait de groupe en groupe, chacun épuisant « son flasque gousset de potache et Péguy partait d'un « pas rapide, toujours soucieux, toujours sincère. Il était « impossible de refuser de l'argent à Péguy ; on n'en « avait pas même l'idée ; il n'avait qu'à tendre la main « pour qu'aussitôt on vidât ses poches. En ce temps-là, « le jeu aux courses était en grande faveur à Barbe. « Dans mon étude circulaient des journaux de sport, et « nos camarades Vénézuéliens, Guatémaliens, Tahitiens, « Argentins, passaient une bonne partie de leur temps « à préparer d'infaillibles martingales. Un jour qu'un « élégant Roumain avait devant moi clamé qu'il tenait « un « tuyau épatant », Péguy vint justement nous « demander de l'argent. Il lui en fallait beaucoup, c'était « pour la *Petite République*, l'organe alors du parti socia- « liste non encore unifié. Je lui vantais le tuyau de mon « Roumain. « On ne joue pas aux courses », dit simple- « ment Péguy ; et je me trouvai soudain désemparé, « honteux de moi, confus de cette basse et ridicule « proposition. »

Péguy fut reçu à l'École normale. Sur son entrée une

anecdote se raconte. En ce temps-là, on brimait les nouveaux entrants, c'était encore l'usage. Or, Péguy ne voulait pas être brimé. Il le dit, il prévint qu'il irait portant un bâton pour casser, au besoin, la figure des gêneurs. On le connaissait, on le crut. Il vint, armé comme il l'avait annoncé, et personne ne l'approcha. Cette année-là, on ne brima pas et depuis on n'a plus brimé. « Il faut entrer dans la vie par un duel », conseillait Stendhal. Ainsi entra Péguy, si nous en croyons la légende ; car c'en est une, je m'en suis assuré, l'histoire est fausse. Mais si nous ne croyons pas les légendes, que croirons-nous ?

Non, ce ne sera jamais un professeur, ce jeune homme qui s'arme d'un bâton (un bâton, c'est tellement plus sérieux qu'une épée). Où le portera cette vocation qui est en lui ? Charles Péguy le sait dès lors. Son sang tout français et tout peuple (tout chrétien aussi) lui indique sa tâche : il faut aimer, il faut affranchir, *il faut sauver*.

Que faut-il aimer, affranchir et sauver ? Quelle sera la première œuvre de ce jeune socialiste ? Une *Jeanne d'Arc*. Qui mieux qu'elle a sauvé, de la guerre, par la guerre ? C'est souvent le moyen le meilleur, le plus court et le moins sanglant. A preuve ce bâton dont suffit la menace pour abolir l'usage des brimades.

Péguy normalien écrit sa *Jeanne* : drame tout chrétien, et tout révolutionnaire aussi : Jeanne paysanne et chrétienne est guidée par ses voix sans l'appui d'aucun prêtre, et le peuple l'impose au roi, aux nobles qui ont perdu la France. Telle il l'a vue et la verra toujours. Péguy, ayant achevé son œuvre, la dédie :

A toutes celles et à tous ceux qui auront vécu,
A toutes celles et à tous ceux qui seront morts pour tâcher de porter remède au mal universel ;

En particulier,

A toutes celles et à tous ceux qui auront vécu leur vie humaine,
A toutes celles et à tous ceux qui seront morts de leur mort humaine
pour tâcher de porter remède au mal universel humain ;

Parmi eux

A toutes celles et à tous ceux qui auront vécu leur vie humaine,
A toutes celles et à tous ceux qui seront morts de leur mort humaine
pour l'établissement de la République socialiste universelle,
ce poème est dédié.

Prenne à présent sa part de la dédicace qui voudra.

Tout le Péguy qu'on connaîtra plus tard est dans cette dédicace juvénile ; le Péguy qui semble se répéter, et qui ne se répète jamais : car il avance à la manière du flot, poussant sa pensée par longues vagues, chacune recouvrant la précédente et la dépassant d'une ligne. Enfin, au dernier trait, le très malin Péguy.

Cette *Jeanne* ainsi parachevée, dédiée, Péguy doit la donner, ce qui s'appelle en librairie la publier. D'ordinaire, quand on est jeune, cela ne va pas sans difficultés ; et la première de ces difficultés, c'est l'éditeur qu'il faut trouver. Péguy n'en cherche pas. Un homme libre et laborieux ne doit-il pas se suffire en tout et savoir produire sa pensée ? L'éditeur est un intermédiaire, un

inutile. A quoi bon l'éditeur? Péguy s'éditera lui-même. Il n'a pas d'argent, il n'en est pas gêné, car il a ses amis, ses camarades d'école. Comme il quêtait autrefois pour les ouvriers en grève, le voici qui quête avec autorité pour son œuvre. Il réclame assistance et l'obtient aussitôt. La *Jeanne* paraît, un grand in-octavo, pur de vénalité, de commercialité ; un livre vraiment beau, comme il convient qu'un livre soit ; l'inspiration, la jeunesse et l'amour ont tout fait.

Il faut sauver, disait la Jeanne de Péguy. *Qui faut-il sauver? Comment faut-il sauver?* — Aux vingt-cinq ans de Péguy, la France va offrir la plus sévère, la plus tragique, la plus sombre et non la moins grande de ses crises révolutionnaires : l'Affaire Dreyfus.

La *Jeanne d'Arc* paraît en décembre 1897. C'est le mois où l'affaire éclate. Un innocent est accablé, on découvre l'erreur ; et la puissance qui accable cet innocent, ce n'est pas une bureaucratie entêtée et méchante ; c'est davantage, au premier instant du moins il le semble : c'est la France même, la France entière qu'on identifie ou qui s'identifie avec l'arrêt ; la France d'État, avec ses officiers, ses magistrats, ses drapeaux, ses trophées ; on prétend qu'elle ratifie l'injustice, et l'endosse ; et le peuple étant agité, irrité contre ceux qui protestent, on prétend profiter de cette agitation pour reconstituer une France sur la base de l'injustice, pour la fonder, la discipliner à nouveau par le consentement à l'erreur, et plus gravement encore, disons-le, la vérité le veut, par

le consentement au crime. Car la politique des militants antidreyfusards, c'était cela ; et là-contre Péguy s'élève, il explique ses campagnes dreyfusardes :

Et nous que disions-nous. Nous disions : une seule injustice, un seul crime, une seule illégalité, surtout si elle est officiellement enregistrée, confirmée, une seule injure à l'humanité, une seule injure à la justice et au droit, surtout si elle est universellement, légalement, nationalement, commodément acceptée, un seul crime rompt et suffit à rompre tout le pacte social, une seule forfaiture, un seul déshonneur suffit à perdre, d'honneur, à déshonorer tout un peuple. C'est un point de gangrène, qui corrompt tout le corps. Ce que nous défendons, ce n'est pas seulement notre honneur. Ce n'est pas seulement l'honneur de tout notre peuple, c'est l'honneur historique de toute notre race, l'honneur de nos aïeux, l'honneur de nos enfants. Et plus nous avons de passé, plus nous avons de mémoire (plus ainsi, comme vous le dites, nous avons de responsabilité), plus ainsi aussi ici nous devons la défendre ainsi. Plus nous avons de passé derrière nous, plus (justement) il nous faut le défendre ainsi, le garder pur. *Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.* C'était la règle et l'honneur et la poussée cornélienne, la vieille poussée cornélienne. C'était la règle et l'honneur et la poussée chrétienne. Une seule tache entache toute une famille. Elle entache aussi tout un peuple. Un seul point marque aussi l'honneur de tout un peuple. Un peuple ne peut pas rester sur une injure, subie, exercée, sur un crime, aussi solennellement, aussi définitivement endossé. L'honneur d'un peuple est d'un seul tenant.

Comme il sait écrire, il agit. Dreyfusard, il combat dans le rang avec les normaliens ses camarades ; et bientôt il est chef.

L'École l'excéda : il ne lui plaisait pas de devenir un

fonctionnaire. Que l'homme invente, non pas répète ; que l'homme produise, non pas émarge : voilà sa morale. Donc il quitte l'École sans diplôme, il se fie à sa valeur personnelle, à son courage. Et il n'a point peur, car il ose courir, non pas à la légère, le plus grave des risques : il fonde une famille, il prend femme, il est père. En même temps, il ouvre boutique, et s'établit libraire du Parti Socialiste. Péguy, fondé de pouvoir d'un parti : voilà une fausse démarche. Le voyez-vous tel, conciliant avec tous ? Un écrivain socialiste inscrit au Parti, c'est déjà l'ébauche d'un théologien. Péguy sent le joug et l'insincérité. On veut lui imposer les dogmes de Jules Guesde. Il se rit d'eux, c'est à sa guise qu'il veut suivre sa libre inspiration humaine. « Si « quelqu'un énonçait cette simple proposition, écrit-il : « que Guesde ne sait pas ce que c'est que le socialisme, « il aurait l'air de dire une insolence ou de se complaire « à prononcer un facile paradoxe. Il n'en émettrait pas « moins une proposition aussi rigoureusement exacte « que celui qui, pendant les massacres d'Arménie, « aurait énoncé que : le pape Léon XIII ne savait pas ce « que c'est que le christianisme (1). » Péguy sent le joug et pressent la bassesse. Il est tout peuple, ce Péguy, peuple et non plèbe ; peuple artisan ou peuple paysan, maître de son outil et de sa subsistance, fier d'être ainsi. Mais dans le Parti Socialiste on respire trop souvent la lourde odeur des masses qui votent, quémandent, menacent l'État pour avoir son argent et la faveur

(1) *L'Affaire Dreyfus et la Crise du Parti socialiste,* par Charles Péguy, dans la *Revue Blanche,* 15 septembre 1899, p. 136.

de ses lois; on coudoie trop souvent, aussi, ces plébéiens intellectuels, les plus pauvres des êtres, qui rôdent autour des masses pour s'élever par elles, sur elles, pour flatter et trahir. Péguy sent tout cela. Il sent aussi le vide et la faiblesse, le vide des mots, la faiblesse des formules, et le mensonge de l'éloquence qui fait passer la marchandise. Il s'en va. Il veut le grand air, la bonne et pure odeur de l'amitié. Il laisse là les socialistes avec cette librairie qu'il a fondée pour eux, il appelle ses camarades, qui viennent tous, qui lui amènent d'autres camarades, et il fonde avec eux, dans une boutique où il sera maître, les *Cahiers de la Quinzaine*.

Tel avait été le dreyfusisme héroïque des premiers mois : un mouvement, un groupement tout libre et volontaire, qui perça, convertit et emporta les timides. Tels seront les *Cahiers* : recueils de lettres écrites par les uns et les autres, nouvelles familières données des quatre coins de la France ; documents, textes impartiaux ; vives épîtres où le jeune Péguy s'essaye, critiquant, harcelant ses alliés de la veille, doctrinaires hypocrites, profiteurs de victoire. *Il faut sauver* ; et d'abord sauver des prétendus sauveurs, des sauveteurs professionnels, des pédants qui jalousent aux prédicateurs leurs chaires, des révolutionnaires, libertaires patentés, de tous ceux qui manient les formules de la liberté. Un état de bassesse et plus encore peut-être de paresse, une chute inévitable et naturelle dégrade constamment les causes les plus pures : là-contre, il faut s'armer, de ces dégradations il faut sauver. Républicain toujours, socialiste toujours, mais à sa manière qui

n'est celle de nul autre, Péguy offre toujours aux républicains, aux socialistes, sa collaboration ombrageuse. Ils vont au pas, en rang et sur la route. Péguy va dans leur sens, mais à l'écart ou seul, ou entouré d'une poignées d'amis ; il marche à la lisière des bois, foulant les mousses et écartant les ronces. Il aime encore Jaurès, il édite ses articles. Il l'édite, mais il le surveille. Lisez ces pages, intitulées *De la Raison*, qu'il imprime avec tranquillité au-devant d'un volume que Jaurès lui confie. Beau morceau, mesuré, menaçant, chargé d'avertissements. Péguy prend et publie : mais il prévient. C'est un disciple dangereux, un disciple bien libre et bien fort, qui écrit ces pages préliminaires. Est-ce un disciple? *De la Raison* ; Péguy sait de quel côté Jaurès incline, vers où il va ou se laisse mener, vers quelle religion rationaliste et servie par quels prêtres. Il lui dit : Je n'irai pas. Et davantage : Je serai en travers. Demain il le dira à d'autres, dont il déteste les ambitions sournoises et le panthéisme terne. Entendez comme il examine, comme il honore l'honnête outil de tout travail humain, la raison ; l'outil, et c'est beaucoup ; non le Dieu, non l'âme. Péguy ne parle pas de Dieu. Mais il veut, avec une vigueur singulière et qui donne à penser, que la place auguste soit laissée vide et que sous couleur d'athéisme on n'intronise pas quelque Dieu parvenu.

Il ne le dirait pas si net s'il ne savait qu'on le veut faire. Et le dirait-il si net s'il n'adorait déjà, à son insu, le Dieu vivant? Je ne sais. Pourtant il n'est pas chrétien alors. Il n'est ni un idéaliste, ni un mystique. Il est

un réaliste (il le sera toujours) et il tient ferme à cette réalité première, à cette tâche qui vient première, le maintien de l'homme dans sa dignité simple, son honneur ouvrier, sa décence familiale. Pour se garantir de toutes les contraintes, il pourvoit lui-même à tous les besoins de sa vie. L'homme laborieux, libre : il en donnait alors, et il en donne encore, après vingt ans d'un dur travail et déjà dans la gloire, un exemple si saisissant : chef de famille et d'entreprise ; écrivain, imprimeur, éditeur ; philosophe, historien, pamphlétaire, lyrique, auteur de ces *Cahiers* dont il est aussi le gérant, le teneur de livres et, aux jours de presse, l'homme de peine qui balaye la boutique, le trottoir même devant la porte ; pauvre comme un poète et plus libre qu'un roi. Tel fut le jeune Péguy. Tel reste le Péguy dont les cheveux grisonnent.

Décidément les politiques du dreyfusisme sont vainqueurs. Et on les juge. Avant de faire les lois, ils se distribuent les places, et la curée est belle. Péguy rompt avec eux ; avec Jaurès, qui ne sait qu'excuser, couvrir et laisser faire; avec tous. Il répudie toute attache, toute collaboration politique. Il ne connaît plus en France que deux partis, séparés, non point, comme dit Clémenceau, par une barricade : c'est trop beau, où sont nos barricades ? mais séparés, plus médiocrement, plus modernement, par un guichet. D'une part, on émarge, paperasse et perçoit ; d'autre part, on produit, on paye. Et voilà les deux Frances : on devine quelle sera celle de Péguy. Aux politiciens, aux émargeurs, aux jeunes et avisés savants qui inventent des noms de science à

seule fin qu'on leur crée des chaires, Péguy déclare la guerre et promet ses coups. Depuis deux mille ans, tous, financiers romains, moines, gens de robe et de basoche, marquis et fermiers-généraux, gabelous, tyranneaux des clubs, jésuites, francs-maçons, délégués et financiers encore, non plus romains, mais de tout poil, ils vivent dans la laine de ce peuple qui les porte, les nourrit, et, à peine gêné par la triste vermine, nourrit encore le monde entier de ses amours et de ses haines. Péguy est contre eux, quelle que soit leur figure. Qu'ils aillent tondant ce peuple, les misérables, taillant jusqu'à la chair : cette chair est profonde et ce peuple a bon dos. Il vivra malgré eux, Péguy n'en doute pas.

Le voici pamphlétaire et dans toute sa force. Il publie ces écrits singuliers, rhapsodies où le sarcasme et la blague voisinent avec la plus pénétrante histoire, la philosophie la plus haute ; océans de paroles, océans non tumultueux comme il semble d'abord, mais réglés au contraire, souverainement réglés : car les flots se suivent, le flux monte ; et un ordre lent, sûr, anime ces pages dont la densité est un effroi pour l'œil.

Ces mots qui semblent répétés ont à chaque retour un sens plus fin, plus fort. Prenez-y garde : un mot ne s'entend pas si vite, il n'épuise pas d'un seul coup sa vertu. « Le style de Péguy, écrit André Gide, est semblable à « celui des très anciennes litanies. Il est semblable aux « chants arabes, aux chants monotones de la lande ; il

« est comparable au désert ; désert d'alfa, désert de « sable, désert de pierre... Le style de Péguy est sem- « blable aux cailloux du désert, qui se suivent et se « ressemblent, où chacun est pareil à l'autre, mais un « tout petit peu différent ; d'une différence qui se « reprend, se ressaisit, se répète, semble se répéter, « s'accentue, s'affirme, et toujours plus nettement ; on « avance. Qu'ai-je à faire de plus de variété ! de ces « pays loquaces qui, dans l'espace d'un seul regard et « sans que j'aie à tourner les yeux, m'offrent à considé- « rer plus de choses que n'en peut écouter ma vie. Je « ne veux plus aimer que les déserts ou les jardins ; les « jardins très soignés et les déserts monotones ; où la « même fleur, ou du moins la presque pareille, répétera « le presque semblable parfum, durant des lieues ; et le « même caillou la même couleur, et pourtant à chaque « fois un tout petit peu différente ; comme la flûte arabe « la même phrase, presque la même, durant presque « tout le concert ; comme le croyant la même prière, « durant tout son temps d'oraison, ou du moins presque « la même, un peu différemment intonée, presque sans « qu'il s'en doute, et comme malgré lui, qui recom- « mence encore, et où sa foi ne s'épuise pas encore. « Mots ! je ne vous laisserai pas, mêmes mots, et je ne « vous tiendrai pas quittes, tant que vous aurez encore « quelque chose à dire. Nous ne vous laisserons pas, « Seigneur, que vous ne nous ayez bénis. »

Cette page est pénétrante et belle ; mais son raffinement un peu langoureux ne s'accorde pas exactement au toujours rude et véhément Péguy. Ce n'est pas aux

cailloux nuancés du désert, c'est au rythme de la marche que François Porché compare le style de Péguy, et la comparaison est bonne : « Ce rythme, écrit-il, m'est « apparu souvent comme le rythme intérieur de la « prose même de Péguy. Et c'est pourquoi elle donne « quelquefois au lecteur mal préparé l'impression du « piétinement. Erreur grossière. Péguy ne piétine « jamais sur place, mais il est vrai qu'il n'avance que « d'un pas à la fois, sans se presser, en bon brisquard « d'infanterie. Dure est la route et lointaine l'étape, et il « faut aussi surveiller la droite et surveiller la gauche, « le fusil sous le bras, parce qu'il y a des buissons « pleins d'embûches, et que déjà le soir descend. » Oui, ce style est inouï ; mais enfin c'est un style. C'est un style voulu, dit-on avec reproche. Péguy réplique, et en peu de mots, car il sait être court : « On m'a « reproché que mon style était voulu. C'est-à-dire tra- « vaillé. Je ne sais pas ce que c'est qu'un style qui n'est « pas travaillé, qui n'est pas voulu, ou plutôt je crois « savoir que ce n'est pas un style. »

J'admire ces *« hommes de goût »* (ils consentent d'ailleurs à lire les journaux) qui s'indignent si tel auteur, ce Péguy par exemple, emploie les mots, manie la phrase selon son génie propre, avec autorité et amour. Ils voudront bien laisser aux musiciens, aux peintres, à un Delacroix, un Puvis de Chavannes, un Debussy encore, de grandes libertés avec les formes et les couleurs et les sonorités. Mais le langage, c'est une autre matière. Ils parlent, ils écrivent, ces précieux hommes de goût ; et, parlant, écrivant, ils se croient connaisseurs en matière

de langage. Ils se trompent, la conséquence ne tient pas. Le petit emploi quotidien qu'ils font des mots, des tours français, ne les qualifie nullement pour savoir, pour juger. Le langage sert à la communication utilitaire et habituelle des hommes : c'est un de ses emplois. Il sert encore à l'expression poétique des sentiments et des idées : c'est un tout autre emploi. Comme les formes, les couleurs et les sons, le langage, premier chef-d'œuvre de la nature humaine, traduction des âmes et des choses, doit être laissé aux rares esprits qui en possèdent l'instinct. Ils y sont maîtres, ils y sont libres.

Qu'il y ait excès dans ces développements immenses, c'est possible ; qu'il y ait vertige, ivresse, je le crois ; qu'il y ait là, pour le succès et l'avenir de l'œuvre, une menace, je ne le pense pas. L'œuvre est longue : mais elle a droit à l'espace et au temps qu'elle occupe. La suite des âges, qui donne le vrai public, ne connaît que deux sortes d'œuvres, les vides et les pleines, les exsangues et les nourrissantes, celles-là toujours trop longues, celles-ci jamais trop longues. Or, l'œuvre de Péguy est nourrissante s'il en fut. Quant aux critiques intéressantes, ce n'est pas l'heure de s'y amuser. Autre chose importe, j'en suis sûr, quand j'observe la résistance obstinée, la fréquente ironie du public ; quand j'entends d'infimes journalistes parler avec légèreté d'un Péguy. Cette chose qui importe aujourd'hui, c'est affirmer le respect que l'on sent et c'est le réclamer d'autrui avec toute la force qu'on a.

Reprenons notre récit de l'œuvre : donc, voici Péguy pamphlétaire. Il commence contre la Sorbonne, contre le pédantisme et la morgue universitaires, un combat devenu fameux, ce même combat que mena Pierre Lasserre ; il bataille âprement pour l'indépendance des vies et des inventions. Et il entre ainsi dans cette longue guerre qui l'occupera sans cesse contre les tyrannies du monde moderne, contre sa matérialité et sa vénalité.

Sous les anciens régimes,

écrit-il,

la gloire était une puissance presque uniquement spirituelle. Sous les anciens régimes, assez de puissances contrebalançaient les puissances d'argent, — puissances de force, *autres* puissances de force ou puissances d'esprit, — pour qu'à travers toutes ces puissances, et à travers leurs combats mêmes et leurs débats, et surtout ici, la gloire pût demeurer une puissance presque uniquement spirituelle. Par une singulière combinaison, par un singulier jeu d'événements, à l'avènement des temps modernes une grande quantité de puissances de forces, la plupart même, sont tombées, mais loin que leur chute ait servi aucunement aux puissances d'esprit, en leur donnant le champ libre, au contraire la suppression des autres puissances de force n'a guère profité qu'à cette puissance de force qu'est l'argent. Elle n'a guère servi qu'à vider la place au profit des puissances d'argent. Les contrepoids de force, des autres forces, étant supprimés, rien n'est allé à l'esprit, qui censément attendait, aux puissances d'esprit, pour qui devait censément se faire la révolution du monde moderne. Contrairement à ce qu'on pouvait espérer, quand

on était mal averti... tout est allé aux seules puissances de force qui fussent demeurées, les puissances d'argent.

Et il attaque l'État moderne, ce lourd produit de notre temps :

Avilir est de son instinct, le plus profond,

écrit-il.

Quand il avilit, quoi que ce soit, très profondément mais très sûrement il se sent bien dans la voie de sa destination.

... Le monde moderne avilit. D'autres mondes avaient d'autres occupations... D'autres mondes idéalisaient ou matérialisaient, bâtissaient ou démolissaient, faisaient de la justice ou faisaient de la force, d'autres mondes faisaient des cités, des communautés, des hommes ou des dieux. Le monde moderne avilit. C'est sa spécialité. Je dirais presque que c'est son métier s'il ne fallait pas respecter au-dessus de tout ce beau nom de métier. Quand le monde moderne avilit, mettons que c'est alors qu'il travaille de sa partie.

Péguy s'oppose et déchire. Mais, enfin, s'opposer, déchirer, est-ce un emploi pour une vie ? pour une si merveilleuse éloquence, pour tant de lyrisme et d'esprit, d'esprit joyeux par force et générosité ?

Péguy mord à pleines bouchées de loup. Mais que sert-il ? où va-t-il ? qu'aime-t-il ? Les foules révolutionnaires, il ne les glorifie plus : et où les voit-on ? Elles ont disparu. De même a disparu la passion criticiste et documentaire, et aucune croyance ne l'a remplacée. L'idée du peuple libre, conscient, vertueux, abstinent, éclairé par l'école et guidé à travers la vie par les principes de la raison, Péguy en est bien détaché. Prônée dans les universités populaires, cette idée républicaine

à la Quinet, à la Pécaut, a mis en fuite le bon peuple qui, sans du tout s'accuser de malice ni lâcheté, se récuse pour tant de vertus. Péguy aussi ; il est rentré chez lui. Quel sera son travail ? Visiblement il aspire à se débarrasser des partialités, des étroitesses, des séparatismes inévitables de la rude guerre civile où sa jeunesse fut prise ; visiblement il aspire à quelque liberté, quelque grandeur nouvelle. Quelle sera cette grandeur?

Péguy causait très souvent avec Sorel, *notre maître Sorel* ; chaque vendredi, il allait entendre Bergson au Collège de France. Sorel dirigeait alors ses recherches vers le syndicalisme, la violence ouvrière et la mystique dont elle se nourrit, dont elle tire ses espérances ; Bergson, un doigt levé, la voix discrète, indiquait les régions profondes : il indiquait, n'ajoutant mot ; et plus d'un, parmi ses auditeurs, très intrigué mais très mal instruit, allait au sortir de son cours s'informer auprès des prêtres. Péguy écoute. Non, il ne croit plus à cet idéal de l'honnête homme qu'il défendait jadis contre l'intrusion des métaphysiques, des croyances absolues. L'honnête homme, c'est très bien ; mais l'homme tout court, c'est autre chose ; c'est moins décent et c'est plus fort, plus secret, plus fécond. Quelles sont donc ces forces, ces secrets, ces sources qui sont en l'homme et qui dépassent sa volonté honnête, sa raison informée ? Péguy est las des ascétismes spirituels qu'a déterminés le combat dreyfusard, tout rationaliste et critique ; il veut explorer, posséder, lui aussi, ces hautes réalités que n'ont pas abolies les exorcismes du monde moderne.

La passion de Georges Sorel heurte et cingle comme

un vent marin aux sautes rapides ; elle excite l'esprit ; elle tonifie la volonté ; elle ne touche pas le cœur : autre sera la passion de Péguy. La passion de Bergson est toute intellectuelle ; c'est le mouvement d'une intelligence nue, curieuse, avide d'atteindre ses limites et d'éprouver son évanouissement étrange : autre sera la passion de Péguy. Quelle sera-t-elle ? Vers où penchera, vers où s'épanchera cette grande force suspendue ?

Au printemps de 1905, toute la politique, toutes les pensées de l'Europe changèrent. L'empereur Guillaume menaça la France ; il exigea la démission du ministre Delcassé, et cette démission lui fut accordée. Cette défaite nationale termina l'affaire Dreyfus, et commença une autre affaire.

Une très différente affaire, semble-t-il, et qui voulait être conduite par d'autres hommes. Péguy aborde l'événement de front, il y entre d'emblée et il y trouve sa nourriture. Il publie *Notre Patrie*. Je recommanderais à qui ne connaîtrait pas son œuvre de lire d'abord ce très court petit livre. Sa beauté est toute simple et pourtant toute mystérieuse. Delcassé n'est point nommé, ni l'Allemagne même, ou à peine. Si jamais auteur sut éviter la « scène à faire », c'est bien Péguy en cet écrit. Il raconte la semaine innocente d'un bourgeois parisien, sa semaine sans doute, non pas après la menace, mais avant. Le jeune roi d'Espagne était venu nous visiter, à Paris même. Il était monté jusqu'au Quartier latin, les

beaux cuirassiers trottant à ses côtés ; la ville avait été belle, aimable, ensoleillée, pour la venue du jeune roi. Un soir pourtant, trouble et cris des vendeurs de journaux : un anarchiste avait tiré au passage des voitures. Rumeur soudaine, craquement, avertissement peut-être dans la félicité. Mais la félicité n'a pas été défaite ; le jeune roi part content du vieux peuple, le vieux peuple reste content du jeune roi. Félicité printanière et française ; félicité du ciel et des verdures légères ; des grands palais où le passé réside et rit aux jours nouveaux ; félicité des foules, des enfants. C'est si naturel, on le sent à peine. Et soudain (ceci en une page), après la fête la menace :

Comme en l'espace d'un matin tout le monde sut que la France était sous le coup d'une invasion allemande, c'est ce que je veux d'abord noter.

Nous étions arrivés pensant à tout autre chose ; on a tant à faire en un commencement de semaine, surtout après une légère interruption ; la vie est si chargée ; nous ne sommes pas de ces grands génies qui avons toujours un œil sur le tsar et l'autre sur le mikado ; les destins des empires nous intéressent énormément ; mais nous sommes tenus de gagner notre pauvre vie ; nous travaillons du matin au soir ; nous faisons des journées de beaucoup plus de huit heures ; nous avons comme tous les honnêtes gens et les simples citoyens beaucoup de soucis personnels ; on ne peut pas penser toujours aux révolutions de Babylone ; il faut vivre honnêtement la vie de tous les jours ; elle est grise et tissée de fils communs.

La vie de celui qui ne veut pas dominer est généralement de la toile bise.

Tout le monde, ainsi compté, tout le monde en même

temps connut que la menace d'une invasion allemande était présente, qu'elle était là, que l'imminence était réelle.

Ce n'était pas une nouvelle qui se communiquât de bouche en bouche, que l'on se communiquât, latéralement, comme les nouvelles ordinaires; ce que les gens qui se rencontraient se communiquaient, ce n'était pas la nouvelle, ce n'était que la confirmation, pour chacun d'eux, d'une nouvelle venue de l'intérieur, la connaissance de cette réalité se répandait bien de proche en proche ; mais elle se répandait de l'un à l'autre comme une contagion de vie intérieure, de connaissance intérieure, de reconnaissance, presque de réminiscence platonicienne, de certitude antérieure, non comme une communication verbale ordinaire ; en réalité, c'était en lui-même que chacun de nous trouvait, recevait, retrouvait la connaissance totale, immédiate, prête, sourde, immobile et toute faite de la menace qui était présente.

L'élargissement, l'épanouissement de cette connaissance qui gagnait de proche en proche n'était point le disséminement poussiéreux discontinu des nouvelles ordinaires par communications verbales ; c'était plutôt une commune reconnaissance intérieure, une connaissance sourde, profonde, un retentissement commun d'un même son ; au premier déclanchement, à la première intonation, tout homme entendait en lui, retrouvait, écoutait, comme familière et connue, cette résonance profonde, cette voix qui n'était pas une voix du dehors, cette voix de mémoire engloutie là et comme amoncelée on ne savait depuis quand ni pour quoi.

C'est fini. Péguy s'arrête sur cette révolte soudaine et cette trépidation guerrière. Il en a dit assez. *Notre Patrie* : voilà ce qui vient du fond de l'homme et le dévoue entièrement. Péguy reprend possession de cet immense domaine moral et lyrique dont l'avait privé un civisme

étriqué par les polémiques de la crise dreyfusienne. Révolutionnaire, il voulait le peuple grand, honoré en ses plus humbles êtres, et il le veut toujours. Mais pourront-ils être grands, ces humbles êtres, et honorés, si la patrie qui les porte s'incline sous des volontés étrangères ? Peuple et patrie ne se séparent pas, quoi qu'en disent les docteurs de la Révolution.

Le patriotisme de Péguy est guerrier. Homme de pratique, de métier, il connaît l'usage du fer et n'hésite pas sur son emploi.

> Il n'y a rien à faire à cela,
> écrit-il ;
> et il n'y a rien à dire.
> Le soldat mesure la quantité de terre où on parle une langue, où règnent des mœurs, un esprit, une âme, un culte, une race. Le soldat mesure la quantité de terre où une âme peut respirer. Le soldat mesure la quantité de terre où un peuple ne meurt pas... C'est le soldat qui mesure la quantité de terre temporelle, qui est *la même* que la terre spirituelle et que la terre intellectuelle. Le légionnaire, le lourd soldat a mesuré la terre à ce que l'on nomme si improprement la douceur virgilienne et qui est une mélancolie d'une qualité sans fond. (1)

Mais le patriotisme de Péguy est sans parenté avec ces nationalismes modernes, mouvements de foules urbaines et de presses tarées. S'il concourt avec eux, ce n'est pas affinité, c'est rencontre. Il est antique, révolutionnaire et chrétien. Fondé sur l'honneur du foyer, il ne dénigre, il n'envie, il n'attaque aucun honneur,

(1) *L'Argent* (suite), pp. 93-94.

aucun foyer. Et quel écrivain, sinon lui, a su depuis dix ans parler avec honneur de ce malheureux foyer que tous les nationalismes d'Europe s'unissent pour insulter, le foyer juif ? Le nationalisme est l'orgueil primitif et barbare des peuplades qui n'ont ni passé ni culture. C'est pourquoi il se ranime dans les foules modernes, c'est pourquoi les peuples anciens et cultivés lui résistent mieux que les peuples neufs. Et quel Français de race fut jamais un nationaliste ? Non pas un Barrès, grand seigneur dilettante qui s'amuse avec les passions populaires et les utilise pour sa puissance. Gœthe lui agrée mieux que Molière, et si Callot, son compatriote lorrain, l'intéresse un instant, c'est Goya l'Espagnol qui l'excite et le retient longtemps. Non pas un Maurras : la Grèce, Rome et la catholicité l'ont instruit, les rythmes planétaires règlent sa pensée. Et Péguy ne sera jamais un nationaliste : il servira les dieux de sa race et de son pays, mais il n'oubliera ni Athènes, ni Rome, ni l'étroite Galilée, ni la fraternité qui règne entre tous les foyers. La patrie n'achève pas l'homme : elle le forme et le protège pour des destins qui la dépassent.

Charles Péguy continue d'écouter ses aînés, Sorel, Bergson ; il continue d'écrire ses pamphlets pour la culture et pour la liberté, contre les bureaucrates de la pensée. Cependant il cherche, il médite. La tension, la guerre franco-allemandes durent toujours. Car il faut bien l'appeler une guerre, quoique le sang n'y coule pas. Il ne coula pas davantage en cette Affaire Dreyfus qui fut assurément une guerre civile. Telles sont les

crises, sournoises, dures et longues, de l'étrange humanité moderne où nous entrons. L'ancienne humanité avait ses chocs puis ses détentes, ses batailles puis ses repos, ses jours de haine puis ses jours d'amitié. Nous n'avons ni les uns ni les autres, mais un souci constant et la méfiance installée en nos mœurs. Péguy ne se plaint pas : il accepte de vivre comme il faut qu'on vive en son temps. Il ne se distrait pas des préoccupations publiques ; cependant il poursuit d'autres pensées, dont les sources sont au delà de nos crises communes ; poète (il va l'être enfin et laisser le pamphlet), il est affamé des réalités qu'il n'a pas encore saisies et dites. Il avance, stimulé par une ardeur intime, par ces douloureuses et hautes exigences qui font avancer l'âme, qui la font progresser sur les routes mystiques. Il reprend son œuvre juvénile, cette *Jeanne* dont la pensée ne l'a jamais laissé, dont il semble bien qu'il n'a jamais cessé d'annoter, de noircir les marges ; et après deux années de silence, il publie *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc.*

C'est d'une part un prologue, d'autre part un ensemble. C'est un prologue : Jeanne a quatorze ans à peine, et nous assistons au trouble de cette enfant en laquelle surgit une vocation. C'est un ensemble : deux méditations solitaires, deux dialogues, nous montrent le fond immuable de sa vie. Elle cause avec sa camarade Hauviette, son amie paysanne ; et nous la connaissons par ses origines populaires. Elle cause avec une nonne,

madame Gervaise, qui répète avec elle la grande histoire chrétienne; et nous la connaissons par ses origines religieuses. Elle a vu que les hommes souffraient autour d'elle, que la France était devenue comme une anticipation de l'enfer ; elle a su que Jésus-Christ s'était dévoué jusqu'à la mort pour le salut des hommes. C'est tout ce qu'elle a vu, c'est tout ce qu'elle a su.

Il faut se dévouer et sauver, elle n'a pas d'autre idée. Toujours sauver : Jésus n'a pas suffi, et la nature résiste au bien. Jeanne est seule aux champs, et elle prie.

O mon Dieu, si on voyait seulement le commencement de votre règne. Si on voyait seulement se lever le soleil de votre règne. Mais rien, jamais rien. Vous nous avez envoyé votre fils, que vous aimiez tant, votre fils est venu, qui a tant souffert, et il est mort, et rien, jamais rien. Si on voyait poindre seulement le jour de votre règne. Et vous avez envoyé vos saints, vous les avez appelés chacun par leur nom, et vos saints sont venus, et vos saintes sont venues, et rien, jamais rien. Des années ont passé, tant d'années que je n'en sais pas le nombre ; des siècles d'années ont passé ; quatorze siècles de chrétienté, hélas! depuis la naissance, et la mort, et la prédication. Et rien, rien, jamais rien. Et ce qui règne sur la face de la terre, rien, rien, ce n'est rien que la perdition... Mon Dieu, mon Dieu, faudra-t-il que votre Fils soit mort en vain. Il serait venu, et cela ne servirait de rien.

Faible fille, que fera-t-elle? Elle ne sait, et pourtant ne désespère pas : ce serait péché. Elle pense à ce Bethléem, humble village, non moins humble que ce Domrémy, où un sauveur est né. (Bethléem, Domrémy, les deux paroisses sont ici rapprochées, liées, avec une

délicatesse, une puissance admirables). Une petite chrétienne qui a reçu une promesse si belle, qui possède dans son église même un si beau trésor, la présence de son Dieu qui, chaque jour, se dévoue pour elle, espère malgré tout. Mais que faire ?

Elle écoute cette nonne, madame Gervaise, sa payse, qui médite avec elle sur la passion du Christ : le supplice, la mort, et ce grand cri qui reste sur le monde. Madame Gervaise est une honnête croyante qui voudrait, de sa ferveur un peu professionnelle, calmer l'enfant. Jeanne parle peu : discourir ne convient ni à son âge, ni à son cœur. Mais chacune de ses interruptions brèves est elle-même un cri qui vient de loin et qui porte loin.

— Jésus même, dit la nonne, n'a pu sauver tous les vivants, ni tirer d'enfer tous les damnés, voudrais-tu sauver mieux que lui ?

— Alors, madame Gervaise, dit l'enfant qui cesse de filer, qui donc faut-il sauver? Comment faut-il sauver?

— Comme tu parles, mon enfant, comme tu parles! Nous sommes derrière Jésus, mon enfant, nous marchons derrière lui, nous sommes son troupeau... Nous n'avons pas à courir, nous ne devons pas marcher devant lui...

— Madame, je vous le demande, répète l'enfant, je vous le demande : Qui donc faut-il sauver? Comment faut-il sauver ?

— En imitant Jésus, en écoutant Jésus, reprend madame Gervaise.

Et elle recommence un récit de la Passion. Voici le Christ au mont des Oliviers. Les gardes du temple

viennent, le saisissent, et voici que *l'un de ceux qui étaient avec Jésus, étendant la main, tira son épée...*

Alors Jeanne interrompt et prononce cinq mots : *Ils avaient donc des épées ?* — Ils avaient des épées, poursuit indifféremment la nonne qui n'a pas compris, qui ne peut comprendre la portée immense de cette courte phrase.

Et elle continue son récit. Mais il y a tel verset qu'elle néglige : un sage chrétien ne le répète pas sans frémir, et Jeanne, qui précisément le sait par cœur, le répète et insiste :

— *Alors, tous les disciples l'ayant abandonné, s'enfuirent.*

— Mon enfant, mon enfant, répond la nonne que le zèle de la petite Jeanne à tout instant déborde, comme tu parles, tu ne parles pas comme une petite fille.

— Je crois... je crois... murmure Jeanne.

— Ma fille, mon enfant, qu'oses-tu dire?

— Je crois que si j'avais été là, je ne l'aurais pas abandonné.

La nonne franciscaine sermonne l'enfant : ces premiers disciples furent des saints, les premiers saints ; croire qu'on eût agi mieux qu'ils n'agirent, c'est péché, c'est orgueil... Jeanne s'obstine longtemps :

— Jamais des Français ne l'auraient abandonné. Des gens du pays lorrain, des gens du pays français.

... Je dis ce que je crois. Je connais la race des gens de ce pays-ci.

Je dis comme nous sommes, et comme étaient nos saints. Ils n'avaient pas peur des coups.

Saint François ne l'aurait jamais renoncé. Sainte Claire ne l'aurait jamais renoncé.

... Renoncé, renoncé, c'est le pire de tout. Madame Colette ne l'aurait jamais renoncé.

... Je dis ce qui est.

... Je ne peux pas mentir. Je ne peux pas mentir. Je dis ce qui est.

... Renoncer, non, renoncer. Comment a-t-on pu renoncer le fils de Dieu?

... Je dis seulement ceci : jamais nous, nous ne l'aurions lâché.

... J'ai dit seulement, pardonnez-moi, je dis seulement : jamais nous autres nous ne l'aurions abandonné, jamais nous autres nous ne l'aurions renoncé, c'est la vérité. Je dis seulement : jamais les gens de par ici, jamais nous autres, jamais des Lorrains, jamais les gens de la vallée de la Meuse, jamais des paroissiens de nos paroisses, jamais ceux de Vaucouleurs, jamais ceux de Domrémy, jamais ceux de Maxey, nous ne l'aurions abandonné. Nous sommes de grands criminels, nous sommes de grands pécheurs. Mais nous n'aurions jamais fait cela.

... Jamais nous n'aurions laissé faire cela.

... Ce qui est pire.

... Ce qui est le pire.

... De tout.

... Je n'aime pas les Anglais. Je dis : jamais des Anglais n'auraient laissé faire cela.

Elle s'humilie enfin, cette fille qui ne sera jamais une hérétique. Mais elle réussit, avec sa finesse paysanne, à retirer son blasphème sans tomber dans cet autre blasphème que serait le désaveu de son courage :

— Je crois pourtant que je ne suis pas lâche, dit-elle.

La nonne franciscaine la laisse alors. Jeanne reste seule et se remet à filer. Quelle inspiration, quel mystère fait surgir le nom d'une ville en son esprit? Péguy

ne l'explique pas et nous ne lui demandons aucune explication. Il suffit d'une ligne :

— *Orléans, qui êtes au pays de Loire...*

C'est la fin du poème. Dès lors, Jeanne est mûre pour la vocation. Elle connaît son courage, et son arme : l'épée ; et son but : Orléans.

Cette œuvre est toute dominée par la personne du Christ, exemple du dévouement et source de l'espérance. *Rorate, cœli, desuper !* Cieux, versez d'en haut la rosée ! Cette œuvre est chrétienne.

Charles Péguy n'est pas séparable de son œuvre. Il parle le langage des chrétiens ; il l'adopte, il se l'approprie ; et de même qu'il croit aux mots français, supports de sa pensée, d'un même attachement, d'une même adhésion il croit à ces réalités surnaturelles, à ces dogmes chrétiens, supports de son inspiration, de son être ; il est chrétien.

Lui aussi, ce Charles Péguy, le rude et strict militant du droit que jadis nous suivîmes, lui aussi un chrétien. Que cette foi est vivante ; tout à l'heure, nous connaissions Suarès, violemment tenté, atteint, blessé sinon vaincu par elle ; nous connaissions Claudel, tout entier donné, livré. Suarès, Claudel, Péguy : après eux d'autres viennent, moindres ou négligeables. Que nous signifie l'ensemble de ces retours ? Trop souvent l'abandon, le dégoût d'une tâche entreprise, le reniement injurieux

de deux siècles français, d'une tradition plus longue encore; trop souvent, ils ont pour effet un zèle dur et emprunté, triste et gauche. Péguy chrétien : jeune, il avait incarné pour ceux de sa génération la Révolution agissante. Sa conversion ne sera-t-elle pas triste et gauche entre toutes, regrettable entre toutes?

Et je la regrette : la voie sur laquelle Péguy avançait d'abord était saine. Il laissait les dogmatismes, tous les mysticismes. Il ne les diffamait pas, il les ignorait et s'occupait ailleurs. Il connaissait l'homme, non pas séparé de ses sources profondes, au contraire tout inspiré par elles, mais tourné vers ces tâches, ces nécessités quotidiennes qui obligent à l'attention, à l'exactitude, à la peine; qui exercent à la force et à la probité. *La vie est courte et pleine et suffit à la vie.* Elle suffit, et porte haut celui qui se dévoue à elle. *Porter remède au mal universel humain* : Péguy avait écrit ces mots définitifs sur sa première page imprimée. Il ne les avait pas inventés, ses maîtres les lui avaient donnés. Je dis tous ses maîtres : l'honnête instituteur qui le premier s'intéressa à lui, et Michelet aussi, et aussi ce menuisier républicain, son voisin au faubourg, qui lui racontait ses marches dans la neige et ses batailles sous Chanzy. *Porter humainement remède au mal universel humain* : avec un esprit patient, inexorable dans la recherche; avec un cœur impatient, insatisfait s'il reste un seul mal qu'il ignore. Les Français du XVIIIe et du XIXe siècle ont été grands et ne cesseront jamais d'être aimés parce qu'ils ont vu, déterminé cette tâche dans sa simplicité, sa nudité classiques. D'où vient qu'ils sont aujourd'hui

si mollement suivis? Leur parole n'agit plus, leur enseignement n'anime plus les esprits. Mais quelle tradition n'a de même connu ses périodes de détente, de relâche? Sans doute leurs disciples ont faibli, comme tous les disciples. Ils n'ont pas su avancer, ni même se tenir, dans la voie que leur traçaient leurs maîtres; ils se sont liés à l'esprit révolutionnaire, qui n'est pas une doctrine, mais un état fiévreux de l'âme, une irritation et un délire; ils ont trop consenti à la petitesse démocratique, au rationalisme utilitaire, qui n'ont aucun droit sur leur tradition ; ils se sont enlisés dans la foule, qui n'est pas l'humanité, qui est le contraire de l'humanité. Souvent obligés de combattre l'Église, qui est si haute, si chaleureuse et si profonde, ils ont trouvé plus commode de ne point rivaliser avec elle, mais simplement de nier le haut, le chaleureux, le tragique et le profond des êtres, d'établir l'homme dans sa tiédeur et dans sa platitude. Or, l'homme s'y refuse. Les hauteurs le fatiguent, mais les bassesses l'ennuient. Ces militants d'une doctrine abaissée sont aujourd'hui sans auditoire et sans maîtres. Claudel les hait, Suarès ne sait que le désir et la mort, et Rolland est si loin des choses : il s'en rapprochera peut-être. Sans doute il reste infiniment à trouver et à dire dans la voie d'un Auguste Comte ou bien dans celle d'un Proudhon, dans celle encore d'un Michelet, d'un Carlyle. Péguy aurait pu être un grand humaniste. Il le fut d'abord; que ne l'est-il resté?

C'est ainsi. Rien n'est arbitraire ni léger, tout est nécessaire et profond en de telles personnalités. L'humanisme est grand. Il connaît, il atteint, il touche le

sacré ; mais l'ayant touché, il s'incline et s'arrête. L'humanisme ne diminue aucunement l'esprit de l'homme ; mais il le restreint, il le prive. Il lui déconseille ces périlleux, ces invitants espaces que la croyance lui montre et lui promet toujours. Or Péguy est le moins renonçant des êtres, il ne veut pas être privé. Il méprise, il déteste cette suffisance doctrinaire qui se définit à elle-même ses limites, qui se contente entre ses quatre murs. Sa violente ambition spirituelle et lyrique le presse. Il faut qu'il atteigne ces espaces immenses que la croyance ajoute à l'homme ; il faut qu'il les parcoure, il faut qu'il les possède. L'humanisme exige une discipline des désirs de l'âme, un sévère ascétisme devant l'infini. Péguy répudie l'humanisme. Comme Claudel, il est tout charnel, tout sanguin, et dans la surnature où il entre, il veut trouver, saisir encore, des personnes vivantes, de la chair, des larmes et du sang. Le sanglant christianisme est sa vraie nourriture.

Le sanglant, le profond christianisme : car l'humanisme, comme le génie antique dont il veut hériter, est inhabile à faire fructifier toutes les profondeurs de l'homme. Il le touche légèrement, il l'effleure, il semble craindre un secret dangereux, il recule. Il dédaigne la naïveté, la facilité superstitieuse de l'âme triste ; et sa puérile attente d'un meilleur avenir ; et ce mouvement instinctif qui, souffrante, l'incline vers une autre souffrance. Le génie chrétien accueille, cultive ces forces dédaignées. De la facilité superstitieuse de l'âme, c'est la Foi qu'il obtient ; de la puérile attente, c'est l'Espérance ; et l'instinctive compassion devient la Charité. Le génie

chrétien ose davantage encore. Il se nourrit des faiblesses du cœur et de ses fautes mêmes, sauvées et converties par le pardon d'un Dieu. Tout lui est élément et source de grandeur. Étonnante chimie de l'âme, merveilleux pardon qui restitue à Dieu et au travail jusqu'à nos perditions.

Si c'était avec de l'eau pure qu'elle fît de l'eau pure,
elle sait bien ce qu'elle fait, elle est maline.
Si c'était avec de l'eau pure, si c'était de l'eau pure
qu'elle fît jaillir en source d'eau pure,
Elle en manquerait tout de suite.
Elle n'est pas si bête, elle sait bien qu'elle en manquerait
[tout de suite.

Mais c'est des eaux mauvaises qu'elle fait une source éternelle.
Elle sait bien qu'elle n'en manquera jamais.
La source éternelle de ma grâce même.
Elle sait bien qu'elle n'en manquera jamais.
Et il faut que ma grâce soit tellement grande.
C'est d'une eau mauvaise qu'elle fait ses fontaines.
Aussi elle n'en manquera jamais.
Ses fontaines parfaitement pures.
C'est du jour impur qu'elle fait le jour pur.
Elle n'en manquera jamais.
C'est de l'âme impure qu'elle fait l'âme pure.
Elle n'en manquera jamais...

Que ceci nous porte loin des inspirations stoïciennes, puritaines, du jeune Péguy !

Ainsi, Charles Péguy est chrétien par lyrisme et véhément désir ; il l'est aussi par mépris. Mépris de la sottise, de la suffisance risibles qu'inspire à l'homme moderne son savoir tout neuf et fabriqué d'hier. Charles

Péguy a traversé l'Université rationaliste : son irrationalisme est la réponse qu'il fait à ses maîtres, la réplique de son expérience. Beaucoup de catholiques du XIXe siècle furent ainsi ralliés à la foi : je pense à Veuillot, à Barbey d'Aurévilly, dégoûtés l'un et l'autre par la platitude et par les bavardages du bourgeois libéral. Avec eux, le pamphlet est entré dans la littérature catholique ; et Péguy chrétien n'atténue pas sa verve injurieuse. Je citerai quelques strophes prises presque au hasard dans les deux mille vers d'invectives *(deux mille vers* de répétitions et d'insistances) qui forment un plateau immense au sommet de son *Ève :*

Ce n'est pas dans leur tente et leurs salles de prix
Que le bien et le mal seront récompensés.
Ce n'est pas leur musique et leurs pas cadencés
Qui nous révoqueront quand nous serons péris.

Et ce n'est pas non plus à monsieur le préfet
Que nous apporterons le peu que nous ferons.
C'est vers une autre cause et vers un autre effet
Que nous rapporterons le peu que nous serons.

Et ce n'est pas leurs poids dans des cages de verre
Qui pèseront le sang qui fut versé pour nous.
Ce n'est pas leur balance avec des caoutchoucs
Qui pèsera le sang versé sur le Calvaire.

Ce n'est pas dans leur tente et leurs lits d'ambulance
Qu'on recoudra les bords d'une affreuse morsure.
Ce n'est pas leur chloral coupé de somnolence
Qui nous endormira cette affreuse blessure.

Ce n'est pas leurs barbiers et leur savon moderne
Qui nous feront le poil, et le cuir et la peau.
Et ce ne sera pas leurs pavillons en berne
Qui nous remplaceront notre unique drapeau.

Ce n'est pas ces vitreux et ces machinateurs
Qui remettront en route un mécanisme usé.
Ce n'est pas ces cercleux et ces profanateurs
Qui baiseront les mains d'un Dieu désabusé.

Ce n'est pas ces gommeux et ces beaux topographes
Qui sauront nous trouver l'impérissable lieu.
Ce n'est pas ces messieurs et ces lexicographes
Qui sauront nous trouver l'inaltérable Dieu.

Et ce n'est pas leurs poids et leurs doubles pesées
Qui diront notre poids dans une autre balance.
Et ce n'est pas leurs lois et leurs billevesées
Qui briseront le sceau des lèvres du silence.

Et nous ne fierons rien qu'aux voiles de prière
Parce que c'est Jésus qui nous les a tissées.
Et nous ne fierons rien qu'aux voiles de misère
Parce que c'est Jésus qui nous les a hissées...

J'ai indiqué quelques-uns des acheminements par où le renouveau chrétien a pu s'opérer en Péguy, quelques-unes des voies pour ainsi dire visibles et communes. Il en est d'autres, secrètes et personnelles. Je n'essaierai pas de les écrire, je ne les chercherai même pas. Le premier des mystères de la foi, c'est, en chaque croyant, sa croyance même.

Et si je regrette que Péguy ne soit pas resté, qu'il n'ait pu rester le protagoniste de cette tentative si probe

quant à l'esprit, si ferme quant au droit, si haute quant à la charité, qu'ont essayée nos pères ; et si je résiste à ce mysticisme qui l'entraîne, à cette avidité qui lui fait embrasser, chanter tel dogme qui n'obligeait pas au temps de Bossuet même, l'Immaculée Conception de la Vierge ; et si je répugne à ces affirmations mystérieuses et passionnées qui ont un goût de secte et trop souvent un goût de vice, qui séparent irrémédiablement et haineusement les hommes ; du moins je ne m'afflige pas si Péguy est chrétien. Ce n'est jamais la conversion chrétienne qui est triste, c'est le reniement qui l'accompagne et ses tristes effets sur l'âme. Or, le christianisme de Péguy est sans tristesse parce qu'il est sans reniement. Le Péguy chrétien ne trahit pas le Péguy humaniste. J'ai parlé de sa *conversion* ; je corrige ce mot qui ne s'applique pas exactement ici. La conversion est un mouvement brusque et presque déchirant, un saisissement et un retournement de l'âme qui la violente et la laisse abîmée (saint Paul est plus grand que saint Pierre, mais saint Pierre vaut mieux que saint Paul, il est un beaucoup meilleur homme). Méfiez-vous des convertis ! Péguy n'est pas un converti. La matière est ici délicate, et il faut l'examiner de près. Car enfin, nous l'avons connu, ce Péguy, luttant pour le droit, exigeant l'exactitude, la pureté de l'homme, réclamant les salaires, les châtiments inexorables ; et le voici un apôtre de la grâce, croyant au pardon et à l'espérance. Il a laissé la sévérité républicaine pour la pitié chrétienne, il a échangé (nous lui empruntons ses expressions mêmes) la *mystique de la cité* pour la *mystique du*

salut. Il est impossible de concevoir un renversement plus radical des valeurs spirituelles, un changement de front plus radical des pensées.

Il y a là des difficultés que je n'ai pas toutes résolues, et je suis disposé à croire qu'en logique elles ne sont pas toutes solubles. Mais la logique ne suffit pas à tout, et Péguy, je le maintiens, n'est pas un converti. Nous le sentons toujours le même Péguy, le même homme promu dans une autre lumière. Sa grande œuvre, la *Jeanne d'Arc,* il avait commencé de l'écrire à vingt ans. Il la retrouve à trente-cinq, rien ne le gêne, et c'est tout au contraire : le moindre mot tracé dans sa jeunesse concourt avec les inspirations de sa virilité. Il développe, il ne modifie rien, il construit sur la pierre depuis longtemps posée. Le récit de la Passion qui occupe le centre du *Mystère de la Charité* est amorcé dans la première *Jeanne,* où se lisent ces beaux vers souvent cités :

Jésus mourant pleura sur les abandonnés.

Comme il sentait monter à lui sa mort humaine,
Sans voir sa mère en pleurs et douloureuse en bas,
Droite au pied de la Croix, ni Jean ni Madeleine,
Jésus mourant pleura sur la mort de Judas.

Étant le Fils de Dieu, Jésus connaissait tout,
Et le Sauveur savait que ce Judas, qu'il aime,
Il ne le sauvait pas, se donnant tout entier.

Et c'est alors qu'il sut la souffrance infinie,
C'est alors qu'il sentit l'infinie agonie,

Et clama comme un fou l'épouvantable angoisse,
Clameur dont chancela Marie encore debout,

Et par pitié du Père il eut sa mort humaine.

Révolutionnaire ou chrétien, c'est toujours la même femme, la même sainte qu'il entend. Femme, elle n'était pas dispensée d'être sainte ; sainte, elle ne cesse jamais d'être femme. La grâce qu'elle a reçue l'assiste en ses tâches. *Aide-toi, le ciel t'aidera*, dit un vaillant dicton de paysannerie. Ce dicton s'accorde avec le travail de Péguy.

Son mystère est chrétien : de quel christianisme? Nullement protestant : la multitude des saints et des anges est présente ; nullement moderniste : tout ce merveilleux est réel ; catholique, et d'un catholicisme fervent ; mais nullement clérical : ces paysans ignorent leur curé, une nonne qui passe figure toute l'Église instituée. C'est un catholicisme jeune et, comme l'a fort bien observé un éminent lecteur, M. Maurice Barrès, « capable de désordres immenses » ; un catholicisme antérieur à cette Renaissance et à cette Réforme, qui l'une lui disputa les arts et l'autre la spiritualité libre. Tous ces sentiments exprimés par Péguy sont identiques à l'orthodoxie, mais leur identité n'est jamais un conformisme, jamais une obéissance. Ils existent parce qu'ils existent, vrais dans le cœur de ces paysans comme leur langage est vrai dans leur bouche. Voici, non pas reconstituée pour nous par le labeur d'un érudit, mais ranimée par l'inspiration d'un poète, la foi d'un peuple qui donnait, plus qu'il n'empruntait à l'Église, son élan.

L'Église est née de la prairie, disait Barrès; selon Péguy, elle naît du peuple.

Ainsi cette œuvre si religieuse n'est nulle part dévotieuse, et elle s'épanouit en chacun de ses mots avec une entière liberté. Pensons à la poésie franciscaine : celle du mystère de Péguy est pareille, quoiqu'inspirée par le génie d'un peuple différent. Lorsqu'ils écoutent saint François, les paysans d'Ombrie laissent leurs outils et font serment de ne jamais s'armer. Si les paysans français, écoutant Jeanne, laissent un instant leurs outils, c'est pour s'armer. Les saintes que Péguy glorifie sont humaines et laborieuses. C'est Jeanne d'abord, et puis c'est Geneviève, patronne de Paris, qui sauve sa ville natale et la fournit de pain. Charles Péguy nous exprime l'héroïsme foncier de la race dans sa fraîcheur et sa verdeur les plus vives. Cet héroïsme, greffé d'un plant chrétien, donne des fruits chrétiens. Greffé d'un autre plant, il donne d'autres fruits, autres par la forme et la saveur, non par l'essence. Ce même Péguy, l'auteur du *Mystère de la Charité,* est le dernier écrivain français qui ait osé et su chanter les conscrits de la Révolution.

Il ne permet pas qu'on l'oublie. Révolutionnaire, il n'avait jamais jeté la pierre au croyant chrétien. Chrétien, jamais il ne jette la pierre à l'homme qui vit dignement en dehors des Églises et des cultes. Péguy ne retranche rien de son ancien amour pour la vie humainement laborieuse, lucide et nette, et régulière en son labeur; rien de son ancien amour pour la science : il n'attaque jamais que l'immodestie du savant. Il cultive, il appro-

fondit la *mystique du salut ;* mais il ne diffame, ne néglige jamais la *mystique de la cité.* A côté, en dehors et sur un autre plan (faut-il dire : au-dessous ? Je ne l'écrirais pas), il l'honore constamment. Michelet, pour Claudel un infâme, reste pour Péguy un aîné et un compagnon, sinon un maître.

Écoutons de nouveau Claudel. Il s'écrie :

Restez avec moi, Seigneur, parce que le soir approche et ne m'abandonnez pas !

Ne me perdez point avec les Voltaire, et les Renan, et les Michelet, et les Hugo, et tous les autres infâmes !

Leur âme est avec les chiens morts, leurs livres sont joints äu fumier.

Ils sont morts, et leur nom même après leur mort est un poison et une pourriture.

Ce Claudel, qui semble si fort : a le bien lire, il a toujours peur. Péguy ne renie rien et ne craint rien. Son présent chrétien confirme, il le déclare, son passé libertaire et fraternitaire, son action patriotique confirme son action révolutionnaire. De l'un à l'autre, il y a mouvement, liaison, *promotion*, comme il écrit lui-même dans un beau passage sur le progrès de l'œuvre cornélienne. Les *stances* du *Cid* annoncent, préparent les *stances* de Polyeucte, écrit-il ; et je dirai, lui prenant son langage et l'appliquant à lui : Les proses républicaines des Cahiers d'autrefois annoncent, préparent les proses chrétiennes des Cahiers d'aujourd'hui, les proses chrétiennes reprennent, raniment les proses républicaines, les font monter, les font parvenir au degré suprême. « Cette promotion des unes aux autres, cette

« promotion dans la matière, dans la chair, cette pro-
« motion matérielle, cette promotion charnelle, cette
« promotion temporelle ne fait que représenter dans la
« matière et dans la chair la promotion même, la pro-
« motion propre, la promotion entière, totale, intégrale
« des deux œuvres. D'une œuvre à l'autre. Ou plutôt ce
« sont les mêmes proses qui sont promues, transférées,
« qui passent d'un registre à l'autre, du registre héroïque
« au registre sacré. Qui montent. Du temps à l'éter-
« nel. »

Temporelle, éternelle, c'est une même œuvre et qui vient d'un même homme. Péguy a toujours aimé, servi, son pays et son peuple ; il a toujours défendu ses libertés, la liberté ; il aimera, servira, il défendra toujours. Ce fils de paysans, universitaire révolté contre ses maîtres, n'ira pas sous d'autres férules. Il ne cédera jamais, fût-ce d'un pouce, aux théologiens et aux bureaucrates du Christianisme.

Cette philosophie mystique de Péguy, cette opération profonde qui définit le Christianisme et la Révolution aussi peut-être, quelle est-elle ?

Continuons notre lecture. Remettons-nous dans le courant et dans l'atmosphère de cette œuvre, toute chrétienne et toute populaire, toute mystique et toute familière. Voici, non pas un deuxième mystère, mais sa préface : *le Porche du mystère de la deuxième vertu.* C'est un porche dont les dimensions sont immenses. Au

plus haut de l'ogive est la Vierge ; au ras du sol un laboureur travaille ; entre deux, les soldats, les ducs, les rois sont à l'œuvre ; les saints, les anges sont en prières. Dieu assiste.

— *Orléans, qui êtes au pays de Loire...*

Jeanne a dit ces mots et tout s'émeut au ciel. Qui donc est cette enfant qui ne consent pas à la ruine de son peuple ? Elle va s'armer : quelle chrétienne ! La France ne la connaît pas encore, et Dieu déjà l'écoute.

Dieu : je crois que Péguy est le premier poète qui ait fait parler Dieu, qui lui ait donné une voix dont on entende l'accent. Le voici, je le connais, je peux imaginer sa personne et son geste, (l'imaginer, dis-je : car je ne raconte pas exactement ici l'œuvre de Péguy ; mais cette œuvre de si haute imagination, on ne saurait la lire sans l'imaginer soi-même et en retour) : c'est un vieux patriarche assis devant sa ferme. Ses serviteurs, ses troupeaux sont rentrés. Il se repose et regarde les cieux brillants d'étoiles et de mondes, ses étoiles, ses mondes. Or il entend cette voix, et il reste attentif.

— *Orléans, qui êtes au pays de Loire...*

Quelle certitude dans le cri que cette fille a poussé ; quelle force d'espérance !

C'est de la Terre que le cri est monté. La pensée, les regards de Dieu cherchent la Terre dans l'espace. Cette Terre, que son fils a aimée, où son fils est allé ! Dieu s'en étonne, il en souffre toujours. *Cette énorme aventure* : l'incarnation ; le supplice ; la mort ; le supplice qui dure, le sang laissé comme en otage aux hommes ; et ensuite ce désordre inouï, ce désordre d'une espérance

insurgée contre la loi, d'une grâce toujours obtenue par pitié. Tout cela à cause de Jésus. Quel père comprend jamais ce qu'a voulu son fils ? Or, le Dieu de Péguy est un père, tout puissant et tout sage, mais père encore. Disons les choses claires comme nous les voyons : le Dieu de Péguy est un vieux patriarche juif qui ne comprend rien au Christianisme, et tout ce qui lui vient de cette Terre consacrée, divinisée, est surprise, émotion, douleur pour son vieux cœur.

Le voici donc penché vers elle ; et nous entendons à travers la pensée divine les bruits qui montent de chez nous. Un bûcheron dans la forêt : le froid gèle son haleine dans sa barbe, gerce ses mains sur l'outil. Comme il travaille : il pense à ses enfants, sa chair innocente, pure, son espérance, ses enfants confiés à la Vierge Marie ; et il cogne à grands coups qui retentissent là-haut. Quel courage, quelle vertu d'espérance ! Dieu considère toujours. Voici que son regard se pose, s'arrête : il a vu les chaumières fumantes, les troupeaux dispersés. C'est la Lorraine d'où le cri est monté.

— *Orléans, qui êtes au pays de Loire...*

Cette résolution dans cette misère ; ce courage, cette espérance toujours ; Dieu admire et, ô merveille ! il sent un mouvement pareil qui s'opère en son cœur ; il s'intéresse à ces êtres malheureux et braves que son fils a aimés, il s'émeut pour eux, comme eux. La touchante vertu des hommes fleurit en lui. O surprise : le Dieu fort et tout puissant espère, il se surprend à espérer.

Cette énorme aventure : voilà ce qu'elle a produit. Elle a mêlé les hommes à Dieu, rien ne les séparera plus.

Jésus, toujours crucifié pour eux, souffre de leurs abandons, se réjouit de leurs fidélités. Il s'est fait l'esclave des hommes, et son père, à travers lui, leur est lié. L'homme espère, Dieu espère ; l'homme en Dieu, Dieu en l'homme ; il faut que l'un par l'autre ils se sauvent. Drame inouï, qui soumet le créateur à la créature, qui le destine à partager la douleur et la joie. Drame singulier : c'est Jésus qui conçut l'Espérance, qui la fit entrer avec son sang au cœur des hommes et jusqu'en son père. Jésus, l'*homme qui a espéré* : Péguy l'appelle ainsi, et je ne sais pas d'appellation plus simple, plus grande, plus digne de la divinité. Dieu subit ce qu'a voulu son fils. Quelle révolution ! Elle monte des profondeurs de l'humanité, la travaille, la soulève. Les hommes qui ont vaincu, c'est-à-dire les saints, la portent au ciel où ils la continuent à la face de Dieu même, tous ligués contre lui.

Pour que pied à pied la Justice,
Pas à pas cède le pas à la Miséricorde.

Car le patriarche, obstiné dans les habitudes de son ancienne loi, veut résister aux suppliants que son fils a dressés contre lui. Mais tous les hommes soutiennent de leurs vœux la réclamation des saints, toutes les paroisses sonnent pour eux leurs cloches. L'assaut chrétien fait brèche au ciel.

Les anges considèrent d'un peu haut dans l'espace ce combat où il n'y a pas de place pour eux. Purs esprits, ils s'étonnent. Nul n'est chrétien s'il n'est homme, charnel, s'il ne porte en ses veines le sang épais qui coula

sur la croix. Les anges, créatures d'un autre ordre divin, s'étonnent comme Dieu leur maître. Péguy leur parle avec sa verve rude :

Voilà, mon enfant, ce que les anges ne connaissent point, je veux dire ce qu'ils n'ont point éprouvé.

Les péchés de la chair et les uniques rémissions de la chair.

Les péchés qui sont de la chair et qui ne sont que de la chair.

Et que toute créature ignore qui n'est point charnelle.

Les péchés de la Terre et de la Terrestre terre que les anges ne connaissent que pour en avoir entendu parler.

Comme une histoire d'un autre monde.

Et presque pour ainsi dire d'une autre création.

Ils ne connaissent ni l'inquiétude, ni le désespoir, ni l'orgueil, le vieil orgueil humain qui monte au cœur de l'homme comme la sève au corps de l'arbre. Ils ont bien eu leur orgueil aussi, ceux-là du moins qui se perdirent avec Lucifer; mais

C'était un orgueil de pensée, un pauvre orgueil d'idée.

Un pâle orgueil, un vain orgueil tout monté en tête.

Une fumée.

Nullement un gros et gras orgueil nourri de graisse et de sang.

Tout crevant de santé.

La peau luisante.

Et qui aussi n'a pu être racheté que par la chair et le sang.

Un orgueil tout bouffi de sang
Qui bourdonne dans les oreilles
Par le bourdonnement du sang,
Un orgueil qui injecte les yeux de sang,
Et qui bat le tambour dans les tempes,
Voilà ce qu'ils ne connaissent point.
Ils ne connaissent donc point qu'il y a un Pâques,
Un jour de Pâques, un dimanche de Pâques,
Une semaine de Pâques,

Un mois de Pâques.
Pour la montée, pour la remontée de l'espérance charnelle.
Comme il y a pour la sève du chêne et du bouleau
Un mois d'avril, un mois de mai.

. . . . . .

Ils ne connaissent point le vieil orgueil royal, ils ne connaissent donc point l'antique orgueil,
L'orgueil sanguin, crevant de soi, l'orgueil qui crève dans sa peau, ils ne connaissent donc point
Que la jeune, que la charnelle, que la timide espérance
Marche en tête du cortège,
Innocente s'avance.
C'est à nous, infirmes, qu'il a été donné,
C'est de nous qu'il dépend, infirmes et charnels,
De faire vivre et de nourrir et de garder vivantes dans le temps
Ces paroles prononcées vivantes dans le temps.

Ainsi l'axe du ciel n'est plus le trône de Dieu, mais la croix qui est chez les hommes : ils sont au centre, ils portent tout. Les Juifs se demandaient avec angoisse : Que voudra Dieu? Dieu, père de Jésus, se demande avec angoisse : Que feront les hommes? Vaincu par l'amour de son fils, il se penche avec une angoisse, une tendresse croissantes sur eux, sur leurs peines, leurs foyers, leurs patries. Il a besoin qu'ils soient solides, qu'ils soient forts. Et plus il les voit faibles, plus il tremble pour eux, plus il s'intéresse à eux, plus il les aime.

— *Orléans, qui êtes au pays de Loire !*

Que veut cette enfant qui appelle? Elle crie de Lorraine, et Lorraine est en France. Dieu connaît ces Français : ils ont plus d'une fois combattu pour son fils.

Il faut que chrétienté, que Lorraine continue...

Dieu écoute leur espérance.

Le Porche du Mystère de la deuxième vertu est une œuvre immense. Je me suis limité à prendre en elle ce qui pouvait faire ressortir la grandeur de l'homme dans la foi chrétienne de Péguy. J'ai laissé les autres idées. Péguy a publié ensuite le *Mystère des saints Innocents* : deuxième porche, ouvrant sur un transept. La cathédrale même, qui sera le mystère de la deuxième vertu, *le propre* de l'Espérance, n'est pas construite, ou si elle est construite, elle n'est pas dévoilée. Quelle est la signification de cette vertu ailée qui purifie les âmes souillées, qui affirme au delà des jours, et crée dans la création même ; de cette vertu rajeunissante, rejaillissante, vertu des enfants et des femmes, des héros et des saints ? En quelques passages du *Mystère des saints Innocents*, Dieu parle lui-même et dit ce qu'il espère de l'Espérance :

O nuit sera-t-il dit que je t'aurai créée la dernière.
Et que mon Paradis et que ma Béatitude
Ne sera qu'une grande nuit de clarté.
Une grande nuit éternelle
Et que le couronnement du jugement et le commencement du Paradis et de ma Béatitude sera
Le coucher de soleil d'un éternel été.

Or il en serait ainsi, dit Dieu.
Et tout ce que je pourrais mettre sur les bords des lèvres
Des plaies des martyrs
Ce serait le baume, et l'oubli, et la nuit.
Et tout s'achèverait de lassitude,
Cette énorme aventure,

Comme après une ardente moisson
La lente descension d'un grand soir d'été.
S'il n'y avait pas ma petite espérance.
C'est par ma petite espérance seule que l'éternité sera,
Et que la Béatitude sera.
Et que le Paradis sera. Et le ciel et tout.
Car elle seule, comme elle seule dans les jours de cette terre
D'une vieille veille fait jaillir un lendemain nouveau.
Ainsi elle seule des résidus du Jugement et des ruines et des débris du temps
Fera jaillir une éternité neuve.

Une courte méditation sur les trois vertus vient alors :

Je suis, dit Dieu, le Seigneur des vertus.
La Foi est la lampe du sanctuaire.
Qui brûle éternellement.
La Charité est ce grand beau feu de bois
Que vous allumez dans votre cheminée
Pour que mes enfants les pauvres viennent s'y chauffer dans les soirs d'hiver.
Et autour de la Foi je vois tous mes fidèles
Ensemble agenouillés dans le même geste et dans la même voix
De la même prière.
Et autour de la Charité je vois tous mes pauvres
Assis en rond autour de ce feu
Et tendant leurs paumes à la chaleur du foyer.
Mais mon espérance est la fleur et le fruit et la feuille et la branche.
Et le rameau et le bourgeon et le germe et le bouton.
Et elle est le bourgeon et le bouton de la fleur
De l'éternité même.

Germe aussi de quel avenir terrestre, de quelles renaissances, de quelles humanités neuves et glorieuses ? Déjà

une révolution est sortie de ce christianisme tel que l'entend Péguy, *« jeune et capable de désordres immenses »*. Il en sortira d'autres. La création, toujours inachevée, porte en elle-même le germe et le bourgeon de ses progrès futurs.(1) L'espérance, mère des jeunes dieux, la mène en ses parcours. Grande idée religieuse, et qui rappelle les plus beaux mythes ariens.

Cette grandeur de l'homme : nous la retrouvons partout dans l'œuvre de Péguy ; et cet attachement à l'homme.

Il a laissé l'humanisme pour les mystères chrétiens. Dans ces mystères, qu'a-t-il trouvé ? Jésus, qui est un homme encore, Jésus, nouvel Adam, un homme libre et qui espère. Péguy ne sacrifie pas la pensée humaine à la splendeur d'une théologie, il n'exténue pas la famille humaine au profit d'un clergé. L'homme, père,

(1) On pourrait marquer ici tout ce qu'il y a de bergsonien dans le réalisme mystique de Charles Péguy. Un des écrivains qui l'ont le mieux étudié, M. René Johannet, a donné sur ce sujet des indications très sûres. « C'est au Bergson de *Matière et Mémoire* et plus encore au Bergson des *Données immédiates* qu'il doit sa structure intellectuelle... Péguy est allé plus avant que son initiateur... sur le terrain pratique des attitudes et des conclusions d'art, Péguy se place au rebours de la cohorte bergsonienne aux longs tumultes et à l'insipide babillage. Il bergsonise, mais il ne se pâme pas. Il bergsonise même tellement qu'on peut considérer l'œuvre de Péguy, notamment au point de vue religieux, comme le couronnement qu'aurait dû avoir la philosophie bergsonienne, et qu'elle n'a pas eu. » *Péguy et ses Cahiers*, p. 154-5.

artisan, soldat, est le simple héros de son œuvre chrétienne. C'est lui après Jésus le porteur de la croix. (1)

La grandeur humaine, disions-nous. Disons mieux, les grandeurs humaines. Elles sont nombreuses et Péguy les honore. L'antique vient première : grandeur dure, pure ; invention des races héroïques, des maîtres qui enclorent les premiers domaines et fondèrent les premiers foyers, aussi les premiers temples. Péguy l'a exprimée et il ne l'oublie pas. La chrétienne vient ensuite : tendre comme la chair, humble comme le désir, molle comme la terre mouillée par l'orage et gonflée par les germes qui lèvent.

Ces deux voix vont ensemble dans l'œuvre de Péguy, comme deux fleuves dont les eaux couleraient toujours reconnaissables dans le lit rocheux qui les porte. Qu'un autre juxtapose, superpose avec science les vertus qui sont théologales aux vertus qui sont de l'homme seul, les trois chrétiennes aux quatre antiques : c'est un travail de théologien, et il a été fait. Péguy ne cherche pas

(1) Grandeur de l'humanité ; et, dans l'humanité, grandeur de la créature infirme et charnelle, la femme. C'est le sujet du poème *Ève*. Jésus parle à Ève, et la vénère.

Et moi je te salue, ô première ouvrière...

Péguy pousse loin les expressions de son christianisme révolutionnaire. L'Église est en fait la religion formelle du riche, écrit-il, et « Voilà pourquoi elle n'est rien. Et surtout et elle n'est rien de ce qu'elle était, et elle est devenue, tout ce qu'il y a de plus contraire à elle-même, tout ce qu'il y a de plus contraire à son institution. Et elle ne se rouvrira point l'atelier, et elle ne se rouvrira point le peuple à moins que de faire, elle aussi, elle comme tout le monde, à moins que de *faire les frais* d'une révolution économique, d'une révolution sociale, d'une révolution industrielle, pour dire le mot d'une révolution *temporelle* pour le salut *éternel*. » *Notre Jeunesse*, p. 139.

les liens, les hiérarchies. Son emploi est de maintenir dans leur exactitude, dans leur virginité, toutes les voix de l'homme, et de les affranchir : voix de Judée, de Grèce, de Rome ; voix de l'Église et de la Révolution. La catholicité humaine est faite de leur ensemble.

Pourtant il est sensible qu'un croissant amour l'attache à cette humble grandeur du chrétien qu'il a retrouvée au milieu de sa vie. Elle est toute populaire. Le génie de Péguy, tout populaire aussi, s'y retrouve et s'y plaît. Le chrétien suit un maître qui a porté un lourd fardeau ; il ne prétend pas aux dominations vaines, aux grandeurs temporelles ; il est l'homme de peine de la création. La Providence l'a mis à cette place, cette charge est tombée sur lui : il l'assume de son mieux et ne se targue d'aucun mérite. Ainsi, quand au matin de la bataille les brigades s'éveillent et s'arment dans la brume, chacune occupe son poste et attend la journée. Elles n'ont qu'à attendre et qu'à se tenir prêtes. Puis le hasard choisit l'une d'elles entre toutes, et la place au centre du combat. Elle ne l'avait pas mérité : l'honneur s'est décidé pour elle. Et les autres brigades, ses camarades, cependant qu'elles combattent, sentent obscurément qu'ailleurs le combat est plus vrai, la mort plus exigeante, le sacrifice plus utile et l'issue décisive. Pour elles, l'effort a des relâches ; il n'en a pas pour ceux qui sont au centre ; et ceux-là se doutent bien qu'ils sont dans la bataille ; ils devinent les regards, les cris poussés vers eux, et sur eux la pensée du chef. Sous ces regards, ces cris, cette pensée, leur troupe meurtrie, décimée, lutte avec un courage plus grand que son

courage même, résiste avec une force plus grande que sa force même. Elle était au matin pareille aux autres, ni plus brave ni moins brave ; et au soir elle est différente. Elle a traversé l'épreuve, elle sort du feu. Elle est, elle reste différente, marquée aux yeux de tous par la grâce auguste du combat. Un hasard en est cause : l'héroïsme est entré en elle. Tel est le chrétien : un être parmi les êtres, et semblable aux plus humbles. Mais il combat pour la nature entière, les puissances d'en haut espèrent en son effort, il a été choisi et de là vient le surcroît de sa force.

Nous disons : tel est le chrétien. Suivons Péguy, et disons : tel est le Français. Un rapport certain lie dans sa pensée la grandeur chrétienne à la grandeur française qui est l'autre constant objet de son travail. La France n'a pas âprement voulu sa destinée : elle est grande, elle est telle jusque dans ses faiblesses et jusque dans ses chutes. Le Français n'est pas dur comme le Romain, guindé comme l'Anglais. Il suit sa nature inventive ; il erre, il faute, et plus souvent qu'un autre, c'est possible. Mais il se relève, il avance et son travail est grand. Son goût délicat de la vie, son infatigable ardeur humaine le sauvent à travers les épreuves. Et il a beau faire, il a beau s'égarer ou vouloir le repos : il est au centre du combat, sa destinée l'y fixe, tous le savent. L'honneur s'est décidé pour lui, il a reçu la charge.

Jamais Français n'a cru plus énergiquement que Péguy à la mission de sa patrie. Ni Hugo, ni Michelet même. Comme eux, il croit à la puissance de l'esprit sur l'histoire, à la vocation providentielle de la France. Les

peuples ne passent pas comme font les troupeaux, leur suite n'est pas monotone, aveugle, déterminée par un seul jeu de forces et de causes ; une autre influence les presse, les anime, choisit certains d'entre eux et les oblige à travailler pour elle. Ces peuples élus, qui ne les connaît ? De Jérusalem à Paris (Athènes, Rome, Florence jalonnent cette voie), un seul geste spirituel traverse l'humanité, long soulèvement sacré qui touche au loin les races lentes ou basses, les étonne, les irrite, et bon gré mal gré les élève. La France est le dernier de ces peuples élus. C'est bien ainsi qu'un Michelet, qu'un Hugo comprennent l'histoire et la mission de la France. Leur patriotisme n'est pas moins absolu que celui de Péguy. S'il paraît moins âpre et moins exclusif en ses formes, moins tendu, moins armé contre l'étranger, c'est qu'il a mûri en des jours plus glorieux, ou, d'un mot plus simple, plus heureux.

Tâchons de voir comme elle est aujourd'hui, notre patrie atteinte et menacée. Un grave mouvement, tout contraire à son génie, s'est produit à côté d'elle et jusqu'en elle. Ce mouvement matériel profite aux peuples brutaux et disciplinés, courbés sous les machines et les règlements, à une multitude morne et basse, massivement opposée aux aspirations humaines de l'ancien monde, de l'Europe humaniste et chrétienne, de la vieille Europe que la France entraînait. Et cette France est là, affaiblie par le sang perdu, ralentie par le regret des fautes téméraires, désarmée par la destruction de l'ordre où elle a grandi. Elle s'est affaissée ; pourtant elle conserve un prestige sur ces peuples neufs

qui ont le nombre et la force ; elle reste haute de toute la hauteur de ses tentatives vaincues. Elle porte toujours la charge sacrée, elle reste la plus dévouée, la plus inventive, et si quelque nation doit hériter d'elle, le moins qu'on puisse dire, c'est que cette nation-là se fait beaucoup attendre.

J'ai nommé Michelet, la Révolution : rappels d'une tradition que le temps et les événements emportent avec une rapidité extrême, et qu'on oublie, ou qu'on renie et qu'on diffame. Péguy, enfant de cette tradition, veut qu'on l'honore toujours et qu'on la continue. Les temps où nous vivons sont tristes et durs, est-ce une raison pour laisser entrer en nous la tristesse et la dureté ? Péguy reste invinciblement un Français des années 1830 ou 1848, tout libertaire et tout espérant. Il s'attache au siècle vaincu qui n'est pas défendu contre l'ingratitude, il jette un voile sur ses ivresses, et le respecte et le défend comme on respecte, comme on défend un père.

Je le vois seul avec Rolland pour cette tâche. Rolland dans la solitude, parlant toujours et purement l'ancien langage ; Péguy dans nos combats, liant aux nouveaux langages les accents généreux du passé. Ils sont aujourd'hui peu nombreux, ceux qui savent entendre notre siècle natal !

Et parmi ceux qui savent l'entendre, il en est qui ne savent le défendre, ou qui ne le veulent pas. Nommerai-je cet autre maître auquel je pense ? Il n'appartient pas à la génération que j'étudie ici. Il est un aîné, mais tout de même un jeune aîné, et il nous est aisé de remonter

jusqu'à lui : M. Barrès est ce maître. Je lisais ces jours-ci les pages par où il termine son livre admirable, assurément admirable, sur *la pitié qui est aux Églises de France*. Elles couronnent son œuvre. Je ne crois pas qu'il les dépasse, je ne crois pas qu'il aille plus haut, et je le regrette ! car ces pages, si belles soient-elles, laissent un large espace au regret.

Ce n'est pas la seule pitié qui est aux Églises de France qui émeut M. Barrès ; c'est aussi la pitié des campagnes qu'on souille, des forêts qu'on arase, c'est la ruine de toutes les spiritualités, de toutes les virginités que l'ingrate humanité moderne avilit ou néglige. La fée celtique lui est chère comme la fée chrétienne ; il a même foi en l'une, en l'autre ; il aime, il vénère ensemble toutes les sources des élans sacrés. Alors pourquoi ne dit-il rien des sources où il but enfant, des sources dont ses lèvres sont humides encore ? A chacune de ces lignes que sa main écrit et que mes yeux lisent, un cri monte, proteste en moi : Le XIXe siècle, Barrès, qu'en faites-vous ? On l'étouffe aujourd'hui sous nos yeux, du moins une conspiration puissante l'essaye ; tantôt par le mépris, tantôt par l'insulte. Sous vos yeux, Barrès, et vous ne dites rien ! Vous qui avez l'autorité, la force, vous qui pouvez, vous qui prétendez à toutes les piétés, vous laissez en silence étouffer ces voix qui vous bercèrent, qui furent maternelles pour vous ! Ou si vous parlez d'elles, c'est si bas, c'est si vite ! « Les « pensées de nos lointains ancêtres exercent toujours de « mystérieuses et fortes poussées dans notre vie, écrivez-« vous. Le peuple des fées et des génies qui vivaient

« dans les eaux, les bois et les retraites a disparu, mais « en mourant il a laissé aux lieux qu'il animait des « titres de vénération, et gardé avec notre race des liens « d'amitié ou de terreur... » Vous montez haut, Barrès, et jamais on ne monte trop haut ; mais pouvez-vous monter si vous rompez la chaîne qui vous lie, si vous n'honorez premièrement vos très proches ancêtres, vos pères, non pas ceux-là qui furent aux croisades, mais simplement ceux-ci qui touchèrent nos fronts ? Ils ont tant fait pour nous, de nous tant espéré ; eux seuls donc n'ont rien laissé, rien trouvé qui demeura en nous et qui nous pousse en avant avec force ? Le monde entier les écouta et continue de les entendre. Quelle est son illusion ou notre sécheresse ?

Mais laissons là le monde ; son vague témoignage est toujours une énigme. J'écoute la prose de M. Barrès, c'est assez. J'entends à travers elle tous ceux dont il évite les noms. Lisons ces mots, saisissons les échos subtils d'où leur vient la beauté. « Je veux capter tout ce qui frémit « de sacré dans notre sang, écrit M. Barrès. Après tant de « dissonnances, j'ai besoin d'harmonie et d'un approfon- « dissement de mon humanité... » Ce n'est pas Ignace de Loyola, non pas même Chateaubriand, qui enseignèrent à M. Barrès ce frémissement et ce besoin. *Un approfondissement de mon humanité* : ici j'entends Gœthe et j'entends Michelet ; et je sens, dans la musique des mots, Michelet plus proche encore que ne l'est Gœthe. Tant de fois j'ai deviné, derrière la main volontaire de M. Barrès, la main nerveuse et passionnée du maître qui n'est pas nommé ! Je continue ma lecture, et je ren-

contre ce magnifique passage où M. Barrès raconte le pélerinage qu'il fait chaque année, au retour de l'été, à telle humble source de son pays cachée au petit Bois des Côtes. « J'en sais de beaucoup plus belles, mais de « celle-ci j'ai l'habitude et nul autre ne la regarde... » Enfant, il la connaissait, l'interrogeait déjà ; homme, il lui continue le vieux culte instinctif. Eau celtique, eau romaine, une même eau bruissante ! « Je t'ai quitté « depuis quarante ans, petit Bois des Côtes, et d'année « en année la vie industrielle te resserre et te menace. « Je t'aimais avec ce sentiment que tes jours dureraient « alors que nous aurions passé près de ton miroir « comme les éphémères, et voici qu'en te faisant ma « visite, j'entends les cloches et les rumeurs des fabri- « ques toutes proches. Oh ! belle fontaine, toujours « jeune, forte, pure, jaillissante, d'un instant à l'autre, « peut-être tu vas périr ! Aujourd'hui je me réjouis que « la source du Bois des Côtes, dans sa vasque de sable « fin et sous un voile de cresson, ne soit pas encore « captée. » Rousseau ! Puis-je écrire ici un autre nom ? Rousseau enchanta Barrès adolescent, et l'indestructible ancêtre conduit ici et son âme et sa main. Je n'aime pas Rousseau ; ni son emphase, ni ses rancunes, ni ses vices, guère davantage ses vertus ; j'ai trouvé bel et bon, l'an dernier, ce discours par où M. Barrès proscrivit la glorification civique de sa mémoire. Mais quand je lis cette page, après cent cinquante années toute empreinte de son génie, je pense que les marchandages dont nous grevons la mémoire de cet homme sont un peu ridicules ou tout occasionnels.

« Téméraire ingratitude ! » écrit M. Barrès, en réprobation des oublis. Certes oui, téméraire ! « J'ai besoin « de sentir mes rapports avec toutes choses et que « toutes les parentés éclatent, dit-il encore ; j'ai besoin « qu'un dialogue, long ou court, s'établisse entre moi, « entre toutes les choses et tous les êtres... » Qu'elles éclatent donc, toutes ces parentés ! Et pour que la conversation ne soit pas attristée par une place vide, pour qu'elle ne soit pas menacée par le reproche et la vengeance d'un absent, que Rousseau donc y soit admis avec Mme Sand sa fille, et Hugo avec Lamartine, et Proudhon avec Michelet, tous ceux enfin qui pour un Claudel (non pour lui seul) sont *infâmes*.

M. Barrès cite avec amusement, avec ironie, un mandement du vieil évêque saint Éloi qui, au ve siècle, condamnait à tour de bras les déguisements du carnaval, les danses de la Saint-Jean, le repos du jeudi, tous les souvenirs des nymphes et des fées. « *Laissez-là les « fontaines,* commandait l'évêque, *et coupez les arbres « sacrés.* » M. Barrès n'entend-il pas les consignes qu'autour de lui on se repasse, et qu'on observe ? « Tout « le divin, à la rescousse ! » crie-t-il enfin. Et je vois toujours ce dieu qu'il n'a pas invité.

Quelle imprudence ! Rien n'est si dangereux qu'un dieu ainsi laissé. Toutes les histoires de nos fées s'accordent à le dire. M. Barrès les connaît et les aime trop bien pour que j'aie à le lui apprendre. Et ces mêmes histoires nous apprennent aussi que rien n'est si inutile qu'un tel affront : quoi qu'on fasse, le dieu méconnu vient toujours à la fête. Invisible ou visible, il est là, il se venge.

Il viendra donc, ce génie que M. Barrès prétend excepter, ce génie de protestation et de désir. L'appellerai-je de son nom redoutable ? J'hésite, je le ferai pourtant. C'est le génie des Révolutions, le peuple le connaît ainsi. Il paraîtra, fort grave et de rouge vêtu. Il n'a pas choisi la sanglante couleur, les siècles la lui ont abondamment donnée; il l'a reçue et il la porte. C'est un dieu redoutable, qui ne le sait ? Il frappera ceux qui l'ont offensé, il fera éclater sa parenté dont on rougit. N'est-ce pas le vœu même que tout à l'heure nous formulait M. Barrès ? « J'ai besoin que toutes les « parentés éclatent... » nous disait-il. Et qu'est-ce donc, une révolution, sinon le redressement d'une force humiliée qui tout à coup fait éclater sa parenté ?

Évidemment c'est difficile de faire accueil à tous les dieux : ils sont nombreux et souvent incommodes. Mais M. Barrès les a tous appelés ! Qu'il se tienne donc au seuil de la maison et trouve les salutations. Saura-t-il, comme les anciens savaient avec un art si fin, distribuer nos respects, nos honneurs ou nos précautions (car il y a des dieux dont on se garantit, et les fleurs qu'on leur porte c'est pour se protéger) ?

Quos, quoniam cœli nundum dignamur honore,
Quas dedimus, certe terras habitare sinamus...

« Ceux-là, puisque nous ne les jugeons pas encore dignes « du ciel, écrit Ovide expert en la matière, nous leur « permettrons d'habiter les terres que nous leur avons « données... » Tous donc n'étaient pas exaltés, mais le moindre conservait son droit. Prométhée, le plus dan-

gereux des héros, avait son temple dans un faubourg d'Athènes. M. Barrès voudra-t-il y veiller, ou déniera-t-il à ces dieux que nous avons servis (lui aussi les a servis) un salut pareil à celui qu'il adresse avec tant de grâce, de noblesse, aux divinités un peu légères des fontaines? Refusera-t-il décidément de dire au sanglant immortel : « O dieu ! je te connais, je connais tes délires ; mais je « sais aussi tout ce qu'il y a de bon en toi, et tu vien- « dras aussi ? »

Tu viendras aussi ! Charles Péguy prend, amène avec lui tout le siècle tombé. Il s'y attache ; non d'une attache inerte et serve, non avec fétichisme. Les maladresses, les erreurs, les naïvetés, les formules périmées, les crimes enfin, car il y a des crimes, il les connaît. Mais il ne va pas augmenter d'une voix le chœur assez nombreux des voix injurieuses. A quoi bon ? Il se tient fidèle au bien qui a été voulu, aux intentions impérissables.

Quelles sont-elles ? Assurément, il est légitime d'interpréter ce colossal effort où tant d'êtres et de traditions concoururent. Qu'ont-ils enfin voulu qui mérite le souvenir, ces Français révolutionnaires ? Essayons de le dire. A l'instant où commençait cette révolution industrielle qui termine l'ancienne histoire, qui sépare toutes les anciennes humanités de notre âge qui est encore sans nom ; à cet instant où tous les états, toutes les organisations sociales allaient énormément accroître leur pouvoir sur les choses, leur richesse matérielle ; très précisément à cet instant si grave, les Français du XVIIIe et du XIXe siècle se souvinrent de l'humble artisan

de toutes les puissances, l'homme ; et ils firent en sorte qu'il ne soit pas oublié. Géomètres, naturalistes, physiciens, ils avaient inventé les nouvelles techniques; et ils dirent en les apportant qu'ils n'avaient pas travaillé pour l'enrichissement, le vain gonflement des aristocraties, mais pour le relèvement, l'ennoblissement de l'homme ; pour l'éducation des enfants, la guérison des malades, le repos, la paix des vieillards, la culture des âmes. Toute leur propagande exprime ce vœu que l'humanité plus puissante soit aussi plus attentive à elle-même, plus soucieuse de ses forces gaspillées, plus humaine afin d'être plus grande. Quelle faute y a-t-il en ce vœu ?

Ils ont voulu ceci encore : eux, les premiers qui connussent toute notre terre et son histoire, tous les langages et tous les cultes, ils voulurent trouver une culture valable pour toutes ces familles humaines soudain rapprochées, un langage spirituel où leurs traditions soient reçues et placées ; ils voulurent l'organisation, l'accord des voix, cette catholicité enfin où conspirent tous les âges classiques, la Grèce, les deux Romes, et l'Europe humaniste. Et je le dis encore : Quelle faute y a-t-il en ce vœu ? « O mon père, auteur de « ma vie, infatigable nourricier et de mon sang et de « mon cœur, écrit Michelet en son journal intime (1852), « qui prodiguez à l'un les fruits de la nature, qui com- « blez l'autre de pensées inventives et de hauts désirs, « qui vous mettez en moi pour faire de moi un créateur, « associant ma faiblesse aux énergies de la toute-puis- « sance, je ne pleurerai pas sur votre autel désert, mais

« je le referai de moi-même, de ma vie et de ma « substance, j'y ramènerai le monde par les cent voix « de ses traditions ; de sorte que l'homme, restitué à sa « nature, redevienne l'image du souverain artiste qui « crée toujours et sans repos ! » M. Barrès parle-t-il très différemment quand il nous dit sur un ton plus intime et nostalgique : « Téméraire ingratitude ! Il faut sauver « l'antique royaume de l'esprit; il faut dégager et unifier « tout le domaine du sacré. J'ai besoin de relier ce qui « est divers et qui semble s'opposer, et que pourtant « mon cœur accueille. J'ai besoin d'unité dans l'univers « et dans mon cœur. J'ai besoin de sentir mes rapports « avec toutes choses et que toutes les parentés éclatent ; « j'ai besoin qu'un dialogue, long ou court selon les « espèces, s'établisse entre moi, toutes les choses et tous « les êtres. Si mon regard était assez fort, je voudrais « n'avoir pas de limite ; je veux du moins, aussi loin « qu'il se porte, comprendre, accepter mes rapports « avec tout ce qui survient dans mon horizon. La terre « est enserrée dans un réseau divin dont je ne voudrais « rompre aucune des mailles innombrables. Je n'élimi- « nerai pas ces demi-formes confuses, mais je les regar- « derai et les justifierai. Je rallume en esprit la flamme « posée sur l'oculus. » Ce que M. Barrès eût écrit en 1852, je ne me mêlerai pas de le deviner. Mais je suis sûr que Michelet, s'il entrait aujourd'hui dans la vie, militerait, avec quelle ardeur et quel génie ! pour le salut des églises, ces vieilles pierres qu'il a si longuement interrogées.

Il arrive que M. Barrès s'étonne lui-même de la violence

du vœu qu'il forme pour ces vieux monuments et la spiritualité qu'ils abritent. « Étrange époque, vie inouïe », dit-il, « où tel doit être, en dernière analyse, le vœu « ardent des philosophes et des artistes, l'appel inattendu « des Renan, des Théophile Gautier et de leurs disci- « ples, saisis par le flot qui monte de la grossièreté « destructrice. » Et Michelet ! Toujours ce nom qui manque et que je restitue. Pour moi, j'ai clos voici longtemps ma jeunesse révolutionnaire, depuis longtemps je me suis rendu à d'autres et pressants devoirs. Mais j'ai toujours voulu les honneurs de la guerre, et la sortie en armes, et nos chefs salués, et nos drapeaux tenus et rangés par nous seuls.

Ces hommes du dernier siècle n'ont pas réussi leur effort. Est-ce manquer à leur mémoire que de le dire? Il n'est pas honteux d'être vaincu, mais il est sot de nier sa défaite et dangereux de l'ignorer. La révolution sociale et morale qu'ils avaient essayée porte présentement des fruits secs ou mauvais. Cependant l'autre révolution, la technique, celle-là triomphante, travaille par toutes ses voies à la diminution de l'homme. Elle le disqualifie, elle opprime ces délicates qualités humaines que nos pères ont tant aimées ; et la démocratie est peut-être de tous les régimes le plus faible, le moins armé contre cette oppression, contre cet étouffement. La tâche des révolutionnaires est donc à reprendre tout entière, et par la base, et dans la pensée même. Pourtant leurs intentions étaient justes et grandes, et l'heure où ils agirent fut choisie avec tant de génie qu'ils ne

pourront jamais être oubliés, et que leur essai malheureux restera marqué dans l'histoire. Les docteurs du moyen âge avaient compris que les maîtres antiques ne pourraient être laissés tout à fait en dehors de l'Église, sans honneur et sans culte. Dans un même sentiment peut-être, Péguy se refuse à délaisser ses maîtres : et les humanistes et les humanitaires ont leur place dans sa cité catholique, comme les anciens dans celle de Virgile.

La période antique ; la chrétienne ; et l'humanisme que termine la tentative révolutionnaire : toutes les grandeurs anciennes, dis-je, et parmi elles la grandeur révolutionnaire : telle est bien la pensée de Péguy. L'âge qu'il appelle *moderne* est l'âge des machines et des banques. La Révolution française le précède : elle reste pour lui un mouvement de l'ancienne France. Notre âge brutal et commencé d'hier est le lieu d'où Péguy considère ensemble toutes les grandeurs passées. Et les considérant ainsi, groupées dans un même recul, il découvre les similitudes. Car elles sont différentes, et pourtant elles sont sœurs. L'Europe humanitaire, toute passionnée pour l'homme, l'Europe humaniste, toute éprise de l'homme, sont-elles opposées à l'Europe chrétienne, servante d'un dieu fait homme, dévouée au salut et à l'élévation des êtres ? Ne sont-elles pas toutes trois diversement les filles, les sœurs au changeant visage, de cette Grèce antique où les hommes vivaient familièrement avec leurs dieux, de cette Athènes platonicienne où le libre artisan, donnant sa forme au marbre, *versait de sa main*, chante le vieil Hugo,

Quelque chose de beau comme un sourire humain
Sur le fronton du Parthénon...

Ne sont-elles pas toutes trois alliées ? Ces Europes, ces âges de l'ancienne humanité honoraient l'âme de l'homme. Notre âge l'oublie, telle est son innovation. L'homme moderne a voulu conquérir la matière, il a concentré sur elle ses pensées. Il l'a soumise, dit-il, et c'est possible ; mais il s'est lui-même soumis, cela est sûr. Pour entrer en elle, il s'est modelé sur elle, et sa pensée est devenue mécanique comme elle, et sa volonté est devenue un reflet des forces aveugles, une stupide avidité de puissance. La matière a détruit les croyances de l'homme et ses nobles organes, elle l'occupe entièrement et menace son avenir. *Ist Veredlung möglich*, l'ennoblissement de l'homme est-il possible ? se demandait avec angoisse le jeune Frédéric Nietzsche, voici plus de quarante années, au lendemain de la victoire allemande, au seuil des temps nouveaux. Il avait dit en trois mots l'effort de ceux qui nous ont précédés et la question qui reste sur nos lèvres.

Péguy veut constamment ce que les humanités classiques ont voulu. Contre l'abaissement utilitaire des esprits, contre la contagion des forces aveugles, contre le pouvoir de l'argent, il maintient l'idée antique de la culture, l'idée révolutionnaire de la liberté et l'idée chrétienne du salut, qui toutes trois ont pour fin la plus grande noblesse, l'élévation de l'homme. « Nous, c'est-« à-dire l'homme, le monde, l'humanité ; la création. Ou

« encore : le prix, la valeur, la hiérarchie ; ou encore : « le sacré. » (1)

Fidélité aux anciennes humanités, au XIXe siècle qui les achève : voilà une direction pour nos pensées. Fidélité à la France qui nous a formés, qui nous porte : voilà une nécessité pour nos êtres. Une seule terre est sous nos pieds, la nôtre, *notre seule amie*, disait Michelet, et Péguy le mystique (non pas mystique à la manière d'un Claudel) ne l'oublie jamais. *Il faut sauver* : comment, par quels moyens terrestres ? Suffira-t-il que nous cultivions en nous le lyrisme et la foi ? La foi révolutionnaire, la chrétienne aussi ? *Sauver le cœur*, c'est bientôt dit. « Je ne demande que le cœur », dit

(1) Je signalerai ici les conclusions du livre de M. Louis Weber sur *Le rythme du progrès*. M. Louis Weber estime qu'instruits par la révolution technique présente, nous devons reviser nos vues historiques. La préhistoire, dit-il, est dès maintenant assez connue pour que nous y discernions une longue suite de siècles où l'homme vécut une vie dénuée de préoccupations surnaturelles, une vie toute pratique et occupée par le maniement des premiers outils. Avec cette période lointaine, la période où nous entrons présente des analogies. Entre elles deux s'étend une période très liée de trente siècles, et dont l'une des caractéristiques est l'immobilité des techniques. Sans doute, la pensée y est partagée en plusieurs moments, l'antique, le scolastique, le moderne. Mais « entre ces moments on n'a« perçoit point d'hiatus, ni de différences irréductibles dans l'orien« tation de la pensée... Ce grand mouvement intellectuel se développe « dans l'examen des facultés du sujet pensant, s'épanouit ensuite « dans la contemplation de la nature divine..., oscillant désormais « entre les deux pôles de toute philosophie : la personne moi, d'où « tout part, et la personne Dieu, où tout aboutit, suivant la « remarque de Maine de Biran... Les fins et les aspirations sont les « mêmes. » Loc. cit., p. 291.

Dieu. C'est heureux pour nous, rien n'étant si facile en nous que le cœur. Mais la nature nous lie moins tendrement, elle est plus exigeante. Écoutons une voix différente, la voix de Charles Maurras : « On a enivré « les Français du doux spectacle de la générosité de « leur âme, écrit-il. La question, c'est d'armer, d'exer- « cer et de protéger cette âme si belle. » Courte phrase, élégante et perçante, qui rappelle à d'autres devoirs. Péguy les ignore-t-il ? Non sans doute, il n'est pas de ces hommes que l'enthousiasme grise, il voit clair. Comment va-t-il armer, exercer, protéger l'âme de son pays ? Quelle sera sa politique ou, ce mot conviendra mieux sans doute, sa pratique ? Jeanne sa patronne, très avisée voyante et paysanne aussi, n'allait pas à l'aventure de combat en combat. Maurras le rappelle à tous ceux qui la suivent, il l'a dit à Barrès, je crois :

— Jeanne d'Arc allait à Reims, Jeanne d'Arc allait au Roi.

Où va Péguy ? Non, son idéal politique n'est pas le généreux tumulte, l'éternelle, l'aventureuse croisade. On a dit de lui : c'est un romantique. Soit. Provisoirement et sommairement, servons-nous de ce mot sommaire. Mais il y a tant de romantismes, et qui s'opposent. Nous l'avons observé déjà : Suarès et Rolland, romantiques tous deux, comme ils sont dissemblables ; l'un frénétique, inquiet ; l'autre, constant, stable, à bien considérer, le moins inquiet, le moins inquiétant des hommes. Comparons, rapprochons Rolland et Péguy. Ce sont de vieux camarades, et la marque de camaraderie ne s'efface pas. Rolland était un tout jeune

professeur à l'École normale quand Péguy y passa. L'égalité des esprits compensait l'inégalité des âges. Ils ont causé des soirs et des soirs. Leurs voix peuvent différer et leurs vies diverger : un rapport secret les tient liées. Et ces deux hommes (quelle que puisse être l'apparence) sont d'une fermeté classique en leur fond. Ils sont munis, à toute aventure, d'instincts invariables, de fidélités, de loyalismes silencieux et forts.

Péguy n'est pas un romantique. Il est un mystique, et c'est différent. Le romantique s'élève au-dessus des choses, les dédaigne ; il s'embrouille dans la pratique et volontiers la laisse à d'autres. Un mystique ne dédaigne rien et ne laisse rien à d'autres ; un mystique est un homme qui voit plus clair qu'un autre, un praticien qui se débrouille par finesse dans la surnature et dans la nature. Péguy n'aura pas de *« politique »* ; il nous l'a dit. Mais il aura une pratique. Quelle sera-t-elle ?

« Je suis un vieux républicain », dit-il ; il ne dit pas : « Je suis un jeune républicain ». Or, quelle est cette vieille République, la sienne ? Assurément ce n'est pas celle qui nous régit : il l'a traitée si durement que plus ne se peut. Elle fut bonne, déclare-t-il, jusqu'en 1881. Mais que signifie cette date ? En 1881, les grandes familles provinciales et catholiques étant vaincues, les républicains commencèrent à imposer leurs lois. C'est donc la République des républicains que Péguy déclare mauvaise ? « La République, écrit-il, fut une restaura-« tion jusque vers 1881 où l'intrusion de la tyrannie « intellectuelle et de la domination primaire commença « d'en faire un gouvernement de désordre... A cette

« date, la République a commencé de se discontinuer. « De républicaine, elle est notamment devenue césa- « rienne... La domination radicale et radicale-socialiste « est proprement un césarisme, nommément un multi- « césarisme de comités électoraux. » De cette République, la nôtre, Péguy méprise les usages, les formes coutumières; et non moins les institutions, les formes écrites. Je ne crois pas qu'il vote, ni qu'il ait jamais voté. Qu'est-ce donc, un républicain qui ne vote pas? Vote et démocratie sont une seule et même chose. Péguy, républicain, n'est donc pas démocrate? Non; il ne l'est pas, il ne l'a jamais été. Péguy n'a jamais pensé que des bulletins additionnés pussent exprimer la volonté d'un peuple. Il a trop haute idée de la liberté pour la courber sous un nombre, trop haute idée de l'autorité pour admettre qu'elle sorte d'un mécanisme. « *Je suis un vieux républicain*, dit-il pourtant, « *je suis un vieux révolutionnaire...* » Que signifient enfin ces mots? Ils peuvent recevoir des sens si divers. « Ce « que nous appelions autrefois *République...* », disait mélancoliquement Reclus en ses dernières années; et sans doute le vieillard voulait rappeler ainsi la pure idée, l'idée mystique (ne le comprenait-il pas enfin?) qui avait enchanté sa jeunesse. *République*, *Révolution :* demandons à Péguy lui-même la valeur qu'il donne à ces mots pour les faire durer jusqu'à nous, pour obtenir qu'on les respecte toujours.

— La *République* qui était l'objet d'une mystique et qui était un système de gouvernement ancien régime fondé sur l'honneur, et sur un certain honneur propre, et un gouver-

nement ancienne France, est devenue en leurs mains la matière d'une politique, moderne, et généralement d'une basse politique et un système de gouvernement fondé sur la satisfaction des plus bas appétits, sur le contentement des intérêts les plus bas. Et tout ce qui reste encore debout et ce qui reste encore propre de l'ancienne République est ce qui n'a pas encore été contaminé de jaurésisme ;

— La *force révolutionnaire,* qui était l'honneur et la grandeur de cette race, et qui consistait essentiellement à vouloir que ça aille bien et à en faire plus que son compte, l'esprit révolutionnaire, qui était essentiellement généreux, l'instinct révolutionnaire est devenu en leur temps et sous leur gouvernement et en leurs mains un bas esprit de sabotage et de dénigrement et de rancune qui consiste essentiellement à se réjouir de ce que ça aille mal et à vouloir et à faire que ça aille mal et à en faire moins que son compte; et même à en faire pas du tout.

La force révolutionnaire, c'est le zèle qui supplée à la loi parce qu'il la devine, la devance, la dépasse; ailleurs Péguy nous en avait parlé :

Peuple soldat, dit Dieu, rien ne vaut le Français dans la bataille.

(Et ainsi rien ne vaut le Français dans la croisade).

Ils ne demandent pas toujours des ordres et ils ne demandent pas toujours des explications sur ce qu'il faut faire et sur ce qui va se passer.

Ils trouvent tout d'eux-mêmes, ils inventent tout d'eux-mêmes, à mesure qu'il faut.

Ils savent tout tout seuls. On n'a pas besoin de leur envoyer des ordres à chaque instant.

Ils se débrouillent tout seuls. Ils comprennent tout seuls. En pleine bataille. Ils suivent l'événement.

Ils se modifient suivant l'événement. Ils se plient à l'événe-

ment. Ils se moulent sur l'événement. Ils guettent, ils devancent l'événement.

Ils se retournent, ils savent toujours ce qu'il faut faire sans aller demander au général.

Sans déranger le général. Or il y a toujours la bataille, dit Dieu,

Il y a toujours la croisade.

Et on est toujours loin du général.

Péguy voit en cette vertu d'invention, d'improvisation, la plus française des vertus, la source des grandeurs et des relèvements de sa race. Sans liberté, elle s'étiole. Donc Péguy défend la liberté. Il est, il reste (voici un vieux mot, mais toujours bon) un libéral. Et Dieu d'abord, tel que Péguy nous le laisse entendre, est libéral en son gouvernement. Pour être plus dignement servi, il donne la liberté à l'homme :

Par le mystère de cette liberté ma créature
Je lui abandonnai dans mon royaume
Une part de mon gouvernement même.
Une part de mon invention.
Il faut le dire une part de ma création.

J'insiste sur cet ordre divin, car l'ordre civil dont je cherche ici le plan n'en différera pas. Déjà nous le marquâmes : surnature et nature sont deux ordres liés. Le mysticisme de Péguy est un naturalisme, et son naturalisme un mysticisme encore. Écoutons-le, il nous explique le lien, l'identité :

Car le surnaturel est lui-même charnel
Et l'arbre de la grâce est raciné profond
Et plonge dans le sol et cherche jusqu'au fond
Et l'arbre de la race est lui-même éternel.

Et l'éternité même est dans le temporel
Et l'arbre de la grâce est raciné profond
Et plonge dans le sol et tombe jusqu'au fond
Et le temps est lui-même un temps intemporel.

Et l'arbre de la grâce et l'arbre de nature
Ont lié leurs deux troncs de nœuds si solennels
Ils ont tant confondu leurs destins fraternels
Que c'est la même essence et la même stature.

Et c'est le même sang qui court dans les deux veines
Et c'est la même sève et les mêmes vaisseaux
Et c'est le même honneur qui court dans les deux
Et c'est le même sort scellé des mêmes sceaux. [peines,

L'homme servira donc son pays comme son Dieu, la condition première d'un digne service reste dans les deux éventualités la même, et c'est la liberté.

Liberté qui est la condition, l'une des conditions de l'ordre, non son achèvement. Il faut à l'homme une certaine marge d'espace afin qu'il s'y ébatte, qu'il s'y essaye, qu'il y cherche la forme où il s'élèvera et peut-être réussira à s'attirer la grâce, la gloire, en la cherchant. Liberté qui n'est donc pas un absolu, qui n'est pas la fin de l'homme, mais son exercice utile et dangereux, et qu'il faut surveiller. Dieu parle en son langage populaire :

Quelle ne faut-il pas que soit ma prudence. Il faut créer, il faut enseigner cette liberté.
Sans exposer leur salut. Car si je les soutiens trop
Ils n'apprennent jamais à nager.
Mais si je ne les soutiens pas juste au bon moment,

Ils piquent du nez, ils boivent un mauvais bouillon, ils plongent,
Et il ne faut pas qu'ils sombrent
Dans cet océan de turpitudes... (1)

Liberté, donc, qui a ses limites et qui doit s'achever par une résolution de l'âme, par un acte et un don. Quel sera cet acte ? Dans l'ordre divin, nous le voyons peut-être : l'âme doit se risquer, se décider, se proposer quelque vérité haute et difficile. « La liberté consiste à « croire », écrit Péguy. Mais l'ordre politique, l'ordre français nous occupe ici. Quel est, selon Péguy, cet ordre auquel nos libertés ont à tâche de concourir, de consentir ? Quelles sont ces croyances sociales qu'elles devront retrouver ?

« La République était un certain système de gouver- « nement ancien régime fondé sur l'honneur, et sur un « certain honneur propre, et un gouvernement ancienne « France... » *Un système de gouvernement* : les hommes sont liés, il faut qu'ils soient régis d'une certaine manière, il n'y a nul anarchisme ici. *Un certain système de gouvernement ancien régime fondé sur l'honneur* : non sur des voix comptées et décomptées ; non sur des autorités héréditaires ; non sur des règlements d'administration, des pouvoirs de police ; mais sur cette vertu qui s'exprime d'un mot, d'un mot qui exprime tout l'intérieur de l'homme, sa valeur ; et ce mot, c'est *honneur*.

Qu'est-ce à dire et comment concevoir ce gouverne-

(1) Ces lignes encore sont extraites du *Mystère des Saints Innocents*. Péguy a écrit là ses pages les plus belles sur la liberté chrétienne et française. Je signale notamment les pages 106-109.

ment tout d'honneur que Péguy nomme *République?* Un souvenir m'aide ici. Voici quelques années, Péguy fit une conférence (pourtant il n'est guère conférencier) dont le sujet était, si je ne me trompe, un examen de la démocratie. Il examina donc les divers systèmes de gouvernements, et entreprit, pour les mieux éprouver, d'analyser les mots qui les expriment : *démocratie, autocratie, ploutocratie*, qu'il classa d'une part ; *monarchie, oligarchie*, qu'il classa d'autre part; d'où il dégagea cette idée qu'il y a d'une part des régimes bas (soumission à la masse, à la tyrannie, à l'argent) très bien définis par la terminaison *cratie*, expression de la force aveugle ; et qu'il y a d'autre part des régimes nobles, fondés sur les mœurs, la qualité, régimes très bien définis par la terminaison *archie*, expression de la force spirituelle, et source des commandements.

La distinction n'est pas inébranlablement justifiée par les mots : on ne dit pas *aristarchie*, mais *aristocratie*, et l'aristocratie est pourtant un régime de qualité dont l'oligarchie représente, selon le langage grec, la première dégradation. N'importe : la trouvaille est bonne, elle conduit à une classification des régimes qui est féconde, à une déclaration personnelle qui a du sens.

Péguy est *acrate*, il est *archiste*. Il le faut, puisqu'il croit en l'homme, en la majesté de cet être auquel Dieu, son créateur, a remis une part de sa toute-puissance :

> *Une part de mon invention.*
> *Il faut le dire une part de ma création.*

Dieu l'archonte s'est un peu retiré pour que l'homme

soit libre. Tout homme possède donc une étincelle d'archie, une latitude d'être héros ou saint, d'être créateur, d'être chef. « La liberté consiste à croire, écrit « Péguy. Et à admettre, et à croire que l'adversaire « croit. — ...La liberté est un système de respect. — « ...La liberté est un système de courage. » Mais les hommes ne sont pas égaux. Et grâce à cette latitude qui est due à chacun, et dans cet espace où chacun travaille et crée, nous voyons se manifester les différences des êtres, l'échelle des qualités et des autorités. C'est méconnaître l'humanité que prétendre la régir par des comptes de voix, des additions d'êtres, comme s'ils valaient un, deux, ou trois, selon qu'ils sont un, deux, ou trois. Plus le compte est exact, plus l'effet est manqué. Les choses peuvent se compter et se ranger ainsi. Les hommes, non, car leur valeur est d'un autre ordre. « Nous, c'est-à-dire l'homme, le monde, l'humanité ; la « création. Ou encore : le prix, la valeur, la hiérarchie ; « ou encore : le sacré. » Chaque homme est un jet élancé, plus ou moins fort, plus ou moins vite, et qui projette dans les ténèbres une plus faible ou plus vive lumière. « S'il y a jaillissement, s'il y a une source, le « désert est arrosé. Et s'il y a le génie, toute la gradation « revient ; et les petits et les grands ; et les petits et les « grands dans la sainteté ; et les clients et les patrons ; « et les pécheurs et les saints. Et l'arrosement de la « grâce. *Rorate, cœli, desuper*. Cieux, versez d'en haut la « rosée... »

Concevons-nous enfin cette idée du monde moral, de la société des êtres ? La liberté d'abord : elle est néces-

saire à l'homme pour sa vertu, comme l'air pour la respiration, comme l'espace pour la course et le risque. Et dans la liberté (Dieu aidant), la génération des valeurs (dévouement, courage, bonté, audace), qui déterminent les hiérarchies, c'est-à-dire les autorités. *Acrate*, ennemi des lois, ou même indifférent aux lois : Péguy doit l'être. *Archiste*, soumis à l'ordre, aux autorités valables, aux « archontes », Péguy doit l'être. Voilà l'Idée. J'écris ce mot à la manière platonicienne : je veux dire l'Idée, non pas abstraite, mais vivante, source et mère de tous les ordres qui se produisent dans le réel.

On le voit, et d'abord nous en étions bien sûrs : cet ensemble tout agissant, tout personnel, que Péguy appelle *République* est sans rapport avec notre régime où l'on ne voit agir que des masses et des bureaux, que le plus morne anonymat. Péguy veut des chefs, dont on connaisse les visages; à l'occasion, un chef, et qu'il soit rude. « Je n'aime pas un bon homme, qui est au pou-« voir. Dieu veuille que nos maîtres soient fermes, c'est « tout ce que nous leur demandons. Rien n'est dange-« reux pour celui qui est dessous, comme la bonhomie « de celui qui est dessus. » Cette République de Péguy a-t-elle plus de rapports avec la Monarchie ? Peut-être ; toute monarchie est un régime personnel, servi par des familles dont on connaît les figures, les noms. L'ancienne monarchie maintenait en France un sens élevé des valeurs, des qualités de commandement. Mais si le monarque est incapable et les familles parasites ? Péguy est très capable de respect. Mais il veut toujours être libre de suspendre à sa guise les respects qu'il consent.

« Louis XVI fut déplacé à bon droit, écrit-il, puisque « pour cette guerre qui venait, qui était commencée, il « était *déplacé*, il était remplacé par de plus jacobins, « par de plus rois, par de plus ancien régime, par de « plus Richelieu que lui. » Carnot, Saint-Just et Robespierre étaient donc rois, *plus rois*, c'était leur titre. Voilà une manière d'être royaliste ; ce n'est pas celle des royalistes. N'est-ce pas plutôt celle des césariens ? Sans doute ; pourtant il entre dans le césarisme un élément de fourberie et de basse violence qui est très au-dessous des pensées de Péguy. — N'insistons pas davantage. Il serait vain de chercher à préciser l'idée que se forme de l'État cet homme dont tous les instincts s'opposent à l'idée de l'État ou lui sont étrangers. Ses lyrismes, ses boutades juxtaposées, ne feront jamais une politique et n'y prétendent pas.

Donc, ni République ni Monarchie : aucune constitution légale, écrite, ne satisfait Péguy ni ne l'intéresse. Républicains et monarchistes, écrit-il, parlent « le « même langage. Ensemble les uns et les autres... Ils « croient aux régimes, et qu'un régime fait ou ne fait « pas la paix et la guerre, la force et la vertu, la santé et « la maladie, l'assiette, la durée, la tranquillité d'un « peuple. La force d'une race. C'est comme si l'on croyait « que les châteaux de la Loire font ou ne font pas les « tremblements de terre. — Nous croyons au contraire « (au contraire des uns et des autres, au contraire de tous « les deux ensemble) qu'il y a des forces et des réalités « infiniment plus profondes, et que ce sont les peuples « au contraire qui font la force ou la faiblesse des

« régimes; et beaucoup moins les régimes, des peuples. »

Les peuples : retenons ce mot. Au seuil de l'œuvre que nous venons de lire, nous avions rencontré le petit peuple d'Orléans, et nous l'avons connu d'abord. Et au terme de notre lecture, nous rencontrons cette affirmation, cet acte de foi en la puissance créatrice des peuples.

Les légistes auront beau dire, Péguy ne les écoutera pas : ce sont les peuples, répètera-t-il, rabâchera-t-il obstinément, qui façonnent leurs destinées, qui produisent leur forme éternelle. Il nous montrera notre histoire : cette idée hiérarchique et libertaire qui anime son œuvre, cette idée toute française, agit de siècle en siècle et quels que soient les régimes, les princes. Quand saint Louis, le roi chrétien, règne servi par Joinville le libre serviteur, l'ordre français touche à sa perfection. En Jeanne d'Arc, par elle et par ses compagnons, son éclat est court et sublime. François Ier et ses gentilshommes sont beaux encore, et d'une autre beauté ; Henri IV, Sully, Crillon, sont beaux de toutes manières. Louis XIV est toujours grand quand on entend sa voix ; jeune, glorieux à Fontainebleau, et sa noblesse l'entourant ; vieux, héroïque à Versailles, appelant à l'aide ses Français de toutes les paroisses et sauvant le pays avec eux et par eux. L'Idée républicaine de Péguy fleurissait en ces temps monarchiques. La France du XIXe siècle fut-elle moins vivante et moins noble ? Personne ne l'a dit. Ses libres hiérarchies, savantes, guerrières, bienfaisantes, croyantes et lyriques, n'ont pas cessé d'agir ; leur travail témoigne pour elles.

Péguy reste avec son peuple, dans son peuple ; voilà sa manière de servir. Il maintient sa liberté, il fait son œuvre, et c'est la tâche essentielle. Il laisse la politique à ceux qui en font choix, pourtant il s'intéresse toujours aux grandes causes et aux hommes qui gravitent autour de ces causes : les hommes, toujours l'essentiel. Il les marque en ses pamphlets. Tel lui personnifie l'idéologue qui séduit, qui égare : un Jaurès ; il le frappe. Tels autres, qui vont droit aux vrais problèmes, qui travaillent sans longs discours, Péguy se tient prêt à les servir avec une sobre et constante fidélité : « Quand je vois la « solidité assise d'un Millerand », a-t-il écrit, « ce buste « carré, ces épaules carrées, ce front carré, cette « volonté carrée, ce jugement carré, assis comme une « lourde table de chêne, cette énergie presque rude et « presque comme sommaire, ces yeux plantés, sous une « énorme arcade, sous cette broussaille de poils gris, ce « regard bleu, gros, plein de force... » — C'est le portrait du chef tel qu'il le veut. Lyrisme et praticité, c'est tout Péguy.

Lyrisme et praticité : le même Péguy mystique est toujours devant nous. Il mérite d'être considéré, tant pour lui-même que pour tout ce qui s'incarne en lui de volonté, de sensibilité françaises.

Péguy persiste, il besogne nonobstant les désordres, comme un franc rejeton de paysannerie accoutumé depuis des siècles à peiner, à souffrir, et malgré tout à

voir le blé verdir. La France va de même. Son gouvernement et son parlement, elle les méprise ou les ignore ; ne sachant comment les renvoyer, elle les garde et les tolère comme d'inévitables et fâcheux domestiques. Elle compte sur son travail, son courage, ses élites, et ne désespère pas.

Dirons-nous qu'elle espère ? Je ne l'écrirais pas. Elle tient bon, c'est déjà beaucoup. Lyrisme et praticité : la vie exige davantage, la France en d'autres temps a été mieux munie. Elle commence à s'en douter, elle a cessé d'être fière des institutions qu'elle s'est inventées. Au travers de ses troubles et de ses colères brusques, elle préservait jadis les organes, les hiérarchies d'organes, et quelques-unes des fixités, et toutes les gradations qui constituent un ordre, un régime social, qui soutiennent l'homme et l'aident à s'élever.

Péguy l'ignore-t-il ? Je ne le crois pas. Il sait ce qui en est. Il souffre de cette condition misérable qu'est pour un peuple la vie au jour le jour, la soumission à d'obscurs césarismes civils qui font de lui partage, qui le dépouillent et le tourmentent. Mais il se fie pour espérer toujours à son génie libertaire, au génie libertaire de sa race. Est-ce assez d'une telle foi ? Non, et la sommation maurrasienne subsiste : « On a enivré les Français du « doux spectacle de la générosité de leur âme. La « question, c'est d'armer et de protéger cette âme si « belle... »

Charles Maurras : il vient ici dans la suite de ces notes. Une voix s'arrête, une autre voix commence, l'autoritaire après la libertaire. Pourquoi Maurras et

non tel autre ? Est-il donc le seul qui sache aujourd'hui parler d'autorité et qu'occupe le salut, la forme de l'État ? Sans doute il en est d'autres qui s'inquiètent et balbutient. Mais Charles Maurras est le seul qui agisse avec suite et avec foi, le seul qui ait qualité pour énoncer un problème que lui seul a posé, le seul qui ait l'audace de ne pas accepter pour sa patrie un infâme avenir d'intrigues civiles ou de césarismes.

Maurras, Péguy : entre eux que de contrastes. L'un, Maurras, né de souche bourgeoise honnête, toute accoutumée aux services de l'État, magistrature, armée, toute façonnée par la pratique de ces services; l'autre, Péguy, issu de cette paysannerie qui se méfie de l'État, qui évite ses fâcheux contacts, ses enrôlements, ses fiscalités et ses gênes; Maurras, un ancien dévoué à ses dieux et aux lois qu'ont données ses dieux, lois civiles ou canoniques, lois certaines, écrites et prescrites; l'autre tout Bourbonnais, trempé de verte Loire, enfant des herbages, des coutumes humaines, un Celte paysan qui voit clair, qui prend garde où il pose ses pieds, mais qui entend toujours le légendaire appel, qui ne résiste pas aux voix aventureuses ; Maurras, élève des prêtres, fidèle à l'Église, indifférent au Christ ; Péguy, un élève de l'école laïque, un dénicheur de nids, païen, chrétien, selon les jours : joyeux à la Noël, triste au vendredi saint. Comme ils sont séparés : Maurras est un Méditerranéen, un tragique ; son esprit conçoit des formes nettes terminées par la mort ; Maurras, c'est Cassandre, Démosthène ou Machiavel, le cœur ardent et l'esprit dur qui ose voir et prédire la mort de son peuple. Péguy

chrétien ne croit pas à la mort, il croit à la vie et aux renaissances éternelles.

Là est le point extrême du contraste : Maurras connait la mort et Péguy ne veut pas la connaître. *Il faut sauver* : tous deux le sentent et le disent. Mais chez l'un, c'est le cri du croyant, un acte de foi en même temps qu'un appel ; chez l'autre, c'est le cri de l'homme qui sait la dure histoire pleine de peuples morts. Péguy, le grand poète, la grande voix lyrique de la France contemporaine, accepte sa patrie blessée, abîmée comme elle est, et l'encourage par l'amour, la foi et l'espérance, par le refus à la désespérance. De cette France anxieuse, Maurras est la voix, la volonté tragique. Il sait que tout désordre se termine par la destruction, que désordre et destruction sont une seule et même chose, et que le désordre français, si quelque grand remède n'y met fin, a pour conséquence et pour terme la destruction de la France même. Il n'accepte pas cet état tumultueux où un Péguy consent et réussit à vivre. Son cœur en souffre, son esprit s'en irrite : Maurras ne tolère pas l'incertitude des formes, il se révolte contre la dérive de sa patrie. Quel recours lui voit-il enfin, quelle forme lui recommande-t-il ? L'unique, la séculaire, l'antique forme royale. Le Roi ! Maurras ose dire ce mot si familier jadis. Il le répète avec une insistance passionnée. Il a mesuré les difficultés immenses qu'une race déshabituée de tout loyalisme personnel et de tout hiérarchisme oppose à une restauration véritable. Il essaye pourtant, car il voit le péril certain, et son esprit lui offre un seul remède : que la France se range au plus

tôt dans sa forme antique et maternelle, sa matrice ; défaite, qu'elle retourne aux institutions qui l'ont faite.

Le désespoir inspire et porte son étonnante entreprise, comparable à celle qu'essayèrent au XIXe siècle les Barbès et les Mazzini. Il voit la mort, il oblige à la voir, c'est d'elle que lui vient sa force conquérante. Il la montre aux Français, comme le chirurgien au malade qui craint le fer. Car il est chirurgien aussi : sa restauration ne sera parfaite, il le dit assez clairement, que par l'extirpation de l'autre France, de celle qu'il nomme ou qu'on nomme autour de lui l'*Antifrance*. Sombre porche d'un avenir ! Maurras ne s'en effraye pas. Il ne craint pas le sang, peut être il l'aime ; et il tient ses fers prêts pour l'opération la plus rude, la plus sévère orthopédie qu'un peuple puisse subir, une extirpation de deux siècles, une correction, un redressement de l'âme. L'opération sera dure, il le sait : *le chemin est abrupt*. Mais il faut périr ou passer, affirme-t-il toujours, et pour hâter les hésitants, il montre inflexiblement la mort en bas. « Notre maxime, reconnue, comprise et obéie, écrit-« il, sauverait la France. Si les Français la mécon-« naissent, sa vérité n'en sera aucunement altérée, « mais elle entraînera la disparition de la France. Les « républicains peuvent choisir : la République ou la « patrie ? »

Choisir, ceci n'est pas exact. Entre quelque chose et la mort, il n'y a pas matière à choisir, il n'y a pas liberté de choix ; il n'y a que le temps d'un geste désespéré. Péguy ne le fera jamais.

La disparition de la France : Péguy n'entend pas ces

mots-là, ou s'ils ont pour lui quelque sens, c'est un sens qui le révolte, un sens impie. Maurras, dur conducteur de ses propres pensées, admet, ayant posé un tel dilemme, que la France donc peut disparaître. Quelle que soit la souffrance, quelle que soit l'instinctive, l'invincible espérance, il l'admet en esprit, et il ose l'écrire : La méconnaissance de notre maxime entraînera la disparition de la France. Péguy ne tolère pas une telle pensée. La France est pour lui une sève qui monte, et de quelle montée ! Il la sent toute en lui, vivante et jaillissante, il ne peut pas, il ne doit pas douter.

Le deuxième péché charnel, mon enfant, le plus grand péché qui soit jamais tombé dans le monde,
Quand le sang s'affaisse dans le cœur, le péché de désespoir...

Péguy le méprise plus que le premier même. Il résiste à l'angoisse qu'un Maurras excite sans cesse et sans pitié, il proteste contre elle ; un individu meurt, un peuple ne meurt pas. Un peuple souffre, et plus qu'aucun individu ne souffrira jamais, par cette raison même qu'il ne peut pas mourir et qu'il doit assister à ses abaissements. Mais il dure, l'avenir reste libre devant lui. Ainsi Péguy se défend contre le désespoir, contre les amertumes, les haines, les colères homicides, contre toutes les tentations que le désespoir inspire et contamine. Péguy, sans doute, se tirerait d'affaire dans une France royale : que lui importe, du fond de cette boutique où il est seul, le nom dont l'État se décore, sa forme et son blason ? Mais à une France corrigée, rectifiée, repentie, il préfère cette vieille France républi-

caine avec ses tares, ses espérances cahotées, son peuple que tant de passions soulèvent et divisent. Il garde en main l'outil qu'il a, et qui a des défauts, mais il les connaît tous ; il le tient ferme, il demeure sans crainte :

Et l'arbre de la race est lui-même éternel.

Grave réconfort dont se passent les peuples jeunes ! Ils ne sentent pas le besoin de foi : leur plénitude de vie est elle-même une foi. Ni le besoin d'espérance : heureux, qu'ont-ils à faire d'espérer ? Grave espérance : elle serait sans mérite si elle ne connaissait, menaçantes et proches, les tristesses qu'elle défie. Et quelle espérance n'est voilée de tristesse ? Le désespoir n'est jamais très loin d'elle, il l'accompagne, il la suit en tous lieux, il est son revers et son ombre obstinée. L'éternité est devant nous : mais demain ? Si notre sort demain, c'est le sort d'un peuple dépouillé, rançonné, asservi ?

Maurras, Péguy : ces deux hommes, si différents d'abord, s'opposent-ils vraiment par le fond de leurs êtres ? Péguy, le plus grand poète de la France contemporaine, Maurras, sa volonté tragique ? L'opacité des polémiques, le choix des formules, la disposition des partis les séparent aujourd'hui. Pourtant les similitudes existent, les symétries et les parallélismes. Ils ne peuvent s'accorder, mais peut-être ils pourront causer, et causer, c'est déjà vivre ensemble. Ils sont l'un et l'autre, Maurras l'homme des classes nobles et Péguy l'homme du peuple, passionnément et entièrement deux Français dévoués à la patrie vivante dans l'avenir et

dans le passé ; ils s'entendent sur la tâche, qui est le maintien et la gloire d'un vieux peuple menacé ; ils ont les mêmes ennemis sinon les mêmes amis. Maurras stimule l'État par la définition de ses devoirs, par la comparaison du présent amoindri, difficile, au grand passé ; Péguy rappelle au peuple ses forces profondes, ses antiques loyautés : ils sont aux deux pôles du civisme français, une masse homogène est entre eux, un même sang les anime et les lie, ils ne se heurtent pas. Péguy le libertaire sait ce que signifie, ce que vaut pour un peuple l'autorité ; Maurras le légitimiste (et non pas l'étatiste) sait ce que vaut pour l'autorité le zèle du peuple, le libre dévouement, la gratuité du don ; et cet homme toujours en guerre parle avec respect d'un Péguy.

Il faut sauver : ce cri, expression d'une même souffrance, est le lien qui les unit. « Comme toutes les plus « belles inventions de l'homme sont nées de sa tristesse « et de son mécontentement, écrit Maurras, les beaux « éclats de l'histoire des peuples ont été préparés, « mûris, et comme enfantés dans la douleur. Un peu de « fureur et de rage mêlée à beaucoup de générosité et à « beaucoup d'amour détermine ces composés mystérieux, « ces ferments vitaux qui fécondent et fructifient. » Composés mystérieux, ferments vitaux : ces noms conviennent aux forces spirituelles renaissantes en cette France atteinte mais toujours énergique, toujours prête à trouver quelque réponse inattendue.

Telle est en ses grands traits l'œuvre de Péguy. La plus haute spiritualité l'inspire et pourtant elle ne quitte jamais la terre. Deux crises, deux expériences historiques l'ont d'abord nourrie : l'Affaire Dreyfus d'abord, crise de justice. L'homme dans sa dignité menacée, Péguy le connait en premier ; l'homme du travail et du droit, à l'atelier et au foyer. Ensuite le conflit avec l'Allemagne, crise patriotique : le citoyen armé pour la défense de sa terre et de sa maison, de ses souvenirs et de son langage, Péguy le connaît alors. Puis une crise, une expérience intérieure élèvent, étendent son inspiration : l'homme est lié au monde invisible des saints et des dieux, sur ce monde il a prise encore, il en obtient les grâces héroïques. Père de famille, il a l'outil ; patriote, l'arme ; croyant, la prière ; travailleur il crée, soldat il maintient, croyant il espère : tel nous apparaît l'homme à la cime de la nature.

Œuvre grande, grande dans notre littérature, osons l'écrire. Elle va, montant d'ordre en ordre, et elle occupe enfin tout l'espace du travail humain, de l'âme humaine. Œuvre trop peu connue : immense, elle rebute les lecteurs pressés ; singulière, elle gêne les routines ; libre, elle déplaît aux partis, elle les gêne et scandalise tous. Et Péguy ne fait rien pour atténuer les heurts : cette année même, il lançait au public, comme une masse, l'énorme poids des sept mille cinq cents vers de son *Ève*. Péguy fut un socialiste non servile : c'est difficile. Il est un chrétien, un catholique non servile : c'est aussi

difficile. Il n'a d'autre appui dans la vie que les quelques centaines d'abonnés qui soutiennent ses *Cahiers*. De là, son perpétuel combat ; de là, ces pamphlets qui alternent avec ces mystères, ces proses rudes, abois du chien qui garde la maison solitaire dans les grands bois.

Péguy, loup baptisé, n'a pas limé ses dents. M. Laudet, chrétien diplomate, tout autant que Jaurès, en sentira les pointes. Il fait la guerre, et force est bien ; il la mène avec toute l'ardeur de son tempérament, avec le dédain du pamphlétaire pour le juste, avec une dureté dont il souffre lui-même :

> Un autre effacera de nos livres de haine
> La trace du chiendent, du grain de senevé.
> Mais nul n'effacera de nos livres de peine
> La trace d'un *Pater* ni celle d'un *Ave*.

Le combat, la solitude sans termes développent en lui les tristesses, les humeurs âcres et « haïssantes ». « Je « ferai tous les métiers, écrit-il avec violence. J'en ai « l'habitude. Tout ce que je demande, c'est que ce fiel « crève sur ces fielleux et que bientôt je puisse retra- « vailler d'un cœur pur. » Péguy ne mâche jamais les mots : il a cette mauvaise tristesse de l'âme, il a aussi la pureté.

Qu'il soit aimé pour l'une, plaint pour l'autre !

Œuvre singulière : non pas une œuvre, mais dix en une seule, une des fêtes de l'esprit français. Voici Rabelais, sa bouffonnerie lyrique et son énormité ; voici Corneille, son héroïsme ; voici Beaumarchais ou bien

Veuillot, leur verve ; Michelet et son éloquence ; Hugo et sa générosité verbale ; Molière et sa franchise sublime. Les belles voix de notre passé, les graves et les joyeuses, les héroïques, les rieuses, toutes jeunes et franches, s'élèvent et forment ensemble un formidable chœur.

Elle durera, cette œuvre saisissante, et portera longtemps aux jeunes hommes la joie dans les jours d'oppression, la foi dans les jours de doute et, aux jours sombres, l'espérance.

CONSEILS DE LECTURE

Comment entreprendre la lecture de ces œuvres si vastes et si mal éclaircies ? Peut-être ne sera-t-il pas mauvais d'indiquer ici les livres les plus significatifs, les mieux faits pour instruire et donner le goût d'un long commerce.

Romain Rolland : qu'on lise la *Vie de Beethoven ;* dans ce court écrit qui fit sa gloire, Rolland s'est raconté profondément lui-même. Quant au *Jean Christophe*, il n'y a pas de partie qui ne contienne de vraies beautés. Les premières (l'*Aube*, le *Matin*, l'*Adolescent*) sont toutes lyriques, élégiaques ; l'*Antoinette*, un récit tout élégiaque encore. Si on veut savoir la pensée de Rolland face à face avec son pays et son temps, qu'on lise *La Foire sur la place* et *Dans la Maison*, deux livres qui s'opposent et se complètent comme les deux côtés d'une médaille.

Suarès : dans un même volume intitulé *Trois hommes*, on trouve le *Pascal*, l'*Ibsen* et le *Dostoïevsky*, c'est-à-dire tout l'essentiel.

Claudel : si on veut connaître dans sa maîtrise l'ex-

traordinaire ouvrier d'art, le prosateur, qu'on lise les poèmes en prose réunis sous ce titre énigmatique : *Connaissance de l'Est*. Si on veut connaître le dramaturge, l'*Annonce faite à Marie*, ou l'*Otage*. Si on veut connaître le croyant, le lyrique, et c'est cet homme-là qui dans Claudel est grand, qu'on lise le livre des *Cinq Odes*.

Péguy : Il y a le pamphlétaire ; il y a l'auteur des Mystères ; il y a le poète. Les mystères sont au nombre de trois : *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc* ; *Le Porche du Mystère de la deuxième vertu* ; *Le Mystère des saints Innocents*. Le plus considérable est le second. Je ne conseillerais pas à qui n'aurait le goût et une certaine habitude des lectures mystiques de le lire d'abord. *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, je pense, surprendra moins. Mais si on n'a jamais eu en main un volume de Péguy, qu'on fasse connaissance avec lui par la lecture d'un écrit rapide, tel que *Notre Patrie* ; puis qu'on lise un pamphlet encore, par exemple l'*Argent*, le dernier paru. Il est tout animé par les polémiques engagées à l'occasion de la loi de trois ans.

Quant au poète, on le connaîtra en lisant un *Choix de poésies* qui a paru ces dernières semaines chez Ollendorff, comme avaient paru chez Grasset, voici quelques années, des *Œuvres choisies* en prose. Mais ce *Choix* coûte six francs. On trouvera les plus beaux vers de Péguy dans un cahier de cent pages, intitulé *La tapisserie de Notre-Dame*.

Charles Maurras : Cet homme dont nous avons si rapidement parlé mériterait une longue étude. Du moins son œuvre n'est pas, comme celle de Péguy, une forêt

épineuse, embroussaillée. Elle est toute accessible. Je recommanderais trois lectures : *L'Avenir de l'Intelligence, le Dilemme de Sangnier, Kiel et Tanger.*

L'Avenir de l'Intelligence annonce, prépare les polémiques impitoyables qui suivront. C'est, dans l'œuvre de Maurras, la dernière œuvre de jeunesse, la préface de la maturité. Comment sauver l'intelligence, l'art et l'ordre menacés par le chaos démocratique ? Le problème est posé, les solutions que Maurras préconise sont toutes indiquées.

Kiel et Tanger est un court écrit politique dont la deuxième édition contient une véhémente et pressante préface. Ce n'est pas la préface, c'est l'écrit même que je mets hors de pair, que je signale ici. *Kiel et Tanger* est l'analyse des efforts diplomatiques tentés depuis vingt ans par la démocratie française. Je le mets sur le même rayon de ma bibliothèque où se trouvent aussi Machiavel et Montesquieu.

On ne connaîtrait pas Maurras si on ne connaissait en lui le guerrier. La préface à la deuxième édition de *Kiel et Tanger* est une vigoureuse action de guerre, un valable échantillon des polémiques maurrasiennes. Mais *le Dilemme de Sangnier* reste le chef-d'œuvre du genre, et sans doute aussi l'écrit où Maurras a le plus fortement, le plus diversement motivé sa condamnation de la démocratie.

Voilà beaucoup de livres à lire. Et il en est tant d'autres ! Au moment de quitter ces notes, je regrette de les trouver si incomplètes. Je me suis laissé attirer par les

problèmes et par les hommes qui manient les problèmes ; je me suis laissé retenir par le pathétique des polémiques viriles. N'est-il pas d'autres maîtres que ceux que j'ai nommés ? Vais-je oublier le chant génial, l'hymne génial, l'hymne héroïque et déchirant d'une Noailles, et ces belles histoires que les frères Tharaud nous racontent sans hâte ? Notre antique littérature porte toujours les plus beaux fruits.

TABLE

Pages

Avant-propos 3

I. **Romain Rolland** 7

II. **Suarès**. 41

III. **Paul Claudel**. 65

IV. **Charles Péguy**. 89

Conseils de lecture. 181

Le présent Cahier a été tiré à huit cent cinquante exemplaires, dont quinze exemplaires sur Hollande van Gelder numérotés et paraphés par le Gérant.

Le Gérant : H. Buriot

Imprimerie Nouvelle l'Avenir (Association ouvrière de typographes syndiqués)
4, rue du Pont-Cizeau, et 1, rue du Rivage, Nevers (Téléph. 3-31)

Les CAHIERS DU CENTRE publieront, dans leur sixième série et les séries suivantes :

H. BURIOT-DARSILES et JEAN LOCQUIN, *Le nouveau Musée de Moulins.*
J.-B. GIROD, *Voyages.*
Anthologie des Poètes du Centre.
ÉMILE GUILLAUMIN, *Pour la cause paysanne.*
VINCENT DÉTHARÉ, *En maraude.*
VALERY LARBAUD, *Journal de Quasie.*
A. RICHARD, *En Livradois.*
MAURICE MIGNON, *Choix de poésies d'Adam Billaut.*
PAUL CORNU, *Louis Charlot.*
J. LOCQUIN, *Chaumette.*
G. BOURGIN, *La Nièvre et le Coup d'État de 1851.*
ÉMILE GUILLAUMIN, *François Péron, naturaliste et voyageur.*
M. GÉNERMONT, *Marcellin Desboutin,*
A. DUNOIS-CATONNÉ, *Le Chansonnier Gustave Mathieu.*
H. BURIOT-DARSILES, *Le Syndicalisme agraire dans l'Allier.*
HUGUES LAPAIRE, *Le Berry en diligence.*
A. DUMONT, *Pages d'action sociale.*
EUG. PERREAU, *La Télégraphie sans fil.*
RAOUL TOSCAN, *Un artiste nivernais : Fernand Chalandre.*
F. CHANIER, *Monographie de la commune du Theil (Allier).*
RENÉ LOCQUIN, *Louis Bouveault (1864-1909)*, biographie.
H. BURIOT-DARSILES, *Un père*, drame en un acte.
PAUL CORNU, *Le partage des communaux d'Alligny-Cosne.*
MAURICE MIGNON, *Anthologie nivernaise.*
A. RENARD, *L'impôt sur le revenu appliqué à une région du Centre.*
G. TH. FRANCHI, *Douze années d'Art en Province.*
L. GUÉNARD, *Mouvements de la population nivernaise.*
H. BURIOT-DARSILES, *Nouvelles.*
L. MALVY, *Histoire d'une famille de métayers.*
ALFRED MASSÉ, *Origines de la propriété forestière communale.*
J. LOCQUIN, *Guérigny et les Forges de La Chaussade.*
— *Histoire de la Bourse du Travail de Nevers.*
— *Le Musée municipal de Nevers.*
Une *Anthologie des Prosateurs du Centre.*
Un Cahier de *Chansons du Centre.*
Des œuvres de H. BACHELIN, HENRY BAGUET, H. BOURGIN, P. BRIZON, R. BRODA, J. CORNILLON, J. DES GACHONS, ANTONIN DUSSERRE, CLAUDE FRANCHET, CHARLES GROZ, G. ROUPNEL, L. LAVAULT, A. MATHIEZ, CH. NARCY, G. THURIOT, J. VIPLE, etc.

Date Due

F. REC'D. MAR 17 1975

FORM 109

PQ 306 H2 FROST
HALEVY, DANIEL, 1872-1962.
QUELQUES NOUVEAUX MAITRES

912325